D. 25
9

LES AVANTURES DE MONSIEUR ROBERT CHEVALIER, DIT DE BEAUCHÊNE, CAPITAINE DE FLIBUSTIERS dans la nouvelle France.

Redigées par M. LE SAGE.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez ETIENNE GANEAU, ruë ſaint Jacques, près la ruë du Plâtre, aux Armes de Dombes.

M. DCC. XXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TABLE

DES ARGUMENS du ſecond Tome.

LIVRE QUATRIE'ME.

Suite de l'Hiſtoire du Comte de Monneville.

PAr quelle voiture Monneville ſe rendit de Paris à la Rochelle où il s'embarqua pour Quebec. Ce qui ſe paſſa dans le Vaiſſeau ſur la route. De quelle maniere on marie en ce Pays-là les filles & les garçons qu'on y envoye de France pour peupler la colonie. Par quelle adreſſe Monneville & une Demoiſelle de Paris éviterent ce mauvais ſort. Ce jeune

homme obtient un employ par le crédit d'un Pere Recolet qui luy rend encore d'autres ſervices. De quelle façon Mademoiſelle du Clos & lui vivoient au Fort & dans l'Habitation que le Commandant avoit aux environs. Ils ſe ſéparent à l'amiable. Comment cette Demoiſelle devint Sakgame ou Souveraine d'un quartier des Hurons. Deſcription de ſon Habitation. Mœurs de ces Sauvages. De quelle ſorte ils reçurent chez eux Monneville. Hiſtoire de Mademoiſelle du Clos. Le Commandant Maloüin meurt. Monneville demande à luy ſucceder dans ſon employ. Le Gouverneur le lui refuſe poliment, & nomme Monſieur de la Haye, jeune Pariſien, pour remplir la place du Commandant du Fort; mais en récompenſe Monneville herite de l'Habitation & des meubles du défunt. Il conduit au Fort Mon-

ſieur & Madame de la Haye, & devient le meilleur de leurs amis. Malheureuſement l'amour ſe met de la partie & gâte tout. Hiſtoire de Monſieur & de Madame de la Haye. Etrange évenement qui doit ſervir d'avis au Lecteur pour être en garde contre les ſurpriſes de l'amour.

LIVRE CINQUIE'ME.

Suite de l'Hiſtoire du Comte de Monneville.

Monneville repaſſe en France. Il ſe rend à Paris où il ſe faufile avec de jeunes débauchez, parmi leſquels il rencontre par hazard le Chevalier, frere de Mademoiſelle du Clos. Il fait connoiſſance avec ce jeune homme, & lui apprend des nouvelles de ſa ſœur. Ils deviennent les meilleurs amis du monde. Monneville lequitte pour

aller faire un voyage au Mènil, où il a été élevé dans ſon enfance, dans le deſſein d'y voir ſa Nourrice, & de tirer d'elle des éclairciſſemens ſur ſa naiſſance. Il achete la Terre du Comte de Monneville ſon pere. Il va au Château du Ménil où il revoit la Baronne & Lucile, & après quelques converſations avec ces Dames, il ſe fait entre eux une reconnoiſſance. La Baronne lui apprend qu'il eſt ſon fils. Enſuite il épouſe Lucile. Le Chevalier vient à ſes Nôces, qui ſont à peine achevées, que ces deux Cavaliers ſe préparent à partir pour le Canada, dans l'intention d'y aller chercher Mademoiſelle du Clos. Ils arrivent à Quebec, & vont à Montreal, où après mille perquiſitions, ils apprennent que cete Sakgame des Hurons à perdu la vie au grand regret de ces Sauvages. Enfin, Monneville & ſon ami s'étant rembarquez pour

revenir en France, ſont attaquez & pris par les Anglois qui les menent à Boſton dans la Nouvelle Angleterre. Là ils ſont vendus comme des Eſclaves à un Capitaine qui les achete pour les revendre; mais Beauchêne & ſes Compagnons rencontrent le Vaiſſeau de cet Officier. Ils s'en rendent maîtres, & par-là Monneville & le Chevalier ſont tirez d'eſclavage.

LIVRE SIXIE'ME.

Continuation de l'Hiſtoire du Chevalier de Beauchêne. Il rencontre deux Vaiſſeaux Anglois Gardes-Côtes, qui le font priſonnier. Pour recouvrer ſa liberté, il forme un projet qui ne réüſſit point. Il eſt mis à terre avec ſes Compagnons au pied d'un rocher dans les deſerts de Guinée, où on les laiſſe ſans vivres & ſans armes. Après

avoir eſſuyé mille dangers, Beauchêne avec deux de ſes Compagnons arrive au Cap-Corſe, où il retombe entre les mains du Capitaine qui l'avoit pris. Il eſt enfermé dans un ſouterrain & remis en liberté. Il eſt conduit à Juda. Il y eſt bien reçû par Monſieur de Chamois, Gouverneur du Fort François, qui l'engage à aller ravager l'Iſle de Prince. Détail de cette expedition. Deſcentes de Beauchêne ſur les Côtes de Breſil. Enlevement d'un Capitaine Garde-Côtes. La tête du Chevalier eſt miſe à prix par le Gouverneur du Rio-Janeiro. Vengeance de Beauchêne. Il fait une priſe conſidérable. Valeur des Portugais. Il ſe joint avec d'autres Flibuſtiers aux troupes que Monſieur Caſſare commandoit. Ils vont ravager Mont-Sarra. Détail de cette expedition.

LES

AVANTURES

DU CHEVALIER

DE BEAUCHÊNE

LIVRE QUATRIE'ME.

Suite de l'Hiſtoire du Comte de Monneville.

Par quelle voiture Monneville ſe rendit de Paris à la Rochelle où il s'embarqua pour Quebec. Ce qui ſe paſſa dans le Vaiſſeau ſur la route. De quelle maniere on marie en ce pays-là les filles & les garçons qu'on y envoye de

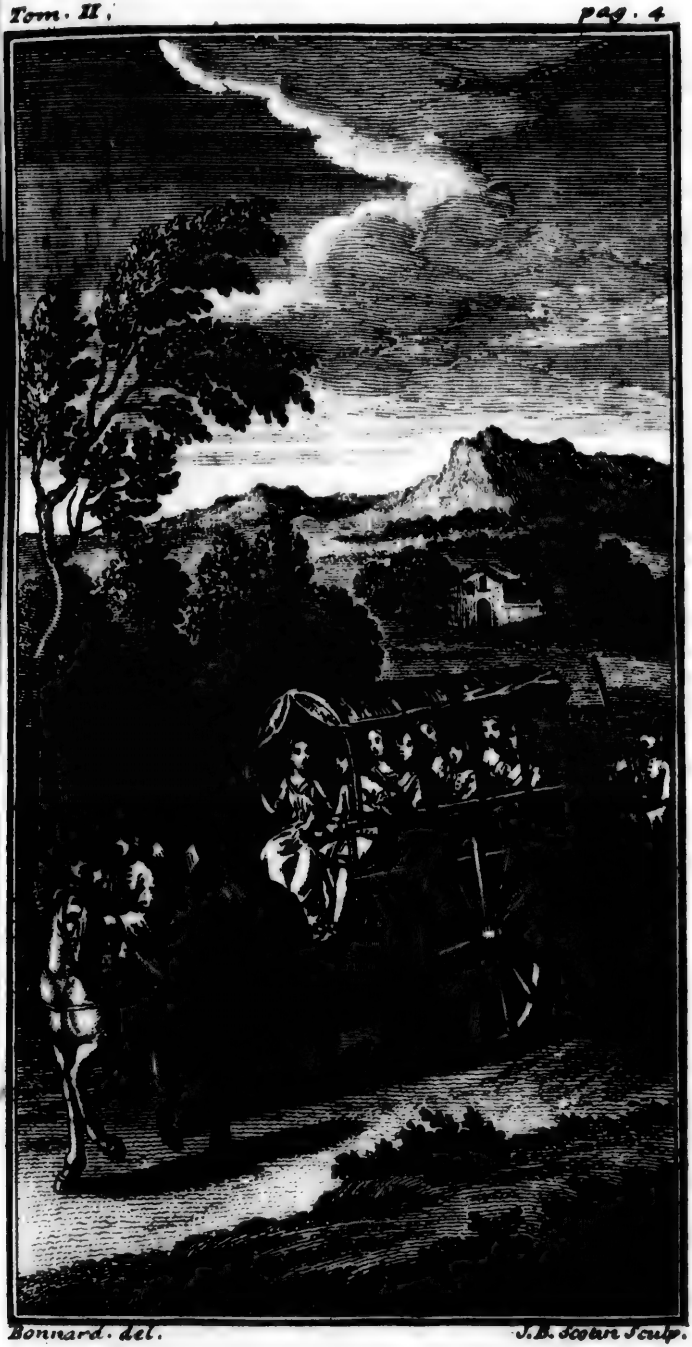
France pour peupler la colonie. Par quelle adreſſe Monneville & une Demoiſelle de Paris éviterent ce mauvais ſort. Ce jeune homme obtient un employ par le crédit d'un Pere Recolet qui luy rend encore d'autres ſervices. De quelle façon Mademoiſelle du Clos & lui vivoient au Fort & dans l'habitation que le Commandant avoit aux environs. Ils ſe ſéparent à l'amiable. Comment cette Demoiſelle devint Sakgame ou Souveraine d'un quartier de Hurons. Deſcription de ſon habitation. Mœurs de ces Sauvages. De quelle ſorte ils reçurent chez eux Monneville. Hiſtoire de Mademoiſelle du Clos. Le Commandant Maloüin meurt. Monneville demande à luy ſucceder dans ſon employ. Le Gouverneur le lui refuſe poliment, & nomme Monſieur de la Haye, jeune Pariſien, pour remplir la place du

Commandant du Fort ; mais en récompenſe Monneville herite de l'habitation & des meubles du défunt. Il conduit au Fort Monſieur & Madame de la Haye, & devient le meilleur de leurs amis. Malheureuſement l'amour ſe met de la partie & gâte tout. Hiſtoire de Monſieur & de Madame de la Haye. Etrange évenement qui doit ſervir d'avis au Lecteur pour être en garde contre les ſurpriſes de l'amour.

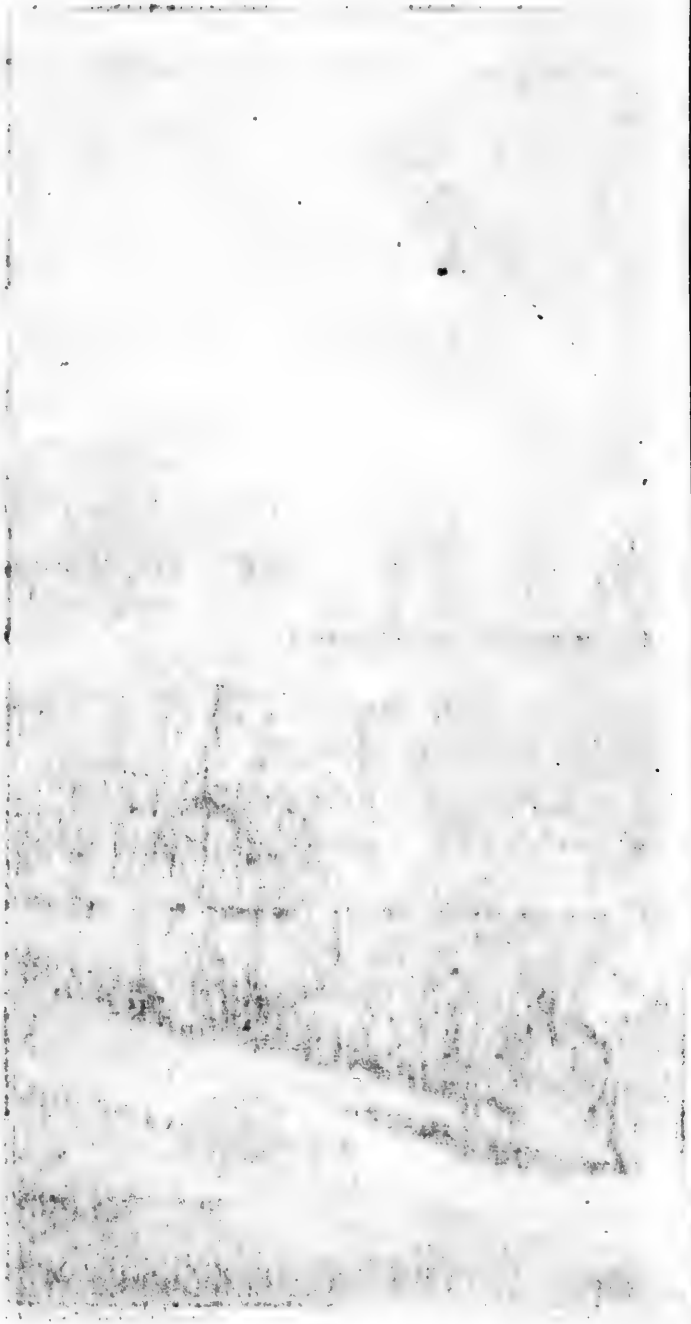
NOTRE Caravanne fit une pauſe à Bourg-la-Reine, pour ſe mettre dans un ordre de marche convenable. Le ſoleil qui commençoit alors à ſe lever, me fit connoître que j'avois pour aſſociez deux ou trois cents tant filoux que catins qu'on envoyoit renforcer la colonie de la nouvelle France. Comme nous faiſions tous ce voyage

à regret, il regna d'abord parmi nous une triſteſſe générale. Les uns maudiſſant les perſonnes auſquelles ils imputoient leur malheur, faiſoient retentir l'air de cris & de lamentations ; les autres ſe repreſentant l'inutilité des plaintes devoroient leur chagrin dans un ſilence profond ; mais inſenſiblement ils firent tous de neceſſité vertu, & bientôt les ris avec les chanſons vinrent écarter les images triſtes.

Il y avoit dans la charette, j'ai penſé dire le caroſſe, où j'étois quatorze femmes & un jeune homme qui les amuſoit infiniment par mille plaiſanteries qu'il debitoit d'un air gai. Un Abbé qui va prendre poſſeſſion d'un gros Benefice ne paroît pas plus joyeux. Nous étions tous ſurpris d'une gayeté ſi déplacée. Il s'en aperçut & nous dit : aux éclats de rire qui m'échappent vous me croyez



Bonnard. del. J.B. Scotin Sculp.



peut-être un extravagant. Rendez-moi, s'il vous plaît, plus de juſtice. Quand je penſe au dernier tour que j'ai fait à mon très-honoré Pere, je ne puis m'empêcher de m'épanoüir la ratte à ſes dépens. Vous allez voir ſi j'ai tort.

Je ſuis fils d'un riche Libraire de la ruë ſaint Jacques, qui m'a ſi bien gâté dans mon enfance, qu'à l'âge de cinq ans je lui riois au nez lorſqu'il ſe donnoit les airs de me reprimander, & toutes les fois que dans ſa colere il en venoit avec moi aux voyes de fait, je ne manquois pas de jetter dans le puits autant de volumes que j'avois reçu de coups. Je vous ennuirois ſi je vous racontois toutes les malices que je lui ai faites. Jugez-en par le parti qu'il prend aujourd'hui de ſacrifier au reſſentiment qu'il en a un fils unique; car je n'ay ni frere ni ſœur, ni

n'en aurai ſelon toutes les apparences, puiſque mon pere & ma mere ſont trop vieux pour ſe venger ainſi de moi.

Pour vous apprendre, pourſuivit-il, ce qui me donne occaſion de rire préſentement, je vous dirai que depuis trois jours mon pere a tenu ſa boutique fermée, & qu'il a gardé même les clefs de la porte de la maiſon, de peur que je ne lui échapaſſe : Mon fils, m'a-t-il dit hier au ſoir d'un air doux & perfide, tenez-vous prêt à partir avec moi de main matin pour la Campagne. Je me ſuis bien douté qu'il avoit quelque mauvaiſe intention, & qu'il vouloit m'envoyer dans quelque endroit faire pénitence ; mais je ne m'attendois pas à l'aller faire ſi loin. Pour rendre celebre le jour de mon départ, & en graver la date, en grec, en latin & en françois, tandis qu'on me croyoit

couché, je me ſuis gliſſé dans la Bibliotheque, où m'étant indiſtinctement ſaiſis des livres que j'ai trouvez ſous ma main, j'en ai arraché de chacun les dix ou douze premiers feüillets. Que j'ai tronqué de Juriſconſultes & mutilé d'Orateurs ! Que j'ai laiſſé ſur le carreau de Peres de l'Egliſe qui n'ont plus face de Chrétiens ! Je n'ai rien épargné, Théologie, Medecine, Hiſtoire, Poëſie, Romans, tout a paſſé par mes mains ; & c'eſt en ſongeant aux grimaces que fait à preſent mon pere que je ris de ſi bon cœur. Je m'imagine le voir entrer dans ſa Bibliotheque qui n'eſt plus qu'un Hôpital d'Invalides. Il conſidere le ravage que j'ai fait. Il examine les bleſſez, & calcule avec douleur ce qu'il lui en coutera pour leur guériſon. Pour ceux qui avoient de longues Préfaces, ils n'en ſeroient pas moins

bons, ſi du moins ſur la premiere page, je leur avois laiſſé leur nom, leur âge & le lieu de leur naiſſance. Il eſt vrai que faute de cela les malheureux vont paſſer comme moi pour des avanturiers qui n'ont ni feu ni lieu & ne ſont reclamez de perſonne.

Le jeune homme ceſſa de parler en cet endroit pour recommencer à rire de façon que tout le monde ne put ſe défendre d'en faire autant. Ce qui ſervit comme de ſignal à nos dignes Compagnes de voyage pour raconter leurs avantures. Mais chacune voulant parler la premiere, elles ſe mirent toutes enſemble à faire autant de bruit que les Pierides après leur métamorphoſe. Je les interrompis toutes pour les prier de me donner un moment d'audiance. Meſdames, leur dis-je, ſongez, de grace, que nous ne ſommes ici que des Auditeurs;

nous ne ſçaurions en même temps vous prêter à toutes l'attention que vous meritez. Le fils du Libraire ſe joignit à moi, & nous obtînmes enfin que ces Dames parleroient tour à tour.

Alors je m'adreſſai à la plus apparente de la compagnie & lui dis de commencer. Mais elle nous conjura d'une maniere ſi polie & en même temps ſi triſte de vouloir bien l'en diſpenſer, que nous la laiſſâmes en repos. C'eſt donc à moi, s'écria auſſi-tôt ſa voiſine, c'eſt à moi d'enlever toutes les attentions. Elle n'eut pas achevé ces mots, qu'elle ſe mit à raconter ſes proüeſſes avec une vivacité accommodée au ſujet. Elle nous apprit de belles choſes auſſi-bien que ſes Compagnes, dont la plûpart à l'édification du Public avoient fait tous les ans une retraite de quelques mois, pendant laquelle elles avoient joint à un

habillement des plus modeſtes un jeûne auſtere au pain & à l'eau avec un travail aſſidu. Ces innocentes pénitentes traittoient de peccadilles & de petits tours d'adreſſe toutes les fautes qu'elles confeſſoient avoir faites : avoir vuidé les poches de quelqu'un, l'avoir mis tout nud dans la ruë au fort de l'hyver, ou l'avoir fait jetter par les fenêtres, elles appelloient cela avoir dégourdi des ſots.

J'eus tous les jours de pareils entretiens à eſſuyer ſur la route juſqu'à la Rochelle où nous arrivâmes fort fatigués de notre voiture aſſommante. Là me voyant ſur le point d'être embarqué, je demandai un quart d'heure d'audience au Capitaine du Vaiſſeau. J'eſperois exciter ſa pitié par le recit de l'injuſtice qui m'avoit été faite, & pour le rendre plus touchant je me propoſois de l'accompagner de l'offre de mon diamant ; mais

dès ma premiere phraſe comprenant que je voulois tenter ſa fidelité, il ne me permit pas de dire le reſte de ma harangue, dont la fin, peut-être lui auroit paru plus agréable que le commencement. Il me ferma la bouche en me diſant bruſquement qu'il m'écouteroit pendant le premier calme qui nous prendroit, & que ſi je l'ennuyois par la narration que j'avois à lui faire, je pouvois compter qu'il me feroit amarer ſur un canon & donner cent coups. Le caractere dur de cet Officier m'ôta l'envie de lui offrir mon diamant. J'eus peur qu'il ne le refusât & que je ne reçuſſe un mauvais traitement de ſa brutale integrité.

Je perdis donc toute eſperance de borner mon voyage à la Rochelle, & le chagrin que j'en eus me cauſa une maladie dont je ne me ſerois jamais tiré ſans le ſe-

cours de trois Peres Recolets qui étoient dans le Vaiſſeau. L'un d'entr'eux avoit déja voyagé en Canada, & même avoit été Gardien du Convent que ces Religieux ont à Quebec. Il y menoit ſes deux Compagnons pour recrûë. Je lui contai par quelle avanture je me trouvois réduit à ſortir malgré moi de ma patrie. Il me plaignit & m'exhortant enſuite à me roidir contre le ſort qui me perſecutoit, il m'inſpira peu à peu un courage ſuperieur à ma mauvaiſe fortune. Mon Pere, lui dis-je un jour, grace à vos charitables exhortations je ſuis préparé aux plus fâcheux évenemens. Ne me cachez pas, je vous prie, l'horreur de la deſtinée qui nous attend ces malheureux & moi De quelle maniere en uſera-t-on avec nous quand nous ſerons en Canada ? Je vais vous l'apprendre, me répondit-il, puiſque vo-

tre fermeté me permet d'offrir à votre eſprit un ſi terrible tableau.

De tout ce que vous êtes d'hommes ici, pourſuivit-il, on prendra les plus robuſtes pour travailler à la pierre, abatre des bois ou défricher des terres. On envoira la plûpart des autres dans les habitations les plus écartées, & par conſequent les plus voiſines des Sauvages, qui égorgeront ces miſerables pour le moindre ſujet qu'ils croiront avoir de ſe plaindre d'eux, ou brûleront leurs habitations. Joignez à l'effroi de ſe voir à la merci des Sauvages une ſi grande diſette de tout, que les trois quarts des François qu'on envoye dans ces endroits là périſſent de faim.

Avant qu'on les diſtribuë dans leurs quartiers, on a grand ſoin de procurer à chacun ſa chacune. Le Celibat étant un vrai crime d'état dans une Colonie, il faut

que les nouveaux débarquez ſe marient en arrivant à Quebec, ce qui ſe fait de la maniere ſuivante. La Dame Bourdon Directrice de la Maiſon où l'on met les femmes qui viennent de Paris, aſſortit les époux à ſa fantaiſie. Heureux l'épouſeur à qui elle donne une compagne ſaine de corps & d'eſprit. Ce n'eſt pas que pour faire recevoir ſans répugnance au futur la bénédiction nuptiale elle ne lui faſſe un bel éloge de la future.

Un des deux Compagnons du Moine qui parloit fit un grand éclat de rire en cet endroit. Sans mentir, s'écria-t-il, voila une plaiſante police. Je m'imagine que je vois un Fripier, qui d'un coup d'œil ſur la taille d'un homme qui entre dans ſon Magaſin, lui trouve un habit comme fait exprès pour lui. Riez tant qu'il vous plaira, reprit le Gardien, ce que je dis ſe pratique au pied de

la lettre. La derniere fois que j'aſſiſtai à cette ceremonie matrimoniale, dont je fus le Miniſtre, il ſe preſenta une petite figure d'homme aſſez drole qui pria la Dame Bourdon de lui montrer, diſoit-il, ſa marchandiſe, afin qu'il pût ſe choiſir une femme, puiſque c'étoit un meuble dont il falloit abſolument ſe charger. La Directrice lui répondit ſur le même ton : Mon ami, ce n'eſt pas la coutume que l'on choiſiſſe ainſi : D'ailleurs, j'ai ici des pieces qui ont la mine bien trompeuſe, vous pourriez y être attrapé. Raportez-vous-en plutôt à moy ; je connoîtrai mieux que vous ce qui vous convient quand vous m'aurez dit qui vous êtes & ce que vous ſçavez faire.

Je ſuis Tailleur a votre ſervice, Madame, repliqua-t-il, & ne vous en déplaiſe j'ai auſſi quelques principes de deſſein. On m'envoye à

ſoixante quinze lieuës d'ici dans un canton où il n'y a perſonne de mon métier, à ce qu'on dit. Je ne puis manquer d'y faire bien mes affaires. Ainſi, Madame, je vous prie d'avoir égard à cela. Vous voyez que je ne rendrai pas une femme malheureuſe. J'en voudrois une qui fut ſedentaire, qui ſçût m'aprêter à manger & m'aider un peu dans ma profeſſion. J'ai ton fait, mon enfant, lui repartit la Dame Bourdon. Je te veux apparier avec une fille qui ſçait coudre & broder à merveilles. C'eſt une grande travailleuſe, adroite, propre, amuſante & faite au tour. Je ſuis bien aiſe de te rendre heureux; car ta phiſionomie me revient.

Après avoir parlé de cette ſorte, la Directrice alla chercher la future, & pendant ce tems-là j'exhortai le petit Tailleur à ſe marier moins pour obéïr à la loi que

dans la vûë d'avoir du ſecours & de la conſolation dans ſon établiſſement. Je lui recommandai ſurtout d'élever ſes enfans dans la crainte du Seigneur, & lui tins tous les diſcours qu'il étoit de mon miniſtere de lui tenir dans cette occaſion. La Dame Bourdon revint quelques momens après, amenant avec elle une groſſe & grande fille qui avoit ſur la tête une coëffe qui lui couvroit la moitié du viſage. Nous entrâmes tous quatre dans la Chapelle, où la Directrice me pria de faire prendre la droite à la fille. Ce que je fis ſans demander la raiſon de cette nouveauté. Mais au milieu de la ceremonie ayant jetté les yeux ſur la mariée, je m'aperçûs qu'elle n'avoit qu'un œil, qui étoit le gauche, & qu'à la place du droit il y avoit une emplâtre qu'elle déroboit adroitement aux regards curieux de l'épouſeur.

Je vous avoüe, ajouta le Gardien, que je penſai ſcandaleuſement perdre mon ſerieux. La ceremonie achevée, la Dame Bourdon fit ſigner aux époux le billet de leur engagement, dont elle garda le double, les conduiſit à la porte, où ayant remis à la nouvelle mariée ſon trouſſeau * qui n'étoit pas fort peſant, elle laiſſa à ces deux tourterelles la liberté d'aller où bon leur ſembleroit. Enſuite revenant à moi : ah, mon Pere, me dit-elle, le bon mariage que je viens de faire ! j'étois bien embarraſſée de cette creature-là. C'eſt une diableſſe qui mettoit ici tout en deſordre. Si je lui avois donné un mari de ſa taille, ils auroient toujours été aux épées & aux couteaux ; au lieu que le Tailleur n'oſera ſouffler devant ſa femme, quand une fois il aura

* Les cinquante livres que le Roy leur fait donner.

connu de quel bois elle ſe chauffe. Outre cela ils pourront procréer des enfans qui tenant de l'un & de l'autre ſeront d'une grandeur raiſonnable. Pour comble de bonheur, il aura une femme robuſte qui défrichera, bechera, ſemera & plantera pour avoir dequoi vivre ; car le petit bonhomme ſe trompe s'il croit en arrivant où il eſt envoyé trouver ſon diner tout prêt & n'avoir qu'à croiſer les jambes ſur ſon établi. Il aura peu de pratique, je vous en réponds.

Ce diſcours du Pere Gardien divertit infiniment ſes deux Compagnons. J'en ris auſſi, mais du bout des dents. J'enviſageai avec horreur un pareil exil ; & fis aſſez connoître que je ne ferois pas un trop bon ménage avec une épouſe de la main de la Dame Bourdon. Le Gardien s'en apperçût, & me dit : Ne vous affligez pas, Mon-

ſieur ; vous n'avez point une figure à mériter qu'on vous traitte comme le petit Tailleur. J'empêcherai facilement que vous n'en ſoyez réduit là. Votre air, vos manieres vous diſtinguent fort des garnemens parmi leſquels vous avez le malheur de vous trouver confondu ; & qui preſque tous portent gravez ſur leur front les crimes qu'ils viennent expier en Canada. Vous devez être aſſuré que vous ſerez reçû dans notre Ordre à bras ouverts. Si vous preniez ce parti, vous verriez que nous ſommes là plus conſiderez qu'en Europe. Si l'état Monaſtique ne vous convenoit pas abſolument, vous avez de l'éducation, vous écrivez bien, vous ne quitterez point la Ville de Quebec, ſi vous voulez y demeurer. Je me fais fort de vous y procurer un Emploi.

Je remerciai ce charitable Pere

de ſa bonne volonté ; & faiſant fond ſur l'amitié qu'il me témoignoit, je me ſentis tout conſolé de me voir dans l'état où j'étois. Les trois Recolets avoient ſoin de dire la Meſſe très-ſouvent ; & comme l'Aumônier ne ſçavoit tout au plus que lire, le Reverend Pere Gardien prêchoit tout l'équipage les Fêtes & les Dimanches. Cependant, quoique ſes Sermons fuſſent tous fort pathetiques, ils ne faiſoient guere d'impreſſion ſur les Auditeurs. Il y avoit du déſordre dans le Vaiſſeau ; & ce déſordre augmentoit de jour en jour par l'indiſcretion des Officiers qui ſe familiariſoient un peu trop avec nos belles Pariſiennes. Les Matelots ſuivoient leur exemple. Il n'y avoit pas juſqu'aux Mouſſes qui ne vouluſſent joüir du droit de Paſſage. Néanmoins le Capitaine craignant les reproches de la Cour

plus que ceux de ſa conſcience, entreprit de reſſerrer ſes Nymphes, mais il étoit bien difficile d'empêcher tant d'Alcions de faire leurs nids ſur les flots.

Je m'attirai par la Muſique la bienveillance de quelques Officiers qui la ſçavoient un peu. Cela me mit plus à mon aiſe. J'en fus mieux couché, mieux nourri & plus libre. Les Moines m'en féliciterent d'abord, à la réſerve du Pere Gardien, qui ſouhaitant que je n'euſſe eu aucune connoiſſance que la ſienne ſur la route, me dit un jour confidemment, qu'il me conſeilloit en ami de n'avoir que peu de liaiſon avec les Officiers du Vaiſſeau, & d'être avec eux fort réſervé, attendu, diſoit-il, que leur commerce me corromproit indubitablement. Oh, oh ! dis-je en moi-même après l'avoir écouté avec attention, il ſemble que ce Reverend Pere me

mitonne pour ſon Convent. Les offres de ſervice qu'il m'a faites n'auroient-elles pour but que de me faire endoſſer ſon harnois ? Le remede ſeroit pire que le mal : eſclavage pour eſclavage, j'aime mieux celui qui peut finir.

Il y avoit dans le Vaiſſeau une autre perſonne qui partageoit avec moi les bontez de ce ſaint Religieux. C'étoit une fille de vingt-quatre à vingt-cinq ans qui ſe faiſoit diſtinguer par un dehors noble & ſage. Elle paroiſſoit plongée dans une mélancolie que rien ne pouvoit diſſiper ; & veritablement elle avoit bien ſujet de déplorer ſon infortune, ayant été embarquée avec nous par ſurpriſe le jour de notre départ. J'avois auſſi-bien que le Moine été frappé de ſon air modeſte ; & quand j'avois occaſion de m'entretenir avec elle, je lui trouvois des ſentimens qui me préve-

noient en faveur de ſa naiſſance, qu'elle cachoit ſoigneuſement.

Mademoiſelle, lui dis-je un jour en préſence du Pere Gardien, ſçavez-vous l'heureux ſort qui nous attend ? Vous a-t-on dit que nous ſommes ici comme dans l'Arche de Noé, que nous n'en ſortirons que deux à deux pour aller multiplier les uns d'un côté & les autres de l'autre ? On me donnera une femme que je n'aurai jamais vûë, & vous ſerez livrée de la même maniere à un épouſeur inconnu. Le Religieux prenant alors la parole, lui raconta ce qu'il m'avoit dit de la néceſſité & des cérémonies de cet hymen ſans façon. La Demoiſelle en l'écoutant levoit les yeux au Ciel, & témoignoit aſſez ſans parler le peu de goût qu'elle ſe ſentoit pour une ſemblable union. Hé bien, Mademoiſelle lui dis-je, lorſque le Pere eut achevé ſon diſcours,

diſcours, que penſez-vous de cela? Ne vivons-nous pas l'un & l'autre dans une attente bien agréable? Si le conſentement eſt néceſſaire pour ce mariage, répondit-elle, je puis vous aſſurer qu'on ne me l'arrachera pas facilement. On m'ôtera plûtôt la vie que de m'obliger à devenir femme d'un Maçon ou d'un Bucheron. Là-deſſus le Moine la preſſa de nous apprendre quelle étoit ſa famille, mais elle refuſa de ſatisfaire ſa curioſité.

La crainte qu'elle avoit de tomber entre les mains d'un homme de la plus baſſe condition excita ma pitié & me fit ſonger aux moyens de lui mettre ſur cela l'eſprit en repos. Je n'y rêvai pas long-temps. Il me vint une penſée que je lui communiquai dès que je pus lui parler ſans être entendu de perſonne. Je lui demandai ſi pour conſerver tous deux

notre liberté elle ne trouveroit pas à propos que dans l'occaſion nous nous diſions mariés enſemble. J'ajoutai qu'on me promettoit un établiſſement dans la Ville ; ce que je jugeois devoir lui faire plaiſir, puiſque je pourrois l'empêcher par là d'être releguée dans des deſerts. Elle me répondit qu'en la préſervant des horreurs qu'on lui avoit fait enviſager, je lui ſauverois la vie ; Que je n'avois qu'à compoſer une fable de notre prétendu mariage & la lui donner, qu'elle l'apprendroit ſi bien par cœur qu'elle ne ſe couperoit point dans ſes réponſes quand on viendroit à l'interroger.

Cet expedient me parut bon & même neceſſaire. Je travaillai donc ſur le champ au Roman de nos amours, de notre mariage & de notre exil. J'en gardai une copie & lui en gliſſai finement une autre dans la main ; mais ſa mé-

moire n'eut pas beſoin de retenir tous ces menſonges ; car ſitôt que j'eus fait accroire au Reverend Pere Gardien que cette Demoiſelle & moi nous étions deux époux perſecutés par la fortune, ce bon Religieux me croyant ſur ma parole nous accorda généreuſement ſa protection & promit de nous rendre ſervice. Ce qui me tira de l'erreur où j'étois que ſa Reverence ne vouloit me délivrer des miſeres du monde que pour m'aſſujettir à celles de ſon état.

Après une navigation plus heureuſe que ne le méritoit un Vaiſſeau auſſi chargé d'iniquitez que le nôtre l'étoit, nous arrivâmes à Quebec au commencement de Novembre 1690. * Si nous fuſſions entrez huit jours plutôt dans le fleuve ſaint Laurent, nous aurions été pris par le General Phips Anglois, qui venoit avec une flote

* 1690.

de près de quarante voile de faire ſur cette Capitale du Canada une tentative qui ne lui avoit pas réuſſi. Il y avoit perdu beaucoup de monde & laiſſé pluſieurs pieces de canon qui ſervirent à celebrer ſon départ dans les réjoüiſſances qui ſe firent quelques jours après.

Monſieur de Longueil que Monſieur de Beauchêne connoît ſans doute, & qui ſans contredit eſt un des plus braves Officiers de Marine, eut en particulier des graces à rendre au Seigneur. Le fait eſt ſingulier : Monſieur de Longueil dans l'action reçut un coup de Mouſquet. La bale frapa ſa corne à poudre & la caſſa. Il y porta ſa main auſſi-tôt pour prendre dequoy tirer encore ; dans le même inſtant une ſeconde bale vint donner au même endroit, acheva de briſer la corne & il en fut quitte pour une legere contuſion.

En entrant dans Quebec j'éprouvai que le Pere Gardien ne m'avoit pas fauſſement aſſuré qu'il me feroit diſtinguer de la canaille. Je me vis joüiſſant d'une entiere liberté auſſi bien que la Dame qui paſſoit pour mon épouſe & que j'appellerai deformais Mademoiſelle Marguerite du Clos; car c'eſt ſous ce nom qu'elle fut miſe ſur la liſte. Le bon Religieux n'en demeura point là; avec une ſimple adreſſe ſignée de la main de ſa Reverence nous fumes bien reçus & bien logez chez un riche Commerçant auprès de la principale Egliſe qui eſt dediée à Notre-Dame. Ce Marchand prit nos noms de voyage & s'en alla, pour nous, ſigner notre arrivée à la décharge du Capitaine du Vaiſſeau, ſur la feüille ſcandaleuſe, autrement le regiſtre des noms des garnemens envoyés pour habiter la nouvelle France.

La crainte d'un grand mal ne laiſſe pas la liberté de penſer aux petits inconvenients : Mademoiſelle du Clos à couvert de l'hymen affreux dont la ſeule idée l'avoit fait trembler, ſe trouva fort embarraſſée, lorſqu'il fut queſtion de nous aller coucher. Par honte ou par inadvertance elle n'avoit pas demandé deux lits, ſi bien qu'en entrant dans la chambre qu'on nous avoit deſtinée & où elle s'étoit retirée avant moi, je l'aperçus toute en pleurs & auſſi affligée que ſi elle eût épouſé un Maçon. Couchez-vous, Monſieur, me dit-elle ; pour moi je paſſerai la nuit ſur une chaiſe. Non, Mademoiſelle, lui répondis-je, ce lit n'eſt pas ici pour rien ; vous vous y repoſerez s'il vous plaît. Vos allarmes m'offenſent. Je ſuis honnête homme & je n'ai point inventé la fable de notre hymen pour en profiter de la maniere

indigne que vous aprehendez.

Je me ſentois en effet pour elle un reſpect que m'inſpiroit ſon air noble & impoſant, & qui m'empêchoit de former la moindre penſée d'abuſer de la fâcheuſe ſituation où elle étoit réduite. Enfin je haranguai de façon que je la raſſurai. Je l'obligeai à ſe mettre au lit après avoir pris un de ſes matelats que j'étendis par terre & ſur lequel je couchai tout habillé. A peine étions-nous levez le lendemain que notre Patron nous vint voir, quoique ſon Convent fût aſſez éloigné de Notre-Dame. Il nous pria de ne nous point inquieter & nous aſſura de nouveau qu'il ſe chargeoit de notre établiſſement. Il nous fit mille politeſſes à Mademoiſelle du Clos & à moi. Que l'eſprit de l'homme eſt malin & à quelle indigne vûë n'eûs-je pas la foibleſſe d'attribuer la bonne volonté que

ce ſaint Religieux nous marquoit ? Il eſt vrai que huit jours après je lui rendis plus de juſtice.

Il vint nous revoir. Il étoit accompagné de Monſieur de la Valiere Capitaine des Gardes de Monſieur de Frontenac, & il nous dit qu'à la recommandation de cet ami il venoit d'obtenir pour moi un poſte conſiderable par raport à ſa ſituation propre au commerce. Il n'y a que de petits apointements attachez à cet employ, ajouta-t-il, mais il embraſſe les fonctions de cinq ou ſix charges à la fois. Premierement vous ſerez Caiſſier dans un Fort vers les frontieres des Hurons, où vous aurez à payer une douzaine de Soldats qui en font toute la garniſon. Vous aurez la direction de leurs magazins que vous tiendrez toujours en état en cas d'attaque de la part des Sauvages. Vous ſerez pareillement chargé de faire

la recette du contingent que doivent fournir les Maîtres des habitations voiſines de ce Fort. De plus vous aurez ſoin d'entretenir le plus de liaiſon que vous pourrez avec les Sauvages de la frontiere, pour les diſpoſer peu à peu à paſſer agréablement ſous la domination Françoiſe.

Ne voulant pas que Mademoiſelle du Clos dépenſât une modique ſomme d'argent qu'elle avoit, & ayant pluſieurs emplettes à faire, je priai notre Hôte de me faire trouver de l'argent ſur un bijou. Pour cet effet, il me conduiſit chez un riche Marchand qui étoit en même temps Orphevre, Joüaillier & Clincailler, & qui m'offrit de bonne grace ſur mon diament cent piſtoles que j'acceptai en lui diſant devant mon Hôte & d'autres perſonnes qui étoient là, que ſi je périſſois dans l'endroit où j'étois

envoyé, je le priois de donner au Reverend Pere Gardien des Recolets le ſurplus du prix de mon diamant ou le diamant même, ſi je laiſſois dequoi payer les cent piſtoles qu'il me prêtoit

De l'argent que je reçûs, j'achetai les choſes dont nous ne pouvions abſolument nous paſſer, & une montre pour en faire preſent à notre bienfaicteur. La veille de notre départ ce bon Pere me mena chez le Gouverneur qui faiſoit ſa réſidence à une des extrêmitez de la Ville dans le Fort Saint Loüis. Je reçus là mes inſtructions avec une ordre de partir au plûtôt. Ce que je fis le jour ſuivant ſous l'eſcorte de cinq Soldats qu'on me donnoit à conduire pour remplacer le même nombre qui avoit déſerté du Fort où j'allois, & paſſé parmi les Sauvages.

Le Reverend Pere pour pouſſer la généroſité juſqu'au bout, fit

mettre lui-même tout en état, & voulut nous voir partir. Nous fûmes alors bien perſuadez qu'en nous obligeant il n'avoit écouté que ſon bon cœur, la voix de l'humanité & celle de la charité chrétienne, puiſqu'en nous quittant peut-être pour toujours, il redoubla ſes bienfaits. Il défendit à notre Hôte de prendre la moindre choſe de nous, & refuſa la montre que je lui offris. Je ne doute point de votre reconnoiſſance, nous dit-il, ainſi je n'ai pas beſoin que vous m'en donniez des preuves. Tout ce que j'exige de vous, c'eſt que vous viviez toujours dans la crainte de Dieu, qui ne vous abandonnera jamais tant que vous le ſervirez fidellement. Après une courte exhortation qu'il nous fit ſur ce ſujet, il nous laiſſa ſi touchez de ſon amitié, de ſes bienfaits & de ſa vertu, qu'à peine eûmes-nous la

force de lui dire adieu.

Que la douceur que reſſentent ceux qui font du bien aux malheureux doit être grande ! La conſolation dont ils joüiſſent dès cette vie eſt préferable à tout ce que la terre offre de plaiſirs. Le ſort de ce ſaint homme me parut alors plus digne d'envie que toutes les grandeurs du monde ; nous nous trouvions moins heureux d'avoir reçû tant de ſervices dans un ſi grand beſoin, que lui n'avoit de joye de nous les avoir pû rendre.

Il y avoit plus de deux heures que nous étions embarqués & partis de Quebec, lorſque Mademoiſelle du Clos appercevant mon adreſſe ſur deux valiſes qui étoient dans notre Canot, me dit : Ce ſont apparemment les clefs de ces valiſes que vous aviez oubliées, & que le Reverend Pere m'a données en partant. Je ne

ſçai, lui répondis-je, ce que c'eſt que ces clefs ni ces valiſes. Mademoiſelle du Clos mit auſſi-tôt les clefs dans les ſerrures, & les valiſes s'ouvrirent. Elles étoient pleines de toute ſorte de linge à notre uſage. Pour le coup nous demeurâmes tout interdits, & nous rendîmes enſuite un million de graces au Ciel de nous avoir fait rencontrer un homme ſi charitable.

Nous avions pour guides deux Matelots de la Baſſe-Ville qui étoient mariez. On ſe ſert plus volontiers de ceux-là que des autres, parce que l'envie de revenir auprès de leurs femmes & de leurs enfans, fait qu'ils s'acquittent plus exactement de ces perilleuſes commiſſions. Secourus des Soldats qui avoient ordre de les aider à remonter le fleuve, ils nous menerent aiſément en Canots juſqu'à Mont-Real, mais

enſuite à cauſe des ſauts & des rapides il nous falut aller ſouvent à pied, & quelquefois par des chemins preſque impraticables où Mademoiſelle du Clos nous donnoit bien du travail. Je vous l'avoüerai, je me repentis alors plus d'une fois d'avoir dit que c'étoit ma femme.

Je croi qu'elle s'en apperçut; car malgré les politeſſes que je lui faiſois toujours, je voyois que la triſteſſe l'accabloit plus que la fatigue du voyage, & que dans ſes manieres à mon égard le reſpect & la timidité ſuccedoient à l'air aiſé qu'elle avoit eu juſques-là. Je l'exhortois vingt fois le jour à prendre courage dans l'eſperance de voir bientôt la fin de nos peines; mais comme je m'aviſai un ſoir qu'elle me parut plus triſte que je ne l'avois encore vûë de lui faire des reproches ſur ſon changement de conduite à mon

égard : Eh, Monſieur, me dit-elle, en fondant en larmes, pourquoi combattez-vous ma douleur? Quand j'y aurai ſuccombé, n'en ſerez-vous pas plus heureux? Votre plus grand embarras, vos plus grandes dépenſes ſont pour moi, pour une malheureuſe qui n'a rien fait pour vous, que vous ne connoiſſez pas même encore, & qui ne mérite votre pitié qu'à force d'être miſerable. C'en eſt trop, Monſieur, ajoûta t-elle, ſongez à vous & m'abandonnez à mon infortune. Laiſſez-moi à la premiere Habitation que nous trouverons. J'y paſſerai le reſte de ma vie dans la miſere de la ſervitude, ſi le Ciel eſt aſſez irrité contre moi pour me laiſſer vivre avec tant d'ennuis.

Notre malheur, lui répondis-je, a commencé dans le même tems, & nous nous ſommes engagez à courir la même fortune.

Quoique nous ne ſoyons pas unis par les nœuds de l'hymenée, je vous regarde comme mon épouſe. J'ay attaché mon ſort au votre, vos peines ſont les miennes. C'eſt la confiance que vous avez en moi qui vous expoſe à des fatigues ſi peu convenables à votre ſexe. Que ne puis-je les ſupporter toutes? Je voudrois n'avoir à partager avec vous qu'une fortune agréable. Enviſagez-moi donc comme un ami, comme un frere à qui votre ſecours va devenir neceſſaire.

Je la conſolai par ces diſcours & par d'autres ſemblables. Elle reprit des forces avec l'eſperance & nous ſuivit plus facilement. Nos Soldats tuerent ſur la route quelques Orignacs ou Elans, dont nos Guides s'accommederent fort. Pour nous nous en trouvâmes la chair deteſtable. Ce ſont des Cerfs ſauvages dont les peaux

ſont une partie du commerce des François avec les Sauvages, & comme il fait plus froid dans le Canada que le climat ne ſemble le promettre, on en fait auſſi dans quelques Cantons des habillemens fort utile pour le peuple. Il eſt vrai que le commerce n'en eſt pas ſi étendu, ni ſi recherché que celui des peaux de Caſtors.

Nous vivions de notre chaſſe, les habitations qui ſe trouvoient ſur la route n'étant que de méchantes cabannes dont les habitans n'avoient à nous offrir que des legumes & de mauvaiſe ſagamité ou boüillie de bled d'inde, car la plus grande partie de ces terres ſont moins propres à produire du froment que d'autres grains. Cependant après avoir traverſé bien des lacs, des rivieres & des forêts nous découvrîmes enfin ce Fort tant deſiré. Quoiqu'il ne fut pas en bon état

& qu'il eut plutôt l'air d'une ſimple Redoute que d'un Fort, il nous parut une belle & grande Citadelle en comparaiſon de ces nids à rats où nous avions logé.

Les Lettres du Gouverneur dont j'étois chargé m'y firent recevoir comme un Officier général. La veuve de mon prédeceſſeur me ceda ſon petit apartement tout meublé, & nous prenant en penſion pour très peu de choſe, la malheureuſe étoit moins notre hôteſſe que notre ſervante. Neanmoins ſa compagnie devint très utile à Mademoiſelle du Clos qui couchoit avec cette bonne femme, dont elle aprit en peu de temps la langue des Hurons qui étoient les Sauvages les plus voiſins. La premiere choſe que je fis fut de viſiter la place que j'eus toute examinée en moins d'un quart d'heure. C'étoit une bicoque qui ſans la bonté de ſa ſitua-

tion n'auroit pas arrêté en Europe une Compagnie de Dragons plus long-temps qu'un moulin à vent ; mais il n'en falloit pas davantage pour arrêter des Sauvages & émouſſer leurs fléches.

Le Capitaine ou Commandant de ce Fort étoit un vieux Maloüin, qui pour quelque faute militaire commiſe ſur un Vaiſſeau de guerre où il étoit Officier avoit été mis à terre avec ſa ſeule épée ſur les côtes de la nouvelle Angleterre. Il avoit erré dans cette derniere Province pendant quelque temps, & s'étoit joint enſuite aux Iroquois, auſquels ayant appris à faire des eſpeces de boucliers de peaux d'orignacs à l'épreuve des armes à feu, il avoit ſouvent avec eux battu les François. Après cela ſe repentant de faire la guerre à ſa nation, il étoit rentré dans le ſervice de France, en acceptant un bon par-

ti qu'on lui avoit fait pour l'ôter à ces ſauvages.

Nous devinmes bientôt amis cet Officier & moi. Il m'aſſocia dans le commerce qu'il faiſoit à Quebec où il envoyoit de temps en temps des peaux de Caſtors & d'Orignacs que les Sauvages lui fourniſſoient pour de la clincaillerie, du vin & de l'eau-de-vie. Il nous menoit ſouvent à une demi-lieuë du Fort voir une habitation qu'il s'étoit menagée, & dont il commençoit à tirer un gros profit. Il y avoit fait défricher plus de trois cents arpens de terre, laquelle en ce lieu-là s'étoit trouvée plus forte & moins noire que dans le reſte du pays. Le froment qui en provenoit étoit fort beau. Il en vendoit une partie ; nous mangions le reſte au Fort, & nous en rempliſſions notre petit magaſin.

Mademoiſelle du Clos qui

avoit un eſprit adroit & fertile en expédiens, lui conſeilla de faire un petit Gonneſſe de ſon habitation, en y faiſant faire du pain pour les François du voiſinage, leſquels faute de ſçavoir boulanger mangeoient moins de pain que de viande & de légumes. Ce conſeil parut très ſenſé au vieux Maloüin, qui la pria de ſe charger avec notre hôteſſe de l'exécution de ce projet. Elles mirent auſſitôt toutes deux les mains à la pâte, & les premieres cuiſſons répondirent ſi bien à notre attente qu'on fut obligé d'en augmenter le nombre de jour en jour. Quantité de faineans qui mouroient de faim dans le pays voyant qu'ils trouvoient du pain cuit moyennant des peaux de Caſtors & d'Orignacs, s'adonnerent à la chaſſe pour pouvoir venir à notre habitation comme à un marché ſe pourvoir

d'une proviſion ſi neceſſaire. Au bout de ſix mois nous avions tant de pratiques que nous recevions cent peaux par ſemaine. Si nous avions avec cela pû tirer de Quebec autant de vin & d'eau de-vie que nous en euſſions pû debiter, nous aurions fait une fortune conſiderable.

Mais le caractere vif & entreprenant de Mademoiſelle du Clos ne nous permit pas de continuer ce commerce. Elle rouloit dans ſa tête un deſſein important dont elle me faiſoit un myſtere. Notre Hôteſſe la menoit quelquefois ſur les Terres des Hurons, dont les premieres Cabanes n'étoient qu'à une journée de notre Habitation, & elles y troquoient des uſtenciles contre des pelteries. Mademoiſelle du Clos prenoit plaiſir à paſſer des deux & trois jours avec ces Sauvages; ce que la veuve lui avoit appris de leur langue lui

ſuffiſant pour s'en faire entendre. Elle leur enſeignoit l'uſage qu'ils devoient faire des choſes qu'elle portoit chez-eux ; & comme elle ne leur parloit que de ce qui pouvoit contribuer à leur rendre la vie moins dure, ils l'écoutoient avec une avide attention. Enfin elle eut l'adreſſe de gagner leur confiance à un point qu'un jour après en avoir demeuré quinze dans une de leurs cabanes, elle revint nous joindre avec deux filles d'un des principaux de ces Hurons qui les lui avoit confiées pour les inſtruire des uſages d'Europe les plus utiles dans le ménage ; à quoi elles avoient une diſpoſition ſurprenante.

C'eſt ainſi que pour ne m'être plus à charge Mademoiſelle du Clos ſe préparoit une retraite, qui devint d'autant plus honorable pour elle, que ce fut l'ouvrage de ſon adreſſe. La réputa-

tion de ſon merite & peut-être encore plus de ſa bonne volonté pour les Hurons ſe répandit chez ce peuple & fit une ſi vive impreſſion ſur les eſprits, que les Chefs des Cabannes, lorſque cette Demoiſelle y alla conduire ſes deux Eleves au bout de ſix mois d'éducation, s'aſſemblerent & la contraignirent d'être leur Sakgame ou Souveraine.

Elle employa les premiers mois * de ſa petite domination à ſonder l'eſprit de ſes ſujets, & lorſqu'elle eut tout lieu de penſer qu'elle pouvoit compter ſur leur attachement & leur fidelité, elle m'écrivit une longue Lettre qui portoit en ſubſtance : qu'elle avoit cru ne pouvoir mieux me prouver ſa reconnoiſſance qu'en ſe mettant en état de m'épargner de nouvelles peines & qu'elle eſperoit qu'un jour elle auroit occaſion de me

* 1691.

faire

faire connoître que jamais l'ingratitude n'avoit trouvé place dans ſon cœur. Après bien des complimens, elle me prioit de donner deſormais en échange à ſon peuple le plus que je pourrois de poêles, de marmites & ſurtout d'armes à feu. Enſuite elle me demandoit pour elle quelques boiſſeaux de froment avec de la graine de chanvre, de lin & de pluſieurs ſortes de legumes, en me faiſant en même-temps preſent d'une quantité conſiderable de peaux, parmi leſquelles il y en avoit pluſieurs de Caſtors blancs qui ſont les plus cheres & les plus rares. Je fis très exactement ſa commiſſion & je joignis aux choſes qu'elle attendoit de moi quelques barils d'eau-de-vie, dont je crois que la diſtribution lui gagna bien des cœurs, car pour de l'eau-de-vie on fait tout ce qu'on veut de ces peuples.

Le Capitaine du Fort mon associé perdit beaucoup au départ de Mademoiselle du Clos, qui dans le peu de temps qu'elle avoit eu soin de son habitation, lui avoit entierement fait changer de face. Aussi vouloit-il m'engager à revendiquer mon épouse & à la redemander plutôt à coups de mousquet que de l'abandonner ainsi aux Hurons; mais quand elle auroit effectivement été ma femme, je n'aurois pas été assez sot pour faire le Menelas qui ne trouve guere aujourd'hui d'imitateurs.

N'ayant plus Mademoiselle du Clos, je devins moins utile à mon associé, qui me fit sentir qu'il seroit bien-aise de rompre la Societé. J'y consentis fierement, quoiqu'assés embaraſſé du moyen dont je me servirois pour faire quelque chose pour mon compte. J'eus recours au Reverend Pere Recolet

mon protecteur, qui me rendit encore ſervice en faiſant à Quebec mes emplettes de marchandiſes d'Europe qu'il m'envoyoit au Fort pour les échanger contre des pelleteries. J'eus bientôt ſujet de m'aplaudir d'avoir rompu la ſocieté. La Sakgame prit ſoin de m'adreſſer ſes Sauvages, qui firent abonder chez moi toute ſorte de peaux.

La jalouſie qu'en conçut le Capitaine du Fort penſa me perdre. Il ſentit la faute qu'il avoit faite, & bien loin de chercher à la reparer par des démarches d'honnêteté qui nous auroient infailliblement reconciliés, il commença par me traverſer en empêchant qu'on ne nous envoyât davantage des armes à feu, ſous prétexte que les Hurons pourroient dans la ſuite s'en ſervir contre nous. Je lui en fis des reproches dont il ſe moqua. J'en

donnai avis à Mademoiſelle du Clos, qui ſçut mieux que moi m'en punir. Par la premiere Caravanne qui nous apporta des peaux, on ne manqua pas de demander des armes à feu. Je répondis pour moi qu'il ne m'en venoit plus, quoique j'en demandaſſe préférablement à toute autre choſe. Le Maloüin ne répondit pas ſi poliment aux Sauvages; il leur dit d'un ton bruſque qu'on leur en avoit aſſez fourni & qu'ils n'en devoient plus attendre. Les Hurons à cette réponſe, ſuivant les ordres qu'ils avoient, rechargerent auſſitôt leurs marchandiſes & les remporterent chez eux juſqu'au temps de ſe joindre au gros de leur nation qui porte une fois tous les ans ſes pelleteries à Montreal dans deux ou trois cens Canots avec les Atahoüets & autres peuples.

Le Maloüin me ſoupçonna d'ê-

tre complice de ce manege ; & ne ſe faiſant pas ſcrupule de ſe rendre juſtice lui-même, j'eus beau me tenir ſur mes gardes, il penſa m'en couter la vie. Il me fit un jour manger d'une racine que je pris d'abord pour une truffe. Il fit ſemblant d'en manger le premier, & en loüa beaucoup la bonté. Je fus la dupe de ſes loüanges, & je ſerois mort à table, ſi un Soldat qui étoit preſent & qui connoiſſoit le remede dont j'avois beſoin ne me l'eût fait prendre auſſi-bien qu'au traître, qui copioit parfaitement bien les contorſions que ce fruit empoiſonné me faiſoit faire. Toute la difference qu'il y avoit entre le Capitaine & moi, c'eſt que le poiſon me cauſoit une enflure qui paſſoit le talent de l'imitation.

La guerre affreuſe que Loüis XIV.* avoit alors ſur les bras, influa ſur nous & interrompit notre

* 1692.

Commerce. Nous demeurâmes tout déſœuvrez. Ceux qui poſſedoient des Habitations s'occupoient à les rendre plus commodes & plus agréables. Cela m'inſpira l'envie d'en avoir une, quoique j'euſſe intention de ne marrêter dans ce Pays que pour y amaſſer dequoi vivre honorablement en Europe. Le terrain que je choiſis & qui me fut accordé moyennant un droit médiocre que je payai ſuivant l'uſage, n'avoit pas une grande étenduë. Il étoit ſitué entre une coline où venoit aboutir une Foreſt d'arbres d'une groſſeur extraordinaire, & une petite Riviere qui ſe jettoit dans le fleuve Saint Laurent entre le Lac Ontorio & Montreal. Outre la beauté du lieu, je voyois à un mille de-là ſix ou ſept familles Françoiſes bien établies, & dont je jugeois que le voiſinage me ſeroit d'un grand

ſecours. C'eſt ce qui me fit préferer cet endroit à tout autre.

Je découvris dans la ſuite que mes voiſins étoient de bons Proteſtans qui ne vouloient pas le paroître. Il y avoit plus de trente ans que leurs peres & meres ayant eu occaſion de chercher une retraite ſi éloignée, s'y étoient refugiez avec de grandes richeſſes. Auſſi étoient-ils logez très commodément, & chacune de leurs maiſons dans les courſes des Sauvages étoit plus ſeure que notre Fort même. Ce qui achevoit de rendre ce Sejour tout gracieux, & de le mettre à couvert de toute inſulte, c'eſt que ſix ou ſept cent François diſperſez aux environs en faiſoient leur aſile ordinaire. Je trouvai là pluſieurs jeunes gens avec qui je paſſois le temps à chaſſer ou à pêcher, quand je n'étois pas occupé à planter, à ſemer ou à faire bâtir. Telles furent mes

occupations pendant deux ou trois années. Je n'allois au Fort préciſément que pour m'acquiter des fonctions dont j'étois chargé par mon Emploi.

Notre Riviere nous fourniſſoit du poiſſon excellent & en abondance. De plus on y voyoit pluſieurs eſpeces d'oiſeaux & principalement des Outardes. Notre chaſſe rempliſſoit nos cuiſines de bonne viande, & nos magaſins de pelleteries. Les Bois voiſins étoient remplis de Chevreüils moins gros, mais bien meilleurs que ceux d'Europe. Je puis dire que j'étois là dans un Pays de bénédiction.

Pendant que je vivois ainſi dans ma maiſon de Campagne, je ne reçûs que deux ou trois fois des nouvelles de Mademoiſelle du Clos, attendu que les Hurons craignant qu'elle ne les quittât, l'avoient priée de s'éloigner de

nos Frontieres, & d'établir ſa demeure au centre de leurs Habitations. Elle me mandoit par ſa derniere Lettre qu'elle ſeroit charmée de me voir : que ſi je voulois lui faire le plaiſir d'aller paſſer quelques jours avec elle, ſes Meſſagers ſçauroient bien me conduire par des chemins moins rudes que ceux que nous avions faits enſemble. Un des jeunes voiſins de mon Habitation auquel je fis part de cette Lettre, me voyant irréſolu ſur ce voyage, me preſſa ſi fortement de le faire & de le mener avec moi, qu'il m'y détermina. Je lui promis de partir après avoir fait un tour au Fort, où j'étois bien-aiſe de me montrer auparavant.

Un des Meſſagers de Mademoiſelle du Clos s'étant détaché des autres pour lui porter la nouvelle de mon prochain départ pour ſa Cour, fit ſi grande dili-

gence que le deuxiéme jour de notre marche, quoiqu'il eût eu plus de ſoixante lieües à faire, nous rencontrâmes une eſcorte qu'il amenoit au-devant de nous, & qui nous conduiſit plûtôt en Ambaſſadeurs qu'en ſimples particuliers. Je ne doutai plus alors que cette Demoiſelle n'eût une grande autorité ſur ce peuple. J'en fus ſurpris, mais mon étonnement augmenta bien encore, quand j'approchai du lieu de ſa reſidence.

Je vis des plaines cultivées, des cabanes bâties ſolidement, des Villages peuplez de gens de differentes profeſſions. Cette perſonne adroite & politique avoit raſſemblé tout ce qu'elle avoit pû trouver parmi ſes Sauvages de François priſonniers que ce peuple gardoit quelquefois pour apprendre d'eux l'art de faire la guerre, ou de Soldats deſerteurs qui s'ac-

commodoient mieux de la vie libre que de la diſcipline militaire de leur nation. La Sakgame par le moyen de ces Etrangers avoit établi des eſpeces d'Ecoles où les Hurons pour la plûpart s'exerçoient & réüſſiſſoient parfaitement aux arts les plus utiles à la Societé. Une vingtaine de Cabanes conſtruites autour de celle de la Souveraine ſembloient plûtôt une Bourgade dans ces deſerts qu'une Habitation de Sauvages. Ces Cabanes ſont fort longues, elles contiennent chacune cinq ou ſix familles, & chaque famille ſouvent eſt compoſée de deux cens perſonnes. Comme on pouvoit appeller cet endroit la Capitale du Pays, on n'y manquoit de rien, & la Police y étoit telle que les Chefs de toutes ces Cabanes s'aſſembloient chaque jour chez la Sakgame pour tenir Conſeil avec elle ſur ce qu'ils

avoient à faire pour le bien Public.

Comme ami de leur Souveraine, je fus reçu avec des acclamations étonnantes. Elles étoient étonnantes en effet & paroiſſoient plus propres à effrayer qu'à faire honneur. Le jeune homme qui m'accompagnoit m'avoüa dans la ſuite qu'il en avoit eu peur, & qu'il s'étoit imaginé que ces Sauvages s'aplaudiſſoient par ces cris de nous avoir entre leurs mains & qu'ils alloient par notre mort déclarer la guerre aux François.

La Sakgame avoit trop de prudence pour ne pas ſuivre les coutumes de ſes ſujets dans les choſes indifferentes. Quand nous nous preſentâmes devant elle, nous la trouvâmes parée de coliers, de bracelets, de plumes & de fourrures. Il fallut pour nous empêcher de rire d'un attirail ſi bizarre qu'elle gardât l'air ſe-

rieux & impoſant qu'elle avoit. Les anciens de la nation étoient à ſes côtez & conſervoient auſſi une gravité ſurprenante. Ils portoient de riches robes de pelleteries qui ſembloient donner un nouveau ridicule à leurs figures étranges & groteſques. Nous ne pouvions pas dire d'eux ce que Cineas dit à Pirrhus des Senateurs Romains. Nous crumes plutôt voir de vieux Singes que des Rois.

Après les premiers complimens & le ceremonial Huronique que la Souveraine obſerva fort fidelement, elle m'adreſſa la parole, me dit qu'elle mettoit la peine que j'avois priſe de la venir voir audeſſus de tous les ſervices que je lui avois rendus ; qu'elle me prioit de trouver bon que pour ce jour là & ſurtout pour le repas en cérémonie que nous prendrions enſemble avec les principaux de la nation, elle ſe conformât à

leurs uſages, & de vouloir bien en faire autant nous-mêmes pour l'amour d'elle. Ce que nous lui promîmes d'executer de point en point. Nous commençâmes donc le feſtin par fumer, après avoir adreſſé ces mots au Soleil : *Tien, Soleil, fume.* Car ils n'oſeroient toucher au calumet ſans avoir auparavant prié le Soleil de fumer le premier. Mais cet aſtre auſſi poli que ces Sauvages ne l'accepte jamais. Ce n'eſt pas qu'ils adorent le Soleil, ni qu'ils le croyent animé. On ne ſçauroit même dire qu'ils ayent la moindre teinture de Religion. Au reſte ils ſont fort exacts à ſuivre les coutumes qu'ils tiennent de leurs anciens, & celle-là en eſt une des plus ſacrées.

Nous fûmes aſſez bien traités à la maniere de France. Nous mangeâmes auſſi par complaiſance de pluſieurs mets aprêtés à la

mode du pays. Leur ſagamité fut fort de mon goût ; c'eſt une boüillie très differente de celle que nous faiſons de froment. Les vieillards n'eurent pas plutôt leurs portions dans leurs ouragans ou écuelles qu'ils ſe mirent à manger en gardant un profond ſilence. Nous fûmes obligez de les imiter pour donner notre attention à un jeune homme qui chanta pendant tout le ſouper à la place de Mademoiſelle du Clos, car quand on regale quelqu'un, l'hôte chante à ſa loüange tout ce qui lui vient dans l'eſprit ; & comme elle ne ſçavoit pas encore bien la langue, il avoit été decidé qu'un des Officiers chanteroit pour elle. Je ne ſçai pas trop ce que ce chanteur put dire à notre honneur & gloire. Il nous loua peut-être ſur notre adreſſe à prendre des Caſtors ſous la glace, ou ſur le nombre des Ennemis

que nous avions tuez, écorchez & dévorez.

J'aurois tort d'oublier que parmi les mets qui nous furent ſervis, il y en eut un auquel mon Camarade & moi nous ne fûmes nullement tentez de toucher. C'étoit cependant le plat d'honneur. C'étoit comme le veau gras par la mort duquel ils célébroient notre arrivée. Enfin c'étoit le morceau le plus friand, le plus précieux & le plus eſtimé parmi eux. Cette piece n'ornoit leurs tables que dans les grandes cérémonies, & paſſoit pour la plus éclatante marque de diſtinction qu'ils puſſent donner à des Hôtes dignes de tous leurs égards. En un mot ce plat ſi rare & ſi diſtingué des autres étoit un animal nommé chez-eux *Chacora*, & chez-nous appellé Chien, qu'ils avoient fait rôtir, pour que rien ne manquât à la ſplendeur & à la magnificence du Banquet.

Nous couchâmes dans la Cabane où logeoient les François. J'y vis une forge, un attelier de Charpentier, pluſieurs fours à cuire du pain, & un pour la poterie de terre. On nous mit des draps à la Françoiſe ſur des nattes faites de pailles de bled d'Inde, & couvertes de laine friſée de bœufs ſauvages. Ce qui valoit bien des matelats. Nous ne fûmes pas encore bien libres les jours ſuivans, qu'il nous fallut employer à honorer de notre préſence les divertiſſemens dont les Anciens voulurent nous régaler en faiſant danſer devant nous leur jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe & faire leur exercice Militaire aux garçons les plus robuſtes avec les armes à feu. Ce qu'ils commençoient à executer paſſablement bien.

On nous conduiſit pareillement en ceremonie à deux Forts que

la prudente Sakgame avoit fait bâtir du côté du Lac Ontorio dans deux défilez par où les Iroquois étoient obligez de paſſer pour venir à eux. Ces Forts, quoiqu'ordonnez & conduits par un Soldat qui n'avoit aucune teinture des regles de la fortification, ne laiſſoient pas d'être aſſez réguliers ſelon le terrain, & ſi bien ſituez qu'on n'en pouvoit approcher que par un ſeul endroit défendu par deux petits Baſtions, & paliſſadé de pieux de douze pieds de haut; le tout bordé d'un bon Parapet, d'où cent hommes à couvert en pouvoient accabler mille dans un Pays où il n'y avoit point de canons.

Nous apperçûmes en même temps des terres heriſſées de froment, d'autres de mays, de pois, de légumes & de chanvre, ſans parler des colines entierement défrichées & chargées de tabac. Ici

des vignes ſauvages détachées des arbres qui les ſoutenoient, & provignées à la maniere des Européens ſe préſentoient à la vûë ; là des Pépinieres, ou pour mieux dire des Foreſts de jeunes Châtaigniers, de pomiers & de noyers frapoient les regards, & les occupoient fort agréablement.

J'en marquai de la ſurpriſe à Mademoiſelle du Clos, qui me dit : Vous ne voyez encore rien. Tout cela n'eſt qu'une ébauche de ce que j'ai envie de faire. Si vous demeuriez dans ce Pays-ci, & que la France vous fût auſſi indifferente qu'à moi, vous verriez dans dix ans le Canton de mes bons amis auſſi beau que la plus fertile des Provinces. A ces mots, ſe tournant vers les Chefs des Sauvages elle leur répeta dans leur baragoüin ce qu'elle venoit de me dire en François ; à quoi ils répondirent tous par une exclama-

tion qui ſignifioit : *Ah que cela eſt bien dit !*

A la fin ces bonnes gens nous laiſſerent en liberté d'abord que leur Sakgame les eut priez de ne ſe plus gêner en nous accompagnant ſans pouvoir entendre nos converſations. Si la langue Françoiſe étoit de l'Hébreu pour eux, en récompenſe elle étoit aſſez familiere à une douzaine de jeunes filles qui étoient aux côtez de leur Souveraine, & lui faiſoient une petite Cour fort galante. Surtout les deux qu'elle avoit amenées à notre Habitation, la ſçavoient bien, & l'enſeignoient aux enfans de leur Cabane. Une ſeule choſe nous ſcandaliſa dans la conduite de ces filles : elles avoient avec nous des manieres ſi peu meſurées, qu'elles ſembloient nous faire l'amour. Ce qui redoubla notre étonnement, c'eſt que Mademoiſelle du Clos qui étoit té-

moin de leurs agaceries, bien loin de s'en offenſer, paroiſſoit les autoriſer. Elle rioit en elle-même de notre ſurpriſe, & devinant bien que nous étions curieux d'en apprendre la cauſe, elle nous la dit un jour en nous promenant dans une Iſle auſſi fertile qu'agréable, que ſon Soldat Ingenieur faiſoit fortifier au ſeul endroit où elle n'étoit pas inacceſſible.

Avoüez-moi la verité, Meſſieurs, nous dit-elle, n'eſt-il pas vrai que vous ne ſçavez que penſer des airs libres que je laiſſe prendre à mes filles: quoique je les cheriſſe autant qu'une tendre mere aime ſes enfans, je ne puis toutefois trouver à redire à ce qu'elles font; & je ſuis aſſurée que vous ne les condamnerez plus vous-mêmes, quand vous ſerez informez de l'état malheureux où mes Sauvages ſont redits. Croirez vous bien que de cinq à ſix mille

perſonnes que contiennent les trois Habitations qui comme celle-ci me reconnoiſſent pour Sakgame, & qui font près du tiers des Hurons, il n'y a pas préſentement quatre cents hommes capables de porter les armes ? Les Iroquois leurs voiſins ont détruit les trois quarts de cette nation, & privé l'autre quart dans la derniere guere de ſes meilleurs défenſeurs, je veux dire de tout ce qu'il y avoit de jeuneſſe propre à combatre vigoureuſement. N'avez-vous pas remarqué qu'ici les hommes ſont preſque tous audeſſous de vingt ans, ou bien audeſſus de cinquante, & qu'il y a du moins dix fois plus de femmes que d'hommes. Jugez donc ſi dans cette ſituation mon peuple n'eſt pas intereſſé à chercher les moyens de ſe conſerver.

D'ailleurs pourſuivit la Sakgame, le mariage n'eſt point re-

gardé dans ce Pays comme un engagement qui vous lie pour toujours. On ſe marie aujourd'hui & demain l'on ſe quitte. Qu'un mari ſoit abſent, ſa femme en prend un autre qu'elle garde juſqu'à ſon retour; eſt-il revenu? Elle renvoye celui des deux qu'elle aime le moins. Ce n'eſt pas, Meſſieurs, ajoûta-t-elle en ſouriant, que j'exige de votre complaiſance que vous entriez dans les vûës politiques de mes Sauvages aux dépens de votre Religion. Je ne vous rapporte ceci que pour juſtifier le peu de retenuë des filles de ma ſuite. Je ne puis cependant vous cacher que les Chefs de mon Conſeil doivent vous prier de ne pas dédaigner de prendre pour femmes pendant que vous ſerez dans ce ſejour celles que vous trouverez le plus à votre gré; ſi vous leur accordez cette grace, vous les verrez reſ-

pectées, cheries & nommées l'apui de la nation.

Le jeune homme qui m'accompagnoit dans ce voyage, & qui de ſon naturel n'étoit pas fort ſcrupuleux, parut un peu ému de cette peinture, & pénétré du ravage qu'avoit fait dans ce Pays un déluge d'Iroquois, ce nouveau Deucalion auroit volontiers contribué à réparer ce malheur; mais quelle que fût ſa bonne volonté là-deſſus, j'eus aſſez de pouvoir ſur lui pour l'empêcher d'être ſi charitable en lui faiſant obſerver que cette liberté de contracter des mariages de deux jours n'étoit dans le fond qu'un vrai libertinage pour les François.

Dans un autre entretien que j'eus avec Mademoiſelle du Clos, je lui contai mes broüilleries avec le Commandant du Fort, le danger que j'avois couru en mangeant avec lui, & je lui fis la deſcription

deſcription de la retraite que j'avois choiſie pour me mettre à couvert des trahiſons de cet Officier. Elle m'aprit de ſon côté tout ce qu'elle avoit fait depuis notre ſéparation, & je l'admirai dans toutes ſes démarches. Quand votre peuple, lui dis-je, ſeroit cent fois plus nombreux qu'il n'eſt, il ne ſeroit pas moins ſoumis à une Sakgame telle que vous. Effectivement ſa politique dans les moindres choſes, ſa prudence à ne propoſer que des changemens utiles dans les uſages du pays, ſon adreſſe à ménager ſon credit en ſuivant elle-même des coutumes qu'elle n'approuvoit pas, pourvû d'ailleurs qu'elles fuſſent indifférentes pour le bonheur ou le malheur de ces bonnes gens, tout cela ſuppoſoit un genie ſuperieur & capable de tout.

Je lui demandai un jour pourquoi aucun François ne logeoit dans

ſa cabane. Je n'ai garde, me répondit-elle, de les tenir auprès de moi, ni même de leur parler jamais en particulier ; premierement parce que je ne veux plus paroître Françoiſe, ni donner aux eſprits inquiets la moindre occaſion de penſer que je ſonge à quitter ce pays-ci ; la ſeconde raiſon que je veux bien vous avoüer, quoi qu'avec quelque peine, c'eſt que j'ai plus de confiance en mes ſujets qu'en ceux de Loüis XIV. Non, Monſieur, je ne dormirois pas ſi tranquillement que je fais, ſi je me voyois à la merci de perſonnes qui font ici tous les jours des actions perfides. Ce qui n'eſt pas à la verité fort ſurprenant, puiſque ſi vous en exceptez un petit nombre, les François qu'on envoye en Canada ſont tous des libertins chaſſez de leur patrie comme des perturbateurs du repos public.

Je vous dirai encore, ajouta-t-elle, que j'ay pris pour mes Hurons une tendreſſe qu'ils meritent bien. Vous ne ſçauriez croire combien de pleurs, de cris & de gemiſſemens leur a couté une legere maladie que j'eus il y a quelque temps, tandis que les François qui ſont dans cette habitation comptoient peut-être ce qui pourroit leur revenir de mes dépoüilles. Auſſi je diſtingue bien les uns des autres. Je ménage les François, parce que j'ay beſoin d'eux, mais ſitôt que je pourrai m'en paſſer, je n'en garderai que trois ou quatre que je connois pour très-honnêtes gens & qui ſont dès à preſent comme mes Conſeillers, puiſqu'ils donnent dans mon Conſeil leurs avis de même que les anciens de la nation. Les deux principaux ſont le Soldat que vous avez vû occupé à faire fortifier l'Iſle dont je

prétends qu'on faſſe un aſile ſeur en cas d'irruption de la part des Iroquois ; le ſecond eſt un Breton fort entendu & par l'avis duquel nous nous gouvernons pour ameliorer le pays. Le premier eſt mon Miniſtre de la guerre, & l'autre mon Chancelier.

C'eſt celui-ci qui a fait tranſplanter dans ces lieux quantité de vignes ſauvages qu'on trouve vers le Lac Ontorio. Il a même fait cueillir là tant de raiſin qu'il nous en a fait une groſſe proviſion de vin. Veritablement c'eſt un vin ſi rude qu'il n'eſt pas potable ; mais il ne nous en eſt pas moins utile, nous en faiſons de l'eau-de-vie, qui ſupplée à celle qu'on alloit prendre à votre Fort avant notre broüillerie avec le Commandant. Mon Breton m'aſſure qu'il tirera encore de l'eau-de-vie de la lie du cidre, qu'il prétend faire des fruits de plu-

ſieurs milliers de pommiers que nous avons & dont il a choiſi les plus beaux pour enter deſſus de bonnes eſpeces de fruits qu'il a fait chercher juſqu'à Montreal & à Frontenac.

Ce n'eſt pas tout, continua-t-elle, avant mon arrivée les femmes qui ſçavoient filer au fuſeau, faiſoient de cette façon des capuchons, des couvertures de lit & des bandes en forme de jupons fort courts, le tout avec cette belle laine de Cibolas ou bœufs ſauvages que nous avons ici : mais depuis que j'ai fait ſemer du chanvre* qui vient admirablement bien dans ce pays, j'ai introduit l'uſage du linge, & il n'y a plus perſonne dans cette habitation qui ne porte des chemiſes, à la reſerve des jeunes gens quand ils vont à la chaſſe ſurtout des Cibolas ; comme ils s'écartent alors & vont

* 1695.

fort loin vers le ſud-oueſt, ils ne veulent porter que leurs armes.

Si quelque chagrin interrompt le cours des plaiſirs que je prends à contempler mon ouvrage, c'eſt que je ne vois perſonne à qui je puiſſe inſpirer l'attachement que j'ai pour mon habitation & qui ſoit capable d'achever de la rendre heureuſe ou du moins de l'entretenir après ma mort ſur le pied où je l'aurai laiſſée. Cette reflexion m'afflige d'autant plus que mes Sauvages ſe montrent plus rec onnoiſſans du peu que j'ai fait pour eux ; leur bonne foi, leur ſimplicité, leur bon cœur me les rendent ſi chers, que ſi l'on m'en ſéparoit, je quitterois ſans balancer ma famille & ma patrie pour les venir rejoindre.

Je ne ſuis nullement étonné de votre extrême tendreſſe pour eux, interrompis-je en cet endroit ; tant je ſuis perſuadé qu'il

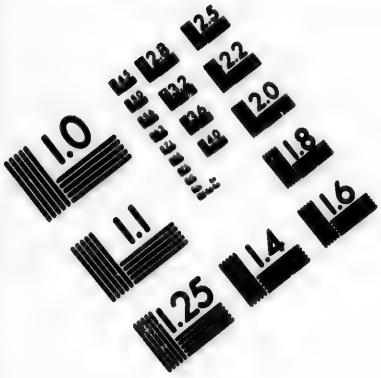
eſt doux, dans quelques lieux qu'on ſoit, d'être honoré & comme adoré d'un peuple nombreux. Je ne ſçai ſi l'amour propre n'entre pas pour quelque choſe dans votre amitié pour ces bonnes gens. Vous n'en devez pas dòuter, reprit Mademoiſelle du Clos; il y trouve parfaitement ſon compte. Je vois avec une ſatisfaction ſinguliere le reſpect & l'amour qu'ils ont pour moi. Imaginez-vous ces autoritez deſpotiques qui ſe font obéïr d'un coup d'œil: telle eſt la mienne & j'oſe dire encore plus agréable, puiſqu'elle eſt fondée ſeulement ſur l'affection & non ſur la crainte.

Je remarque même tous les jours qu'en bien des choſes ils vont au devant de ce qu'ils croyent devoir me faire plaiſir, & pour ſe conformer à mes manieres ils s'écartent des leurs. C'étoit par exemple une coutume

établie parmi eux d'entrer les uns chez les autres & de s'y asseoir à la premiere place qu'ils trouvoient sans dire mot ni se faire la moindre politesse, présentement ils s'entresaluent en inclinant un peu la tête & en souriant, parce qu'ils ont observé que c'est ainsi que j'en use avec eux quand ils m'abordent.

Ceux qui m'approchent le moins & qui sont à cinquante ou soixante lieuës d'ici ne m'appellent que le bon Esprit, & l'amie du grand Onuntio d'en-haut. Ils me donnent ce nom depuis que les voyant dociles sur la connoissance de Dieu, je les ai accoutumez à ne point commencer d'entrepriſe considerable sans lever les yeux au Ciel, pour demander l'assistance du grand Onuntio qui a fait le Ciel, la terre, le soleil, la lune & tous les astres, qui nous a créez pour l'adorer & l'aimer,

& qui ne veut pas que nous faſſions de mal. Ce qu'ils obſervent aujourd'hui fort religieuſement, tant en ma préſence qu'en mon abſence. Ce qui fait voir combien il ſeroit aiſé de leur faire embraſſer le Chriſtianiſme, ſi les Miſſionnaires qui l'entreprennent y apportoient autant de prudence qu'ils ont de zele pour la gloire de Dieu; mais ces nouveaux Apôtres ſe regardant comme Martyrs dès qu'ils mettent le pied ſur ces terres, & renonçant à la vie, prennent effectivement toutes les meſures poſſibles pour arriver à ce but. Au lieu de paroître d'abord ne vouloir que le bien temporel de ces Sauvages pour les conduire inſenſiblement au ſpirituel, ils débutent par déclamer contre leur Religion dans des termesqui révoltent ces malheureux, qui s'imag nent entendre des blaſphêmes, & par leur prêcher des



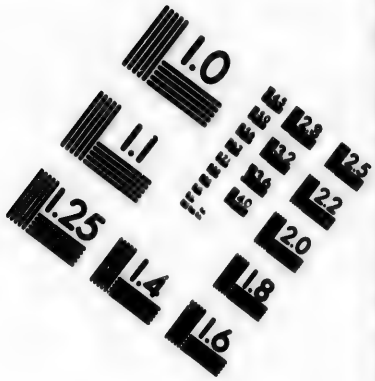
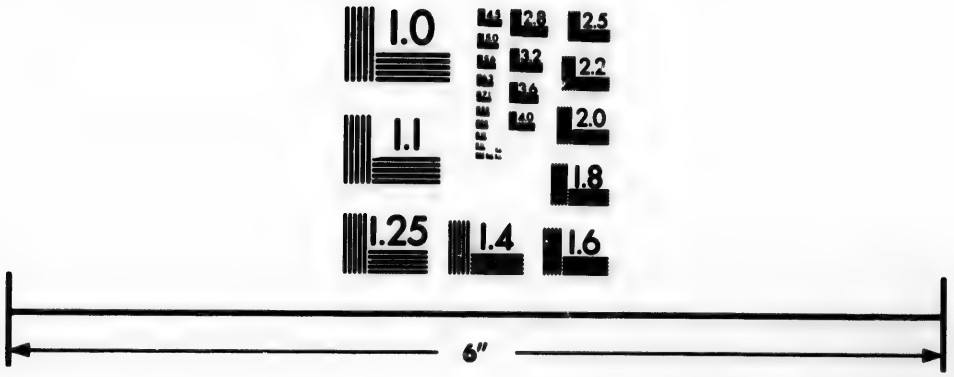


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

veritez abſtraites comme ſi des hommes groſſiers pouvoient les comprendre. Comment ces Auditeurs tout materiels croiront-ils des Myſteres, eux qui ne ſçauroient croire d'autre bonheur au Pays des morts, à ce qu'ils diſent, que celui de n'y avoir point de froid, d'y trouver de meilleur mays, de l'eau-de-vie à diſcretion, des chaſſes où le gibier ſe preſentera de lui-même aux Chaſſeurs, & aura un goût exquis; & enfin une paix éternelle avec les François & les Iroquois.

Cependant quoique mes Hurons penſent de cette ſorte, je ne crois pas qu'il ſoit impoſſible d'en faire de bons Chrétiens. Si vous pouvez m'envoyer quelque habile Miſſionnaire qui veüille ne rien précipiter, ne rien faire à ſa tête, en un mot ſuivre mes conſeils, je lui ſauverai le martyre, & l'aiderai à convertir ce Canton

de Sauvages. C'eſt dequoi je vous prie d'informer le Pere Recolet notre Protecteur, & de lui mander en même temps que je travaille pour le Service de Dieu & pour celui du Roy en travaillant pour le bonheur de ce Peuple. Que ce grand Monarque le garantiſſe ſeulement de la fureur des Iroquois, & je réponds du reſte. Priez auſſi ſa Reverence de ne rien épargner pour effacer les mauvaiſes impreſſions qu'ont pû faire ſur l'eſprit du Gouverneur les plaintes de quelques Miſſionnaires au ſujet des Hurons, qu'ils ont voulu faire paſſer pour un peuple inconſtant, perfide, & barbare, pour s'être conduit ſuivant les uſages de ſa nation reçûs des Anciens. Les Hurons, a-t-on dit, ont tué, ont mangé les priſonniers qu'ils ont faits quand on a tenté des deſcentes ſur leurs côtes. Ce ſont donc les Sauvages les

plus cruels, des Anthropophages, des Monſtres... Eh ! bon Dieu devoient-ils faire autrement ? Jugeons-en ſans prévention.

Ils voyent arriver chez eux des ennemis qui n'ont à leurs yeux rien que de terrible, de monſtreux, de ſurnaturel, qui conduiſent ſur les flots une Habitation toute entiere, qui ont des tonneres à leur diſpoſition, & ſont preſque invulnerables. Que de prodiges ! Le moyen de n'en être pas épouvanté ! Si les Hurons en défendant leurs vies ont le bonheur de ſe ſaiſir de quelqu'un de ces redoutables ennemis, pourquoi ne les tueront-ils pas pour s'en défaire ? Il y auroit de l'imprudence à l'épargner. Oüi, mais, dira-t-on, pourquoi le manger ? Hé, pour quelle raiſon voulez-vous qu'ils ne le mangent pas ? C'eſt leur coutume de traiter ainſi les ennemis qu'ils peuvent pren-

dre. Trouverions-nous bien raiſonnable un Chaſſeur qui n'ayant jamais vû que des perdrix rouges n'en tueroit pas une griſe qui viendroit dans ſon Canton, ou qui l'ayant tuée & la voyant groſſe & graſſe l'enfoüiroit plûtôt que de la manger ? Nous ne jugerions jamais témerairement ſi laiſſant là nos préjugez, nous nous mettions à la place de ceux de qui nous voulons être les Juges.

Si les peuples de ce nouveau monde nous prévenant dans l'art de la navigation étoient venus les premiers à la découverte de nos côtes, que n'auroient-ils pas eu à raconter de la France à leur retour chez-eux ? Ayant découvert au Nord-Oueſt une Terre inconnuë, diroient-ils, nous réſolûmes d'y deſcendre pour en prendre poſſeſſion au nom du Chef de notre nation, & d'y faire adorer nos Dieux. Quelques Pêcheurs dont nous tâchames de

nous ſaiſir pour nous informer du Pays & des peuples qui l'habitoient, s'étant enfuis ſur une groſſe Habitation voiſine, ces Barbares au lieu de nous offrir du tabac & du mays, ou du moins de nous laiſſer chaſſer & prendre de l'eau, firent pleuvoir ſur nous une grêle de gros cailloux noirs & ronds qui nous renverſoient, ſans que nous viſſions les gens qui nous les jettoient. Ce n'étoit que fumée, éclairs & coups de tonnerre épouvantables. Ceux des nôtres que nous avions mis à terre ſe ſentant frappés & ne ſçachant contre qui ſe deffendre, regagnerent nos Canots & prirent le large. Alors pluſieurs de ces Sauvages ſortirent de deſſous leur Habitation comme les bêtes farouches ſortent de leurs antres quand la nuit commence. Il nous parurent tout couverts de peaux de differentes couleurs, d'une figure extraordinaire & vêtus de

façon qu'on diroit qu'ils doivent avoir de la peine à ſe remuer. Ils examinerent attentivement nos morts étendus ſur le rivage, & au lieu d'en manger la chair encore toute fraîche, ils les enfoüirent ſous terre ignominieuſement, les mépriſant plus que les orignacs & que les moindres bêtes de leurs forêts.

La neceſſité d'avoir de l'eau & des vivres nous obligea neanmoins à prendre terre à quelques journées de là dans un lieu qui ſembloit deſert & où pourtant nous fûmes bientôt entourés de figures ſemblables aux premieres, mais moins farouches. Nous ne vîmes que leurs viſages & leurs mains dont ils n'ont pas l'eſprit de cacher la couleur blanche & livide en la couvrant des diverſes peintures que nous ſçavons ſi bien mettre en œuvre. Nous leur preſentâmes le calumet de paix &

nos plus belles peaux, après quoi ils nous aborderent en nous parlant dans une langue bizarre & dont nous n'entendîmes pas un mot. Nous leur fimes toutefois comprendre par nos ſignes que nous avions beſoin d'eau & de vivres. Ils nous apporterent d'une eſpece de ſagamité cuite & dure dont ils mangerent les premiers & que nous trouvâmes aſſez bonne. Ils burent auſſi devant nous d'une eau préparée & dont la couleur nous fut ſuſpecte. Ils l'apportoient dans de petites peaux rondes, dures, tranſparentes & fort bien travaillées ; mais nous n'oſâmes en boire & ils furent obligez de nous donner de l'eau dont nous remplimes nos outres.

Nous remarquâmes pendant quelques jours que nous mîmes à faire nos proviſions, que ces Sauvages n'avoient point de Dieux ; du moins nous ne leur

en vîmes pas porter à qui ils rendiſſent hommage. Ils ont cependant une veneration ſuperſtitieuſe pour les ſauterelles, les chauves-ſouris & les lezards, parce qu'ils nous empêchoient d'en manger. Il y a apparence auſſi qu'ils croyent qu'après cette vie il n'y en a pas une autre dans le pays des morts ; car lors que quelqu'un meurt chez eux, fut-ce un de leurs Chefs, ils ne lui donnent ni mays, ni uſtenſiles, ni armes, pas même des Eſclaves pour le ſervir dans l'autre monde.

Nous eûmes pitié de l'aveuglement de ces miſerables. Nous les ſuivîmes un jour dans un lieu où ils portoient en chantant un de leurs morts, & que nous crûmes être un Temple. Nos Piaces nous avertirent d'y faire porter notre grand Dieu Widzipudzili qu'ils leur montrerent en les exhortant à reconnoître leur erreur, &

à profiter de l'avantage qu'ils avoient de pouvoir jetter la vûë ſur le plus grand des Dieux ; mais bien loin de ſe proſterner devant lui comme nos Piaces, & de l'adorer avec eux ; ces impies eurent l'impudence de renverſer d'une main profane ce Dieu terrible, de lui rompre les jambes & lui arracher les aîles : A ce ſpectacle, faiſis d'une juſte horreur, les Prêtres de Widzipudzili fondirent ſur ces infâmes pour venger notre Dieu par leur mort & par le pillage du Temple ; mais moins forts que courageux, nos Piaces furent arrêtez & liez étroitement ; pour nous ayant promptement regagné nos Canots, nous échapâmes à ces furieux, mais nous eûmes le chagrin de voir avant notre départ nos généreux Prêtres dévorez par les flammes à la vûë de notre petite flote.

Je vous demande preſentement,

ajouta Mademoiſelle du Clos, ſi cette relation que feroit un Ameriquain ſeroit inſenſée. Non vraiment, lui dis-je, & vous ne plaidez pas mal la cauſe de vos Sauvages. Je ne m'étonne plus ſi vous vous plaiſez ici. Vous voilà devenuë Ameriquaine. Vous preferez cette Habitation à Paris, votre Cabane au Louvre, & les Hurons aux François. Vous en dites trop, reprit-elle, ce ſeroit preferer un diamant brute à un poli ; mais au moins cela prouve que les Sauvages peuvent penſer des François ce que les François penſent des Sauvages.

La Sakgame en cet endroit ceſſa de parler. Pour lui donner tout le temps de reprendre haleine, je me mis à faire ſon éloge en homme enchanté de ſon mérite : Ah, Mademoiſelle, lui dis-je dans mon anthouſiaſme, quelle famille a eu le malheur de vous

perdre, après avoir été assez heureuse pour produire une heroïne dont le nom doit devenir aussi fameux que celui des plus grands Conquerans? C'est justement ce nom, s'écria-t-elle, c'est ce nom seul que je veux ménager par mon silence, pour ne pas reveler l'oprobre dont mes parens se sont couverts en me proscrivant avec tant d'injustice. Mademoiselle, repris-je, vous irritez ma curiosité en refusant aujourd'hui de la satisfaire. Songez que la Sakgame des Hurons n'est pas obligée de garder les secrets de Mademoiselle du Clos. Dailleurs que craignez vous? me serois-je sans le sçavoir rendu par quelque indiscretion indigne de votre confiance? Non, repartit-elle, je ne me défie point de vous, & je veux bien vous apprendre mes malheurs; mais contentez-vous de cela. Ne cherchez

point à connoître les perſonnes qui les ont cauſées & promettez moi que ſi jamais vous retournez en France, vous ne ferez aucune démarche pour les découvrir.

Je lui proteſtai que ſa volonté me tenoit lieu de loi & qu'elle pouvoit compter ſur ma diſcretion: He bien, me dit-elle alors, vous allez entendre des choſes que vous aurez peine à croire. Mes parens ont tenu avec moi une étrange conduite; c'eſt ce que je vais vous raconter le plus ſuccintement qu'il me ſera poſſible.

Mon pere avoit près de quarante ans lors qu'il épouſa ma mere, qui étoit une jeune perſonne d'une nobleſſe égale à la ſienne, mais d'une humeur auſſi vive & auſſi hautaine qu'il étoit flegmatique, ſimple & facile. Vous devez juger à ces traits qu'il n'avoit pas dans ſa maiſon un pouvoir deſpotique. Ils paſſerent

quelques années ſans avoir d'enfans ; ainſi le premier qui vint au monde devint leur idole ; c'étoit un garçon. Je naquis dix-huit mois après lui & ma naiſſance fut ſuivie trois ans après de celle de mon ſecond & dernier frere.

La préference qu'on donnoit en tout au fils aîné ſur ſa ſœur fit ſon effet ordinaire, c'eſt-à-dire qu'elle nous broüilla tous deux dès notre enfance & fut cauſe que mes parens m'en aimerent moins. Je ne le ſentis que trop, quoique je ne fuſſe qu'un enfant, & la jalouſie s'empara ſi bien de moi, qu'il fallut me mettre au Convent pour avoir la paix au logis.

Je me trouvai parmi des Religieuſes comme tranſportée dans un autre monde. J'aurois là facilement oublié que j'avois un frere plus cheri que moi. J'y aurois vû

s'éteindre en peu de temps les foibles étincelles d'une jalousie encore naissante, si elle n'eut été rallumée à chaque instant par l'indiscrete amitié d'une femme qui m'avoit servi de Gouvernante & qui venoit me voir fort souvent. L'imprudente ne m'entretenoit que du bonheur de mon frere ; elle m'exageroit en pleurant les attentions qu'on avoit pour lui ; la quantité d'argent dont il disposoit, la beauté de ses habits, & enfin les caresses qu'il recevoit de toutes parts, tandis qu'entierement oubliée dans ma retraite, je n'avois rien qui me distinguât de la moindre Bourgeoise. Elle ajoutoit à cela qu'on avoit resolu de me faire Religieuse pour laisser à mon frere de plus gros biens. Ces discours m'inspirerent de l'horreur pour lui & pour le Monastere.

Notre Cadet qu'on avoit fait

Chevalier de Malthe, & qu'on traitoit auſſi mal que moi, en eut le même reſſentiment ſitôt qu'il fut capable d'en avoir. Il venoit aſſez ſouvent me faire viſite à la grille. Nous uniſſions nos chagrins, & tenions enſemble de petits conſeils, dont le réſultat étoit toujours que je devois refuſer l'habit de Novice qu'on ſe diſpoſoit à me faire prendre. Enfin, ma mere voyant qu'on me tourmentoit en vain pour vaincre la répugnance que je marquois pour cet état, me fit ſortir du Convent dans l'intention de m'obliger par de mauvais traitemens à demander de moi-même à y retourner.

Toute prévenuë que j'étois contre notre aîné, je ne laiſſai pas les premiers jours de rechercher ſon amitié; mais les complaiſances qu'on avoit pour lui, & le peu de cas qu'il voyoit faire de nous lui avoient gâté l'eſprit. L'air fier

& mépriſant dont il recevoit mes avances & mes politeſſes, me choqua. Je m'en plaignis à ma Gouvernante & à mon jeune frere, à qui ſeuls je pouvois adreſſer mes plaintes. Ils partageoient mes peines. Le Chevalier particuliérement en étoit pénétré. Il ſoûpiroit quelquefois d'impatience de ſe voir dans un âge à meſurer ſon épée contre celle de cet ennemi domeſtique ; & c'eſt de quoi il auroit été bien capable. Un jour que le vieux Gouverneur qui les élevoit tous deux, & qui n'avoit d'autre mérite que celui d'avoir ſçu gagner les bonnes graces de ma mere, en faiſant ſemblant d'aimer beaucoup l'aîné, donna le tort au Cadet dans une petite conteſtation que ces deux freres eurent enſemble, le Chevalier prit le Ciel à témoin de l'injuſtice qu'on lui faiſoit, & ſe jettant l'épée à la main ſur le Gouverneur,

il l'auroit percé, ſi ſon épée, ſemblable à celle qu'on donne aux enfans, n'eut pas été ſans pointe.

J'étois de mon côté expoſée à ſouffrir tout ce que ma mere pouvoit inventer de mortifiant pour moi. Si mon pere ne nous haïſſoit pas mon jeune frere & moi, il avoit du moins pour nous une parfaite indifference. D'ailleurs dequoi nous auroit ſervi ſon amitié? Le Mari n'étoit pas plus écouté que les enfans. Quand Madame étoit en colere, ce n'étoit pas lui qui trembloit le moins fort. S'il prenoit la liberté de parler, c'étoit pour dire... Madame à raiſon. Encore recevoit-il ſouvent pour prix de ſa complaiſance un ordre ſec & concis de ſe taire, & d'attendre qu'on lui demandât ſon avis. Il y avoit néanmoins un temps où il perdoit ſa timidité, quand il étoit plein de vin de Champagne, Monſieur parloit

auſſi haut que Madame ; mais ſon courage s'évaporoit avec les fumées du vin. C'eſt à regret que je vous fais remarquer cette nouvelle qualité dans mon pere.

L'amitié que nous nous portions mon frere le Chevalier & moi, déplut à ma mere, qui pour nous ôter la conſolation que nous trouvions à nous affliger enſemble, nous défendit de nous voir & de nous entretenir en particulier. Elle ſe doutoit bien que toutes nos converſations ne rouloient que ſur les chagrins qu'elle nous cauſoit ; & elle croyoit par cette défenſe prévenir les complots que nous pourrions former contre ſon aîné. Ce procedé ne ſervit qu'à nous aigrir davantage, & prenant ſoin de bien cacher notre jeu, nous commençâmes à faire tout le mal que nous pouvions à notre ennemi commun. Nous profitions avec plaiſir de toutes les occaſions qui

ſe préſentoient de lui joüer des tours. Cet enfant gâté avoit beau s'attacher à conſerver les riches habits dont on le paroit, ils n'étoient jamais huit jours ſans être tachez ou déchirez. On grondoit l'Idole. Nous triomphions.

Il ne nous étoit pas permis d'entrer dans le cabinet de ma mere ; notre aîné ſeul avoit ce privilege. Il y entroit quand il lui plaiſoit, & badinoit avec ſes oiſeaux. Nous guettions le moment de nous y pouvoir introduire après lui ſans être vûs, & il arrivoit de là qu'il avoit laiſſé quelque cage ouverte, ou un Chat enfermé dans le cabinet. Une pareille étourderie lui attiroit des réprimandes qui nous raviſſoient. Il faut avoüer que le plaiſir de la vengeance eſt bien doux. Il n'y a point de maux dont il n'ôte ou ne ſuſpende le ſentiment. Auſſi faut-il bien de la vertu pour y renoncer.

Mon frere aîné avoit deux Chiens de chaſſe qui faiſoient ſes délices. La mort de ces deux animaux ſi cheris auroit été un exploit digne du Chevalier, mais l'execution en étoit difficile. Il m'en parla comme d'un coup d'état, & la foibleſſe que j'eus d'entrer dans la conſpiration fut la cauſe de mon exil. Nous formâmes donc ce beau projet, dont toutefois il ne nous revint que la ſatisfaction d'avoir eu la douce eſperance de nous venger. Qu'il y a de gens dans le même cas, & dont le reſſentiment ſe borne à penſer à ce qu'ils feroient ſi leur pouvoir répondoit à leurs deſirs.

Je m'imaginai pendant quelque temps que le Chevalier avoit abandonné ſon deſſein dont il ne me parloit plus, ſoit qu'il fût rebuté des obſtacles qui s'y rencontroient, ſoit qu'il eut pitié des têtes proſcrites qu'il ne laiſſoit pas

d'aimer, mais elles étoient encore plus cheres à ſon frere, & cela ſuffiſoit pour l'empêcher d'écouter ſa compaſſion. Un ſoir en ſortant de table, il me mit entre les mains un paquet, & me dit aſſez bas : Tenez ; voici dequoi les expedier promptement. Serrez cela. C'étoit, je croi, de l'arſenic en poudre qu'il venoit de recevoir, & qu'il craignoit qu'on ne trouvât dans ſes poches pendant la nuit. Malheureuſement pour nous le vieux Gouverneur qui n'étoit pas éloigné, entendit apparemment ce que le Chevalier venoit de me dire, car il alla rapporter ces paroles à mes parens. Il leur repréſenta ſans doute que j'avois des intentions abominables, & le poiſon trouvé la nuit dans une des boëtes de ma toilette confirmant ſon rapport, mon frere & moi nous demeurâmes atteints & convaincus dans leur eſprit

d'avoir envie d'attenter ſur leurs perſonnes.

Je m'aperçûs en me levant que le paquet n'étoit plus où je l'avois ſerré. Je crus que le Chelier l'avoit repris, ce qui fut cauſe que je ne m'en inquietai point & que je ne pris aucunes meſures pour détourner le malheur qui me menaçoit & que j'ignorois. J'achevois de m'habiller lorſqu'on me vint dire de la part de ma mere de me tenir prête à partir pour un Convent où elle avoit reſolu de me conduire. Je me préparai à lui obéïr de bonne grace, regardant un Monaſtere comme une priſon où je ſerois encore moins malheureuſe qu'au logis. Pendant qu'on faiſoit des paquets de mon linge & de mes habits, je voulus aller dire adieu à mon pere qui étoit dans ſon cabinet; mais j'eus beau fraper à la porte, il n'ouvrit point & n'oſa

me répondre, ſans doute parce qu'on le lui avoit défendu. Je courus à la chambre du Chevalier pour le prier de me venir voir au Convent, je ne trouvai perſonne, & pour trancher d'inutiles circonſtances, je montai dans un caroſſe de loüage avec ma mere & le vieux Gouverneur, qu'on appelloit du Clos. On me conduiſit à une Meſſagerie où une chaiſe toute prête à rouler m'attendoit. J'entrai dedans avec le Gouverneur, & remarquant que ma mere ſe diſpoſoit à s'en retourner: Madame, lui dis-je, avec émotion, quel eſt donc votre deſſein; où Monſieur du Clos va-t-il me mener par votre ordre? n'eſt-ce pas dans un Convent de Paris que vous vous êtes propoſé de me mettre?

Non ma fille, me répondit froidement ma mere, je vous envoye à celui dont votre tante eſt Ab-

beſſe. Vous apprendrez ſous les yeux d'une perſonne ſi vertueuſe à vous confirmer dans des devoirs dont un plus long ſejour dans la maiſon paternelle pourroit vous écarter. Adieu, Mademoiſelle, vous avez dit tant de fois que vous étiez beaucoup moins mal au Convent qu'avec nous, que je crois vous faire plus de plaiſir que de peine. Je ne ſçavois quelle réponſe je devois faire à ces paroles, & quand je l'aurois ſçu, ma mere ne m'eût pas donné le temps de lui repliquer; elle remonta dans le caroſſe de loüage, & nous nous éloignâmes l'une de l'autre avec un égal empreſſement.

La profonde mélancolie où je fus plongée depuis Paris juſqu'à la Rochelle où nous allions, cauſa bien de l'inquietude à Monſieur du Clos, qui s'imagina que je méditois quelque coup funeſte

pour lui. Il ſe tenoit jour & nuit ſur ſes gardes, & croyant que j'avois peut-être encore ſur moi de l'arſenic, il avoit grand ſoin de me faire ſervir en particulier. Je ſuis ſûre qu'il ſe repentit plus d'une fois de s'être chargé de ma conduite. J'ai toujours été perſuadée que ſa commiſſion ſe bornoit à me remettre entre les mains de ma tante, mais que pour me punir de lui avoir fait peur ſur la route, & pour débarraſſer ma famille d'un mauvais ſujet, bien aſſuré d'ailleurs qu'il ſeroit avoüé de tout, il s'étoit déterminé à profiter de l'occaſion de l'embarquement qui ſe faiſoit alors à la Rochelle pour le Canada.

Au lieu donc de me faire prendre le chemin de l'Abbaye de ma tante, où il ne falloit pas une journée pour nous rendre, Monſieur du Clos s'accommoda fort honnêtement avec le Capitaine du

Vaiſſeau ſur lequel vous étiez. Vous ſçavez le reſte, Monſieur, & vous devez vous ſouvenir de l'état où je fus pendant les premiers jours. On déſeſpera de ma vie, & je l'aurois infailliblement perduë, ſi le Capitaine n'eut pas eu plus de ſoin de moi que de pluſieurs autres que la Mer fit tomber malades. Il eſt vrai qu'il avoit des raiſons particulieres pour me diſtinguer des femmes qui étoient ſur ſon bord. Il m'avoit reçûë comme paſſagere, & ne devoit toucher le reſte de la ſomme dont ils étoient convenus le vieux Gouverneur & lui, qu'en rapportant en France un certificat de mon arrivée à Quebec ; où il avoit ordre apparemment de m'abandonner à la Providence. Pour vous mettre au fait de cet accord, je vous dirai que le Capitaine m'apprit que Monſieur du Clos m'avoit livrée à lui ſous le nom

de Marguerite du Clos ſa fille, en l'aſſurant que je n'étois ainſi bannie que pour avoir voulu pluſieurs fois empoiſonner mon pere, ma mere & mon frere aîné; & que tout recémment j'avois été trouvée ſaiſi d'arſenic dont je prétendois me ſervir pour commettre ces trois crimes.

La ſurpriſe que me cauſa le Capitaine par ce diſcours, le déſeſpoir de me voir chargée d'une accuſation ſi horrible, & dont je ne pouvois malgré toute mon innocence prouver la fauſſeté, tout cela fit un tel effet ſur moi, que j'en penſai mourir de douleur. Cependant dès que je pus parler, je fis au Capitaine le recit de l'avanture de l'arſenic trouvé ſur ma toilette. Il entrevit dans ce que je luis dis l'injuſtice qu'on m'avoit faite de me ſoupçonner d'un ſi grand attentât. Il me plaignit tout inhumain qu'il étoit. Il fit

plus : Il eut la généroſité de me donner une partie de l'argent qu'il avoit reçû de Monſieur du Clos, qu'il croyoit mon pere, car je ne le déſabuſai pas ſur cet article. C'eſt ainſi que je fus inſtruite du ſujet de mon voyage forcé.

J'ignore quelles réflexions fit depuis le Capitaine ; mais comme s'il ſe fut repenti d'avoir été aſſez foible pour me croire, & ſe laiſſer attendrir par un faux recit de mon malheur, il reprit deux jours après ſa férocité ordinaire. Il ne me regarda plus. Je réſolus de ne me découvrir à perſonne, & d'attendre ſous l'indigne nom de l'auteur de mes ennuis que mon frere le Chevalier fit connoître mon innocence avec la ſienne. J'aurois néanmoins peut-être été forcée d'éclater, ſi votre ingenieuſe bonté n'eut trouvé un moyen de me dérober au ſort miſerable que j'avois à craindre.

Mademoiſelle, dis-je alors à la Sakgame, ſi la vertu ne met point à couvert des revers de la fortune, du moins elle en ſçait triompher tôt ou tard. La malice & l'injuſtice des hommes vous ont envoyée comme une eſclave dans un Pays étranger; & le Ciel plus juſte vous y fait vivre en Souveraine. J'y vivrois contente, reprit-elle, ſi je ſçavois que le Chevalier ne fut pas plus à plaindre que moi. La tranquillité de ma vie n'eſt troublée que par le ſouvenir de ce cher-frere; & il eſt le ſeul mortel au-delà des Mers pour lequel je m'intereſſe. Si je revois la France, lui répliquai-je, nous imaginerons quelque expedient pour vous donner de ſes nouvelles, ſans vous faire connoître qu'autant que vous le jugerez à propos. Mais, ajoûtai-je, ſi ce frere ſi cheri vous prioit de retourner dans l'ancien monde, rejetteriez-vous ſa

priere ? Les Souverains, repartit-elle en ſouriant, ne quittent point leurs Etats, & ne ſe parlent que par Ambaſſadeurs. En ce cas, lui dis-je ſur le même ton, vous me ferez l'honneur de me revêtir de ce titre ſacré, & je lui préſenterai de votre part mes Lettres de créance, & le Calumet de Paix.

Je n'eus plus qu'une converſation avec Mademoiſelle du Clos, après-quoi je lui demandai mon audience de congé. Elle ne me l'accorda pas ſans peine ; & je fus obligé de lui promettre que je lui ferois de temps en temps de pareilles viſites. Si nous euſſions accepté tout ce que ſes Hurons nous préſenterent de pelleteries, nous nous ſerions enrichis ; mais nous les refuſâmes le plus poliment qu'il nous fut poſſible. Nous nous contentâmes de ſouffrir qu'ils chargeaſſent de leurs preſens quelques Canots qu'ils firent par-

tir pour notre Habitation en même tems que nous, & qui pourtant n'y arriverent qu'un mois après nous, attendu qu'il leur avoit fallu prendre des chemins longs & très difficiles. Une escorte nombreuse nous reconduisit avec la même pompe qu'auparavant, & par reconnoissance nous la renvoyâmes chargée de vin, d'eau-de-vie & d'autres presens.

A mon arrivée je fus obligé de quitter mon habitation & de me rendre au Fort. L'affreuse guerre que la France avoit alors a soutenir étendit sa fureur jusqu'à nous. Tout le pays étoit en allarmes. On faisoit des courses dans la nouvelle Angleterre, & les Anglois de leur côté en faisoient sur nous. Ils engageoient même les Sauvages à en faire. Nous fûmes obligez d'établir * correspondance de notre Canton avec

* En Octobre 1694.

le Fort de Bourbon, que Monſieur d'Iberville venoit d'enlever aux Anglois dans le Golfe de Hudſon. Ils n'en avoient pas été quittes pour cette perte ; on leur venoit auſſi de ravager pluſieurs Iſles & une partie de la Jamaïque, de façon que ne doutant point qu'ils n'euſſent envie de de nous rendre le change, nous étions dans la neceſſité d'être toujours ſur nos gardes.

Il eſt vrai que le Fort de Frontenac nous mettoit à couvert de ſurpriſe de la part des Anglois ; mais ils avoient gagné pluſieurs Cantons d'Iroquois à force de preſens, & ceux-ci pouvoient ſe trouver ſur nos talons avant que nous fuſſions ſeulement avertis de leur marche. Ces terribles Sauvages portoient la deſolation par tout, ils détruiſoient les plantations, bruloient les Cabanes & n'épargnoient perſonne. Lorſ-

qu'un Fort les arrêtoit, ils faiſoient impunément le degât aux environs, la garniſon n'oſant les attaquer, à cauſe que les Iroquois étoient en trop grand nombre & qu'ils avoient pour la plûpart des armes blanches & des armes à feu, que les Anglois & les Hollandois leur fourniſſoient & avec leſquelles ils ſe battoient courageuſement.

Les allarmes continuelles que nous donnoit la proximité de leurs frontieres, pluſieurs hoſtilitez déja commiſes, la ligue faite entre tous leurs Cantons, & leur alliance avec les Anglois & les Hollandois, toutes ces choſes engagerent enfin Monſieur de Frontenac Gouverneur du Pays à leur faire ſentir le poids des armes de France, comme tant d'Alliez liguez contre elle le ſentoient en Europe. Toutes les Compagnies entretenuës par le Roy

eurent ordre de s'aſſembler à Montreal. L'envie de ſe venger des Iroquois & d'écarter de ſi dangereux voiſins, ayant fait joindre à ces Troupes tous les François établis ſur ces frontieres avec les Sauvages attachez à la France ; Monſieur de Frontenac ſe trouva en état d'entrer dans leur Pays à la tête d'une armée nombreuſe & formidable pour ces lieux-là, puiſqu'elle étoit de près de trois mille hommes.

On n'eut pas peu de peine à tranſporter de l'artillerie juſqu'à un Fort que les Anglois avoient fait bâtir à ces Sauvages. Il étoit flanqué de bons Baſtions, & ſi régulier qu'il nous auroit arrêtez long temps, s'ils euſſent eu le courage de s'y tenir enfermez ; mais les Iroquois, tout braves qu'ils ſont, veulent quand ils combattent avoir le terrain libre derriere eux, & ils s'attachent plus à des

coups d'adreſſe & de ſurpriſe qu'à ſe battre de pied ferme. Ils abandonnerent donc leur Fort contre le conſeil des Anglois, avec leſquels ils ſe retirerent, nous laiſſant liberté entiere de ravager ce Canton. Nous commençâmes par raſer le Fort, après quoi tout fut pillé ou détruit dans un aſſez grand eſpace de Pays, afin de donner du moins à ce peuple un deſert à paſſer avant qu'il pût entrer dans la nouvelle France.

Le Corps de troupes dans lequel j'étois avec pluſieurs Volontaires qui m'avoient ſuivi à cette expedition, ayant découvert dans un Bois un grande Habitation d'Iroquois, l'inveſtit & s'en rendit maître. Nous y ſurprîmes beaucoup de vieillards & d'enfans, & nous partageâmes le butin. Pour moi, je cedai ma part & celle que mes aſſociez devoient avoir dans les pelleteries & les uſtenciles qui

avoient été apportez là comme dans un lieu de ſureté. Je me contentai de prendre ſur mon compte tous les priſonniers dont perſonne ne voulut ſe charger. Je ſurpris par-là tout le monde, & encore plus quand je leur offris à tous la liberté, pourvû que chacun d'eux me donnât pour ſa rançon un enfant mâle de quatre à cinq ans; ce qui m'en procura près de deux cens qui ſe trouverent aux environs. Après quoi je renvoyai ſans rançon le reſte des Captifs, à la reſerve d'une demi-douzaine de femmes que je gardai pour avoir ſoin de mon petit troupeau.

Vous ſçavez, Monſieur de Beauchêne, continua Monneville en m'adreſſant la parole, que deux jours après le tout penſa m'être enlevé, & nous coûter la vie à mes Volontaires & à moi. Vous devez vous en ſouvenir, puiſque vous étiez avec les Sauvages qui

vinrent la nuit fondre ſur mon Quartier que j'avois eu l'imprudence de choiſir aſſez loin du Corps de l'armée. S'ils euſſent ſçû que je n'avois là que ſoixante & quelques hommes, ils ne ſe ſeroient pas retirez comme ils firent après m'en avoir tué quelques-uns. Vous devez encore moins avoir oublié que trop jeune & trop temeraire vous vous engageâtes ſi avant, qu'il vous fut impoſſible de rejoindre les autres & que vous demeurâtes mon priſonnier.

Cet accident me fit précipiter mon départ. J'étois bien aiſe auſſi de prévenir le gros de l'armée dans laquelle mes deux cens enfans m'auroient beaucoup plus embarraſſé. Lorſque j'eus aſſez de Canots, je demandai à Monſieur de Frontenac permiſſion de partir & il me l'accorda fort gracieuſement, me faiſant fournir ce qui

m'étoit neceſſaire pour mes petits priſonniers qu'il croyoit pieuſement comme les autres que j'emmenois pour les faire élever dans notre Religion, ainſi que le publierent les Miſſionnaires Aumôniers de l'armée. Ces bons Peres jugeoient de mes intentions ſans ſonger que pour executer le projet dont ils me faiſoient honneur, au lieu de ma ſimple habitation il m'auroit fallu des maiſons & des revenus comme les leurs.

Quoy qu'ils vantaſſent extremement la bonne action qu'ils s'imaginoient que j'avois faite, ils n'eurent aucune envie d'en partager le merite avec moi, en ſe chargeant eux-mêmes d'une partie de ces enfans; mais ils firent chanter un grand *Te Deum* à Quebec dès qu'ils eurent apris que je les avois fait tous baptiſer, ce que je ne manquai pas en effet de faire avant que de les envoyer

à Mademoiſelle du Clos à qui je les deſtinois.

Vous devinez bien que cette politique Sakgame me ſçut bon gré d'un pareil preſent. Elle me manda que je ne lui en pouvois faire un plus précieux, & que ſes bons amis étoient penetrés de reconnoiſſance du ſervice que je leur avois rendu en leur envoyant dequoi former des guerriers qui leur ſeroient un jour d'un grand ſecours : Que tous ces enfans avoient été adoptés & croyoient tout de bon avoir retrouvé leurs parens dans leurs peres adoptifs. Elle ajoutoit qu'elle les feroit inſtruire dans la Religion Chrétienne & qu'elle eſperoit qu'après avoir été élevez comme Hurons, ils n'auroient pas moins le cœur François que s'ils étoient nés au centre de la France.

Les graces que Loüis XIV. diſtribuoit alors de toutes parts pénetrerent

nétrerent juſques dans nos déſerts pour y venir chercher ceux de ſes ſerviteurs qui s'y diſtinguoient le plus. Parmi les perſonnes qui reçûrent des gratifications fut compriſe une Demoiſelle de ma connoiſſance, appellée de Vercheres. Cette heroïne avoit une Habitation & un Fort qui portoient ſon nom à quelques lieuës de Montreal. Elle étoit fille d'une mere qui lui avoit appris à ſe ſervir du mouſquet, & à ſe mettre en Amazone à la tête de ſon monde dans les incurſions des Sauvages. Un jour ayant été ſurpriſe par une troupe d'Iroquois, elle ſe débaraſſa de leurs mains, & s'enferma dans ſon petit Fort, où ſecouruë d'un ſeul Soldat, elle les arrêta d'abord à coups de fuſil. Enſuite faiſant elle-même joüer ſur eux ſon canon, elle obligea ces Sauvages à ſe retirer. Ce qu'ils firent avec d'autant plus de précipita-

tion qu'ils jugerent qu'elle ne tarderoit pas à recevoir du ſecours. Cette jeune Guerriere après cette action, ayant eu le bonheur de trouver l'occaſion d'écrire à Madame de Pontchartrain, lui envoya le détail du petit Siege qu'elle avoit ſoutenu, & obtint par ſon entremiſe une penſion de quatre cens livres.

Dans ce temps-là, le jeune homme qui m'avoit accompagné chez Mademoiſelle du Clos, y retourna pour lui offrir ſes ſervices avec cinq ou ſix de ſes meilleurs amis, que la relation du voyage qu'il avoit déja fait n'avoit nullement effrayez. Il prit ſoin de cacher, ainſi que ſes Camarades, ce beau deſſein à tout le monde, ſçachant bien que perſonne ne l'approuveroit. Je fus le ſeul à qui l'on n'en fit pas myſtere, de peur que Mademoiſelle du Clos ne leur ſçut mauvais gré de ne lui point porter

de mes nouvelles. Ils m'en firent donc confidence, & je les chargeai d'une Lettre pour la Sakgame.

Pendant leur voyage, le Maloüin Commandant de notre Fort mourut de poiſo .. J'ai toujours été perſuadé que le coup qui le mit au tombeau m'étoit deſtiné, auquel cas je fus une cauſe bien innocente de ſa mort. Quoiqu'il en ſoit, je me rendis auſſi-tôt à Quebec pour y annoncer cette nouvelle, & ſolliciter ce poſte pour lequel je ne croyois pas trouver de Concurrens ; néanmoins le Gouverneur me dit poliment que ſi je voulois abſolument cette place, il ne pouvoit me la refuſer ; mais qu'il me prioit en attendant une autre occaſion, de la ceder à un jeune homme qui lui étoit fortement recommandé, & qui ſans cela lui alloit demeurer ſur les bras. Cette maniere obligeante de refuſer me charma ; & je pro.

teſtai au Gouverneur que trop content de ſa bonne volonté, je me déſiſtois de ma demande d'auſſi bon cœur que j'aurois reçu le bien-fait

Le jeune homme dont il parloit venoit d'arriver ſur le Vaiſſeau qui nous avoit apporté l'heureuſe nouvelle de la paix de Riſwick, dont nous nous flattions de goûter les fruits dans ce nouveau monde par la liberté du commerce qui devoit augmenter nos fortunes. Ce changement me fit ſonger à profiter du moins de la ſucceſſion du Maloüin, ſi je n'avois pas ſa place. Il n'avoit ni enfans, ni heritiers; ſon Habitation alloit être abandonnée, & ne pouvoit manquer de devenir en peu d'années un déſert comme auparavant. Je la demandai & elle me fut accordée.

Dans une ſeconde viſite que je fis au Gouverneur, je lui expoſai

le plan de la conduite de Mademoiſelle du Clos parmi les Hurons. Il ne ſe laſſoit point de m'entendre parler là-deſſus ; & il admiroit la prudence & la politique de cette incomparable fille. Il en fut enchanté ; & crut voir dans ſon ſyſtême tant d'utilité pour l'Etat, qu'il eut la généroſité de lui envoyer pour plus de cent piſtoles de preſens, la faiſant aſſurer en même temps d'une protection particuliere pour elle & pour ſon Canton. Les Reverends Peres jaloux de leur gloire ne voulurent pas paroître moins généreux que le Gouverneur ; ils firent auſſi leurs preſens à la Sakgame, mais pour varier un peu les choſes, ils firent conſiſter leurs dons en pluſieurs reliquaires, quelques chapelets benits avec un billet d'aſſociation à une Confrairie ſur le Catalogue de laquelle ſon nom fut couché gratis. La marque de cette Con-

frairie lui fut portée par un jeune homme qu'on lui envoyoit pour Miſſionnaire, ſur la priere que j'en avois faite. On chargea ce nouvel Apôtre de magnifiques ornemens Sacerdotaux & d'une ſuperbe Chapelle, mais en lui faiſant ſa leçon en particulier, je lui conſeillai de n'employer tout cela que quand Mademoiſelle du Clos le jugeroit à propos.

En me chargeant du ſoin de conduire & d'inſtaler dans notre petit Fort Monſieur de la Haye, c'étoit le nom du nouveau Commandant, le Gouverneur me dit qu'il me tiendroit compte de tout ce que je ferois pour ce jeune homme, qui étoit né, ajoûta-t-il, pour une meilleure fortune. Je commançai donc ſur cette recommandation à m'intereſſer pour Monſieur de la Haye; & Madame ſon épouſe qui s'embarqua avec nous, acheva de m'attacher au

ſrevice de la famille. Cette Dame étoit une jeune perſonne qui joignoit à la beauté la plus réguliere un air ſi gracieux, tant de modeſtie, tant de douceur dans le ſon de ſa voix, dans ſes yeux, dans ſes manieres, & qu'entraîné par ce puiſſant, je ne ſçai quoi qui ne peut ſe définir, je perdis ſubitement ma liberté, ſans même avoir envie de la défendre.

Si je m'étois contenté de l'amitié de ces deux jeunes Epoux, les attentions que j'eus d'abord pour eux me l'acquit à un point, qu'en arrivant au Fort, on eût dit que c'étoit un frere & une ſœur qui y venoient joindre un frere cheri. Comme j'avois été gratifié de toutes les dépoüilles du Maloüin, ſes meubles m'appartenoient ainſi que tout le reſte, & j'aurois pû laiſſer à ſon ſucceſſeur un appartement tout nud; mais je n'y dérangeai pas la moindre

choſe, ce qui ne devoit pas être compté pour rien dans des lieux tels que ceux-là. Je rendois tous les jours à ces Epoux quelque petit ſervice dont ils me témoignoient d'autant plus de reconnoiſſance qu'ils ſoupçonnoient moins le motif qui me faiſoit agir. Ils s'imaginoient que j'en uſois ainſi avec eux par pure généroſité.

Je les menois ſi ſouvent à l'Habitation dont j'avois herité, qu'elle n'étoit pas plus à moi qu'à eux. Ils la trouvoient ſi bien bâtie, & ſi bien ſituée qu'ils s'y plaiſoient infiniment. Pour moi j'y goûtois moins la douceur de la ſolitude, que le plaiſir d'y voir continuellement l'objet de ma paſſion. Tant que je m'en tins aux regards & aux ſoûpirs, Madame de la Haye ne pénétra point mes ſentimens. Elle étoit ſi éloignée de me croire amoureux, qu'elle me donnoit ſans contrainte d'innocentes mar-

ques de la tendre amitié qu'elle avoit pour moi. D'un autre côté, quelque jaloux que je fuſſe du bonheur de ſon époux, je vivois avec lui dans une liaiſon ſi forte, que cette ſeule conſideration m'avoit ſouvent fermé la bouche, lorſque mon ſecret étoit près de m'échapper.

Monſieur de la Haye, car il m'avoit conté ſes avantures, étoit fils d'un riche Conſeiller du Parlement de Paris, qui le deſtinant au Bareau, l'élevoit chez-lui dans cette intention ; mais le jeune homme s'appliqua ſi peu à l'étude, & principalement à celle du Droit, que lorſqu'il lui fallut ſubir ſes examens, ſes Examinateurs furent obligez de lui faire ſoutenir ſes Theſes à huis-clos. Son pere lui voyant ſi peu de diſpoſition à briller dans la Robe, changea de deſſein, & lui acheta chez le Roy une Charge qui a depuis

cauſé ſes malheurs.

J'ignorois quels étoient ces malheurs : Il me les avoit cachez dans tous les entretiens que nous avions eus enſemble juſques-là, & il ne m'avoit jamais encore parlé de ſa femme, lorſqu'un matin en nous promenant après avoir déjeûné, les fumées de deux bouteilles d'un vin blanc que nous venions de boire, firent ſur lui le même effet que les rayons du ſoleil ſur la ſtatuë de Memnon : Monſieur de la Haye qui étoit ordinairement taciturne & rêveur, prit tout à coup un air gay, libre & ouvert, & ſe répandit en diſcours. Sitôt que je le vis en train de babiller, je le mis ſur le chapitre de ſa proſperité paſſée, & lui dis qu'il ne me paroiſſoit pas tout-à-fait malheureux, puiſque la fortune lui avoit donné une épouſe auſſi accomplie que la ſienne.

Vous trouveriez ma femme en-

core plus aimable, me répondit-il si vous sçaviez tous les sujets que j'ai de l'aimer & de l'estimer. Comme après elle je n'ai rien de plus cher au monde que vous, je vais vous faire cette confidence. Il en va couter à mon amour propre pour vous découvrir des défauts que la situation où je suis présentement vous dérobe; mais n'importe, je veux dire tout. C'est une petite confusion que je merite bien.

A titre de fils unique d'un pere opulent, contiua-t-il, j'avois déja sçû trouver à emprunter une dizaine de mille écus à l'âge de vingt ans, quand un oncle que j'avois à la Cour engagea mon pere à me faire quitter la robe pour me mettre auprès de lui. La Charge dont on traita pour moi couta près de cinquante mille livres. Quel apâs pour mes Créanciers! Les cordons de leurs

bourſes uſuraires en furent rompus ; elles m'étoient toujours ouvertes ; j'y puiſois & les laiſſois compter. De cinquante jeunes gens qui trouvoient comme moi de l'argent plus aiſément que le Roy, j'étois le plus conſideré, le plûtôt ſervi. Il eſt vrai qu'ils me faiſoient datter & renouveller mes billets, quand il leur plaiſoit; mais quoiqu'ils priſſent ces précautions, je voyois bien qu'ils m'affectionnoient particulierement, & qu'ils ne hazardoient pas tant avec les autres de qui ſouvent ils exigeoient impoliment des gages.

Une ſucceſſion de près de deux cents mille livres que mon pere par ſa mort nous laiſſa peu de temps après à eux & à moi, car je ne leur en devois tout au plus que la moitié, augmenta leurs eſperances & le dérangement de ma conduite. Mon oncle m'en

fit en vain pluſieurs fois des reproches ; quoique je ſentiſſe bien que je les méritois, je n'avois pas la force de changer. Ma felicité, ou pour mieux dire ma ſtupidité me perdoit. J'aimois le vin & la bonne chere, vingt Paraſites me mangeoient, avec cela je joüois gros jeu, & croyant paſſer pour beau joüeur, je joüois en dupe. Mon oncle averti de mes diſſipations m'en fit de nouvelles réprimandes, qui furent encore inutiles. Il ſe laſſa de m'en faire, & pour me fruſtrer de ſa ſucceſſion, il réſolut de ſe marier dans l'intention d'avoir un heritier plus digne de lui.

C'étoit pourtant ſur cette ſucceſſion que mes Créanciers comptoient le plus. Ils la regardoient comme un ſupplément à mes biens qui leur ſeroit un jour néceſſaire. Ils ſçavoient mieux que moi mes facultez ; car je leur laiſſois le ſoin

de calculer mes revenus & mes dettes. Pour vous achever le tableau de mon dérangement : Je trouvois trop ſages & trop rangez ceux qui prenoient des Maîtreſſes en titre. Cette conduite me paroiſſoit trop raiſonnable, & trop conforme à l'ennuyeuſe uniformité de l'hymen. Enfin, j'étois auſſi débauché que je le pouvois être, lorſqu'il arriva un évenement dont mon mariage a été la ſuite, & que je vais vous raconter.

J'avois depuis peu de jours un Valet de chambre, qui n'ayant jamais ſervi, ſe piquoit d'une fidelité dont la plûpart de ces Meſſieurs ſe défont peu à peu dans le ſervice. Il m'avertit un jour qu'un de mes Laquais en qui j'avois confiance me voloit & s'entendoit avec mon Cuiſinier. Jaſmin, ajouta-t-il, ſort tous les ſoirs après le ſoûper, & emporte quelque choſe dans un endroit que j'ai remar-

qué. Pour m'éclaircir par moi-même de la verité du fait, je me cachai un ſoir dans l'eſcalier d'une maiſon dans laquelle mon Valet de chambre aſſuroit qu'on portoit les larcins. Le Laquais accuſé y vint effectivement chargé d'un paquet, paſſa devant moi ſans me voir, & entra dans un galetas où je le ſuivis bruſquement. Fripon, lui dis-je, en lui preſentant mon épée nuë, c'eſt donc ainſi que tu me vole? Le malheureux ſe jetta d'abord à mes genoux; frappez, Monſieur, me dit-il, vous nous percerez tous trois du même coup. En même temps il me montra du doigt une jeune fille que la frayeur rendoit immobile, & un vieillard accablé d'infirmitez.

Ce ne ſont, pourſuivit le Laquais en ouvrant une ſerviette qu'il portoit, ce ne ſont que les reſtes des viandes de vos Domeſtiques. Je prolonge avec cela les

jours de mon pere qui n'a plus que ce ſecours pour ſubſiſter. Cependant quoique ces reſtes ſoient fort mauvais, je ne laiſſe pas de les bien acheter de votre Cuiſinier, à qui pour ce ſujet je cede mes gages depuis un an. De ſon côté, le pere qui avoit la langue libre me crioit miſericorde ; mais il n'étoit plus beſoin d'avoir recours à la priere pour m'attendrir. Ce que je voyois me déſarmoit & m'inſpiroit de la compaſſion. Je m'approchai du vieillard, & lui demandai pourquoi il ne demandoit pas plûtôt une place à l'Hôpital, que de reſter dans le pitoyable état où il ſe trouvoit. J'ai déja voulu prendre ce parti, me répondit-il, mais mes enfans s'y ſont oppoſez ; ils ſont effrayez du nom ſeul du lieu où il faudroit qu'ils me vinſſent voir.

Pendant que je parlois au bon homme, ſon fils s'enfuit & ſa fille

ſe cacha. Conſolez-vous, dis-je au Pere, j'aprouve ce que fait votre fils, & bien loin de le chaſſer de chez moi je lui double ſes gages. Pour rendre ces paroles plus conſtantes, je les accompagnai de deux ou trois piſtoles qui ſe trouverent dans mes poches tant en or qu'en argent. Je comptois à mon retour chez moi que je raſſurerois Jaſmin, qui ne pouvant pas ſçavoir ce que j'avois dit à ſon pere, ni quel parti j'avois pris, devoit être dans l'inquietude. Par malheur pour lui le Valet de chambre le voyant rentrer & croyant lui donner un bon conſeil, lui dit de fuir promptement pour ſe ſouſtraire à la juſtice entre les mains de laquelle je pourrois le mettre, ce qui troubla l'eſprit du Laquais à un point qu'il diſparut ſans qu'on ait depuis reçu de ſes nouvelles.

Sa fuite inquieta ſon pere, qui

envoya plusieurs fois sa fille s'informer chez moi si l'on n'avoit point entendu parler de Jasmin. Un jour s'étant directement adressée à moi pour cela, quoiqu'elle fût couverte de haillons, elle ne laissa pas de m'ébloüir par sa beauté. J'en fus tellement frappé, qu'oubliant le généreux motif qui m'avoit jusques là déterminé à lui faire du bien, je proposai à cette innocente des conditions pour la tirer de misere elle & l'auteur de sa naissance: C'est ainsi que je faisois servir au crime les traits de l'humanité même.

Cette vertueuse fille me parut très éloignée d'en venir jamais à mon but. Pour son pere, je le trouvai plus facile, soit qu'il fût touché de mes manieres engageantes, soit que la crainte de tomber dans une affreuse indigence ne lui permit pas d'être

intraitable, il ſe rendit à mes inſtances ; mais nous n'eumes pas peu de peine l'un & l'autre à ſéduire la fille. Je dis l'un & l'autre, car il fut obligé d'uſer de détours pour la perſuader. Il l'aſſura que je lui avois donné ma parole d'honneur que je l'épouſerois publiquement dès que la choſe ſeroit poſſible : ce que je n'oſois, diſoit-il, faire alors de peur de déplaire à un oncle de qui je devois hériter. Tandis qu'il n'épargnoit rien pour la faire conſentir à ſon deshonneur, je le ſecondois par la dépenſe que je faiſois pour eux. Je leur louai & meublai un appartement & leur donnai une ſervante. Enfin, nous fimes tant le pere & moi que la fille ceſſa de nous reſiſter.

Ce qui l'avoit déterminé plus que tout le reſte à ceder à mes empreſſemens, c'eſt que jugeant par mon procedé à ſon égard,

que j'étois trop honnête homme pour la tromper, elle s'imagina que mon attachement pour elle ne finiroit qu'avec ma vie. En moins de huit jours elle s'aprivoisa, & le pere content de son sort ne se souvenoit plus d'avoir été miserable. Il ne joüit pas long-temps de sa honteuse prosperité, il tomba malade, il mourut en me recommandant sa fille.

Sa mort nous débarrassa elle & moi d'un grand fardeau. La pauvre enfant se livra toute entiere à l'amour qu'elle avoit pris pour moi, contente de l'estime & de l'amitié que je ne pouvois refuser au vrai merite que je remarquois en elle. On eût dit que son état lui plaisoit; quoi qu'après les promesses que je lui avois faites elle eut droit d'esperer une meilleure condition. Jamais vie ne fut plus retirée que la sienne. Jamais fille ne parut

moins aimer le monde. Je ne pouvois l'engager à paroître aux ſpectacles & aux promenades. Elle me prioit même de ne l'aller voir qu'en ſecret. Bien éloignée de reſſembler à celles qui ne ſçauroient avoir d'amans en état de faire de la dépenſe qu'elles ne ſe faſſent une eſpece de trophée de leur infamie.

Par pure complaiſance pour moi elle vouloit bien apprendre à chanter & à danſer ; mais elle employoit à lire la meilleure partie de ſon temps. Sa conduite, ſes belles qualitez, auroient dû me retirer de la débauche & me fixer entierement. Elle avoit encore une vertu qui me charmoit, c'étoit ſon deſintereſſement. Elle ne me demandoit jamais rien. Il eſt vrai que je prévenois ſes beſoins & ſes deſirs. Je la voyois rarement ſans lui faire preſent de quelque bijou ; tantôt je lui

donnois une montre d'or ou une tabatiere ; tantôt une bague & un colier, & lors qu'il m'arrivoit de gagner au jeu cinquante ou ſoixante piſtoles, je l'obligeois à les partager avec moi. C'eſt de l'argent du jeu, lui diſois-je, ſi vous ne le prenez, je le perdrai demain ; j'aime mieux que vous l'ayez qu'un autre. Mais ordinairement elle ne vouloit rien accepter à moins que je ne lui promiſſe d'être raiſonnable pendant un certain nombre de jours, & de ne point frequenter les mauvaiſes compagnies qui me perdoient.

Je ne ſerois pas en Canada ſi j'euſſe voulu la croire elle & un ami ſincere que je menois quelquefois ſouper chez elle, & qui de ſon côté m'exhortoit ſouvent à changer de conduite. Quand je m'engageois dans des parties de plaiſir & qu'il m'arrivoit de paſſer

deux jours ſans la voir, je la mettois dans des inquietudes mortelles, & ſi j'avois la moindre indiſpoſition, elle fondoit en larmes comme ſi ſa vie eût été attachée à la mienne.

Je lui cauſai bien d'autres allarmes, un jour qu'il m'arriva dans le vin, & preſque ſous les yeux du Roy, un malheur que la honte m'empêche de vous dire. Loüis XIV. ne pardonne point aux yvrognes. Il me fallut diſparoître de peur de finir mes jours ſur un échaffaut; & malgré le crédit de mon oncle & celui de mes amis, je n'obtins ma grace qu'en perdant ma Charge. De plus, je fus condamné à donner dix mille livres à l'Hôtel-Dieu. Cette affaire mit aux champs mes Créanciers. Ils ſe connoiſſoient tous; ils eurent bientôt fait l'évaluation de mon bien; & la premiere réſolution qu'ils prirent

dans leur assemblée, fut de ne me plus rien prêter, afin de ne pas augmenter mes dettes. Ayant appris quinze jours ou trois semaines après que mon oncle alloit se marier, ils jugerent par ce mariage précipité que mon oncle m'abandonnoit. Ils éclaterent & se joignirent aux Administrateurs de l'Hôtel-Dieu. C'est ce que mon ami m'écrivit dans le lieu où je m'étois retiré. Il ajoutoit dans sa Lettre qu'il avoit été voir mon oncle, qui lui avoit dit en lui montrant les articles de son mariage: Tenez, Monsieur, voici la preuve que je ne reconnois plus pour neveu un maraud que je ferois arrêter sur le champ si je sçavois où il est; & que je laisserois volontiers périr dans un cachot pour expier l'ignominie dont il couvre notre famille.

Mon ami n'étant pas en état de trouver les dix mille francs qu'il

qu'il me falloit, ne put empêcher que mon bien ne fut ſaiſi & vendu ; encore aurois-je eu beſoin avec cela de quatre-vingt mille livres pour achever de ſatisfaire mes Créanciers. Du moins ſi n'ayant plus rien, je n'euſſe eu rien à craindre, j'aurois peut-être gagné ſur ma fierté de chercher quelque reſſource à Paris, où je connoiſſois tant de gens qui ſe diſoient de mes amis ; mais j'aurois vainement fait cette honteuſe démarche, puiſque mon ami me manda qu'il les avoit vûs tous, & qu'ils ne ſe ſouvenoient plus de moi, bien loin d'être diſpoſez à me retirer de l'abîme que la plûpart d'entre-eux m'avoient creuſé. La ſeule perſonne qui s'interreſſe à votre ſort, ajoûta-t-il, c'eſt la Demoiſelle chez qui nous avons quelquefois ſoupé enſemble. Elle vient tous les jours s'informer de vous. Elle me preſſe fortement

de lui apprendre votre adreſſe ; ce que je n'ai pas jugé à propos de faire, de crainte qu'elle ne ſoit gagnée par vos ennemis. Tout ce que ſes larmes vrayes ou fauſſes ont pû obtenir de moi, c'eſt une promeſſe de vous faire tenir un billet de ſa part.

Il m'en envoya un en effet, & me marqua qu'il croyoit cette amante ſincere ; mais qu'il ne s'agiſſoit plus de pouſſer de tendres ſoûpirs, & que je devois être aſſez embarraſſé de moi-même, ſans me charger encore d'une fidelle avanturiere. J'étois de ſon ſentiment, & je commençois à oublier cette fille, comme je m'imaginois qu'elle ne devoit plus penſer à moi ; cependant plus je reliſois ſa Lettre, plus elle me paroiſſoit digne d'attention. Je me ſouviens encore des paroles qu'elle contenoit : » Je ne puis plus vivre ſans » vous voir, diſoit la Demoiſelle,

» ſi vous ne me permettez pas de
» me rendre auprès de vous, j'irai
» vous chercher dans toutes les
» Villes Frontieres. Ce n'eſt pas
» tant pour ma ſatisfaction que
» je vous demande cette grace,
» que pour votre propre interêt.
» Le malheur qui nous éloigne
» l'un de l'autre peut finir. Pourvû
» que je vous voye, je puis vous
» conſoler. Nous recevons quel-
» quefois du ſecours d'où nous en
» attendions le moins. Repreſen-
» tez-vous mon pere expirant, &
» n'oubliez pas que vous lui jurâ-
» tes de ne m'abandonner jamais.
» J'ai tout perdu depuis que je
» ſuis à vous. Je n'ai que vous de
» cher au monde. Que m'importe
» dans quel état je vous retrouve !
» C'eſt vous & non vos richeſſes
» que j'ai chéri. Songez que je
» ſuis à vous auſſi conſtamment
» que ſi les Loix divines & humai-
» nes m'avoient impoſé la ceſſi-

» té de partager votre fortune
» comme votre nom. Adieu, je
» partirai quand il vous plaira
» pour vous aller rejoindre où
» vous m'ordonnerez de me ren-
» dre. «

Avant que j'euſſe reçu cette Lettre, l'ennui qui m'accabloit dans mon exil & l'argent dont j'étois près de manquer m'avoient déja inſpiré l'envie de faire un tour ſecretement à Paris. Il n'y eut plus moyen de m'en défendre, après avoir lû ce billet, quoi qu'il ne me promît rien de poſitif. Je partis ſans bruit du lieu où j'étois & gagnai la nuit la maiſon de mon ami, qui fut ſurpris de me voir. Je hazardois à la verité beaucoup, mais plus on eſt malheureux moins on craint le danger. Mon ami envoya ſur le champ dire à ma maîtreſſe qu'il avoit des nouvelles à lui annoncer. Elle vola auſſi-tôt chez lui &

m'y trouvant moi-même au lieu d'une Lettre qu'elle eſperoit, peu s'en fallut que de joye elle ne perdit le ſentiment. Elle ne s'amuſa point à me témoigner le plaiſir que ma vûë lui cauſoit, elle s'informa ſeulement de ma ſanté, puis elle nous pria mon ami & moi de la ſuivre chez elle en nous diſant qu'elle eſperoit que nous ne ſerions pas fâchés d'avoir pris cette peine.

En entrant dans une petite chambre où elle demeuroit, car elle avoit loüé ſon appartement pour épargner quelque choſe, elle nous montra une caſſette qu'elle ouvrit & dans laquelle il y avoit une grande quantité de pieces d'or avec un aſſez bon nombre de bijoux. Monſieur, me dit-elle en s'adreſſant à moi, tout cela vous appartient ; vous voulez bien que je vous le reſtituë. Pénétré de cette action, je regardois tout

interdit non pas le tréſor, mais la fille genereuſe qui me l'offroit. Alors ſe jettant dans mes bras, je ſerois bien plus riche, s'écria-t-elle, ſi j'avois été auſſi prompte à recevoir que vous l'étiez à me donner. Que je me reproche en ce moment ma délicateſſe. Que n'ai-je été plus avide ! que j'aurois entre mes mains de richeſſes qui vous ont été enlevées.

A Dieu ne plaiſe, lui répondis-je, que j'accepte ce que vous m'offrez de ſi bon cœur ! non ma chere enfant, vous le meritez mieux que moi & je donnerois ma vie pour vous le conſerver. Et moi la mienne, reprit-elle, pour pouvoir vous rétablir dans la ſituation brillante où je vous ai vû. Quel ſpectacle, dit alors mon ami ! Que l'on eſt heureux d'éprouver des revers à ce prix. Tu n'as rien perdu, ajouta-t-il en ſe tournant de mon côté, puiſ-

que tu poſſede le cœur d'une perſonne ſi rare.

Après un long combat de tendreſſe & de généroſité entre cette fille & moi : Que prétendez-vous faire, enfin, nous dit mon ami ? Il faut, lui répondit-elle, qu'avec cette ſomme vous tâchiez d'apaiſer ſes Créanciers, ou bien qu'il l'emporte & ſe retire en lieu de ſeureté. Je mourrai s'il me laiſſe, mais je ne lui demanderai point de m'emmener. Ce ſeroit pour lui trop d'embarras. Qu'oſez-vous penſer, lui dis-je, non, il n'y a plus que la mort qui puiſſe nous ſéparer, puiſque votre amitié eſt à l'épreuve de mes malheurs.

Mon ami nous interrompit encore pour nous dire qu'il étoit d'avis que je demeuraſſe caché tandis qu'il verroit mes Créanciers, & leur feroit des offres. Ce que j'acceptai. Il les vit tous en particulier, & les eut bientôt diſ-

poſez à un accommodement. On prend facilement des arrangemens avec des gens qui s'attendoient à tout perdre. Je me voyois à la veille d'être libre, lorſqu'un nouveau malheur nous enleva cette derniere eſperance. Un Laquais de mon ami ſe doutant bien qu'il y avoit des choſes précieuſes dans la caſſette, fit ſi bien ſon compte, qu'il attrapa la clef du cabinet de ſon Maître pendant la nuit, & emporta la caſſette.

Quel coup de foudre pour mon ami, lorſqu'il s'en apperçut le lendemain. Il courut à l'inſtant faire ſes plaintes, mit la Maréchauſſée en campagne, & pluſieurs eſpions dans la Ville aux trouſſes du fripon, qui fut pris au bout de quinze jours, & pendu à la porte de ſon Maître après avoir avoüé ſon crime. Voilà toute la conſolation qui nous en revint, car la Juſtice demeura ſaiſie de

la caſſette, & de ce qu'il y avoit dedans.

Il n'eſt pas aiſé de s'imaginer notre déſeſpoir, & particulierement celui de mon ami. Nous étions nous-mêmes obligés de le conſoler. La jeune fille qui dans le tems faiſoit ſeule cette perte, paroiſſoit la moins affligée, & m'exhortoit à prendre patience : Vous voyez, lui diſois-je un jour, le prix de votre tendreſſe. Que ne m'abandonniez-vous à ma mauvaiſe deſtinée ? Vous aviez dequoi vivre, il falloit m'oublier. Il falloit vous ſecourir, me répondit-elle ; mais je ne le peux plus que par mes ſoins. Partons avec ce qu'il nous reſte d'argent. Quittons un pays où l'on en veut à votre liberté. Vous ne me dites rien, pourſuivit-elle en remarquant que je rêvois. Vous êtes diſtrait, je le vois bien, vous voulez vous éloigner de moi ; mais vous n'y réuſ-

ſirez point ; je vous ſuivrai par tout où vous irez. Je ſerai comme un ombre attachée à vos pas. Vous m'avez rendu heureuſe tant que vous l'avez été ; il eſt juſte que je partage à preſent votre affliction.

Vous la partagerez, ſi vous l'oſez, lui dis-je, quand vous ſçaurez à quels perils il faudra vous expoſer pour me ſuivre. Je quitte non ſeulement la France, mais même l'Europe. Un ancien ami de mon pere m'eſt venu voir en ſecret. Il m'a conſeillé de paſſer en Amerique, & m'a donné une Lettre de recommandation pour y avoir de l'emploi. Eſt-ce un voyage que vous puiſſiez entreprendre ? Eſt-ce un climat qui vous convienne ? D'ailleurs, pourquoi vous bannir de votre Patrie pour vous expoſer à mille dangers qui ſont attachez à une longue navigation. Je ne connois de danger que celui

de vous perdre, & encore une fois je vous ſuivrai partout. Ce ſera donc en qualité d'épouſe, lui répliquai-je, attendri de ſa conſtance; le titre ſeul peut me déterminer à continuer de vous aſſocier à ma fortune. Cette fidelle amante qui regardoit notre mariage comme le plus grand bonheur qui pût lui arriver, ne s'y oppoſa point. Je l'épouſai donc, & nous partîmes pour ce Pays, ſous le nom que nous portons aujourd'hui.

O Ciel, m'écriai-je, lorſqu'il eut ceſſé de parler, quoi, c'eſt l'hiſtoire de Madame de la Haye que je viens d'entendre en écoutant la vôtre! Oüi, c'eſt ſa propre hiſtoire que je vous ai raconté. Je vous ai peint ſa conduite juſqu'à ce jour; & vous devez remarquer avec quelle attention elle cherche à me faire plaiſir. Elle fait tout ſon poſſible pour

diſſiper mon chagrin, car elle n'eſt pas naturellement auſſi enjoüée qu'elle vous le paroît auprès de moi. Je ſuis pénétré de ſa complaiſance, & je vous proteſte que ſi je deſire un meilleur deſtin, c'eſt uniquement pour reconnoître toutes ſes bontez.

Qui croiroit qu'après avoir oüi ce récit, je n'aurois pas reſpecté la vertu d'une pareille femme. J'en eus cent fois plus d'eſtime pour elle; mais par malheur je l'en aimai auſſi davantage. Je cedai ſur le champ aux deux Epoux mon Habitation qui leur plaiſoit tant, & j'en fis venir moi-même de Quebec la ratification. Que ne m'en tenois-je là. Le plaiſir de leur rendre ſervice & d'être cheri tendrement de l'un & de l'autre, auroit ſuffi pour un cœur plus vertueux que le mien. Quel étrange fatalité, il falloit un crime pour me ſatisfaire. Je ne ſon-

geois plus qu'à Madame de la Haye, je ne vivois que pour elle. J'aurois voulu qu'elle m'eût aimé autant qu'elle aimoit ſon mari. Je m'en flatois quelquefois comme s'il eut été poſſible qu'elle ceſſât de lui être fidelle après toutes les marques de tendreſſe qu'elle lui avoit données.

J'étois continuellement auprès de cette Dame ; & ſon époux bien loin de ne le pas trouver bon, me remercioit ſincerement de la complaiſance que j'avois de lui tenir compagnie. Quand je me voyois ſeul avec elle, je tombois dans les diſtractions les plus marquées, où je faiſois des exclamations ſur le bonheur de ſon mari ; & avec cela je m'abandonnois à une langeur affreuſe qui me conſumoit. Madame de la Haye ne manqua pas de pénétrer mes ſentimens, & cette connoiſſance l'affligea. Je m'en apperçûs au ſoin

qu'elle prenoit de me fuir toutes les fois que le hazard vouloit qu'elle ſe trouvât ſeule avec moi.

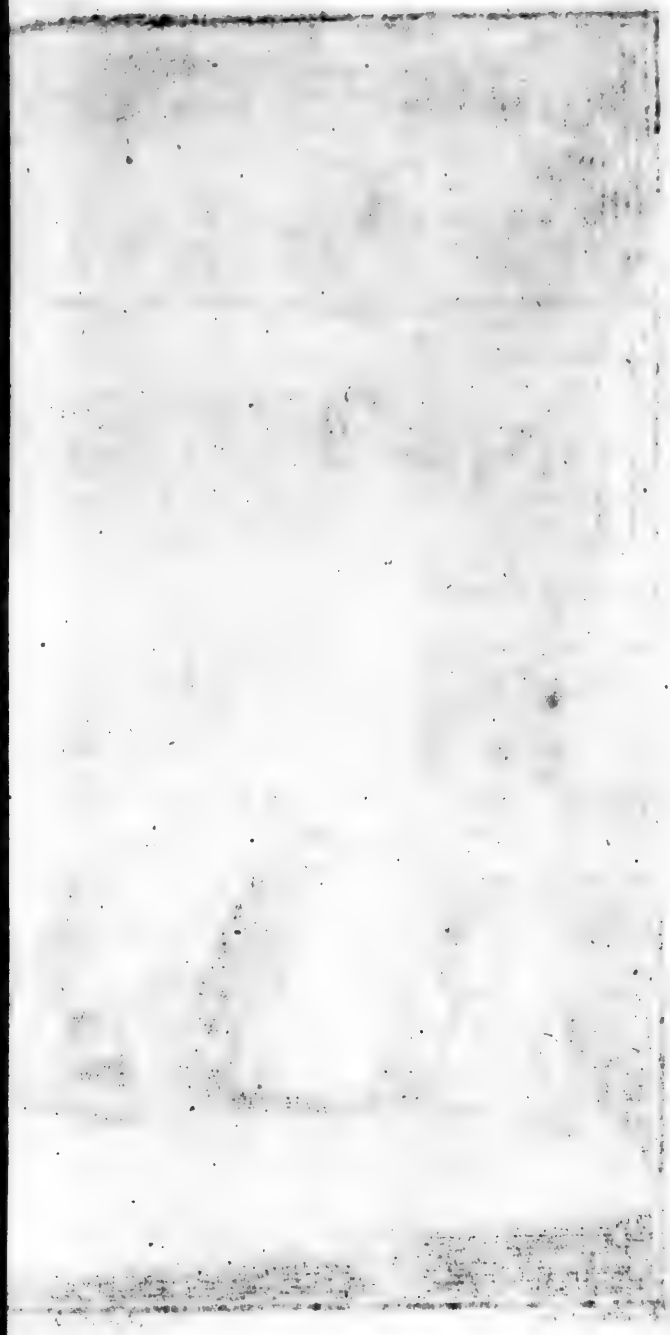
Dans un de ces momens, feignant d'être incommodée, elle fit quelques pas pour ſe retirer ; mais je l'arrêtai : Non, Madame, lui dis-je, vous n'avez point d'autre incommodité que celle que ma préſence vous cauſe. Demeurez, c'eſt à moi de m'éloigner. Puis la regardant tendrement : Vous l'avez donc découvert, continuai-je, ce malheureux amour qui va me cauſer la mort, puiſqu'il vous déplaît. Oüi, je l'ai remarqué, répondit-elle ; & je dois auſſi vous avoir donné lieu de penſer que je ne l'ignorois pas en changeant de conduite avec vous. Nous commencions à goûter la douceur du repos dans cette agréable ſolitude, falloit-il troubler une tranquillité dont nous vous étions en partie redevable.

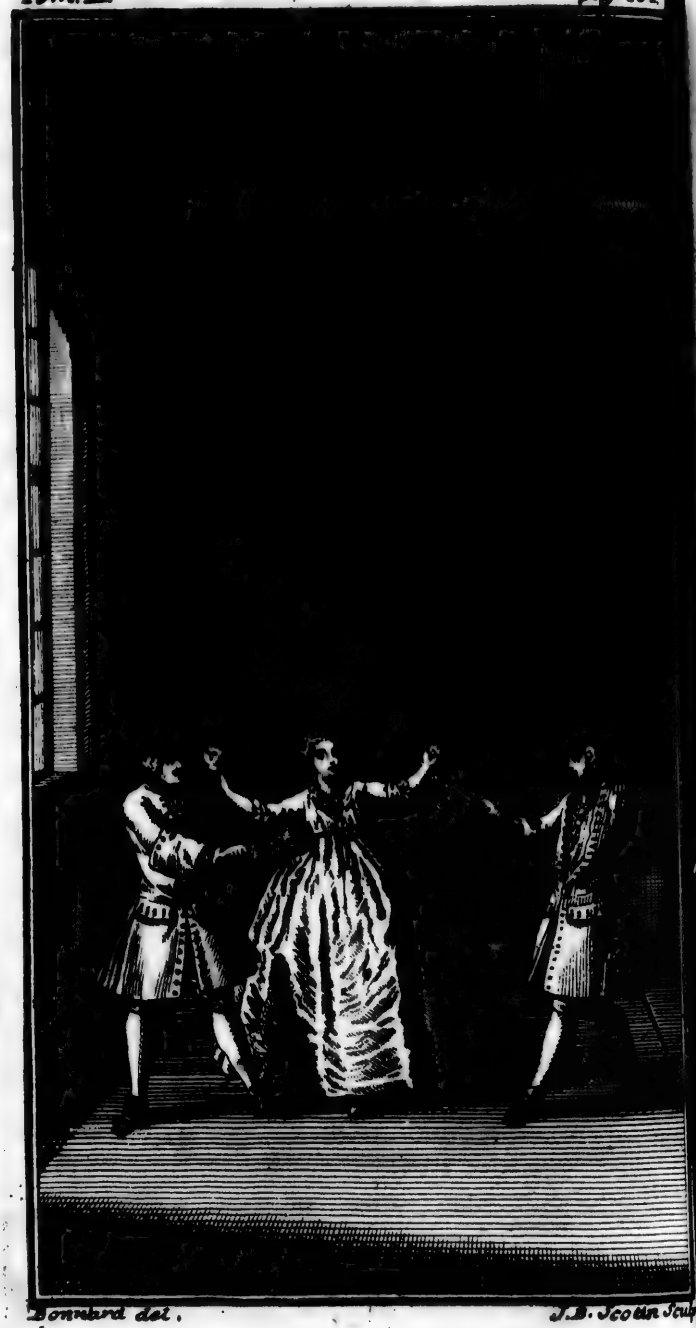
Vous deviez plûtôt conſerver votre ouvrage. Votre amitié n'auroit donc été qu'un piége dans lequel j'ai donné en la payant de la mienne.

Eh, Madame, lui dis-je, l'amitié peut-elle payer un amour auſſi ardent que celui dont vous recevez ſi mal l'aveu, cependant cet amour, tout violent qu'il eſt, a long-temps mis en défaut votre pénétration; & les efforts que j'ai faits pour vous le cacher juſqu'ici, prouvent qu'il eſt moins téméraire qu'innocent. Qu'oſez-vous dire, interrompit-elle? pouvez-vous appeller votre amour innocent. Mon amitié même va ceſſer de l'être, ſi vous ne changez de langage; & n'étouffez une paſſion qui me fait déja ſentir toute l'horreur d'un exil que votre généroſité nous faiſoit trouver ſupportable. Reprenez vos bienfaits, demeurez ſeul ici, & rendez-moi

le droit de vous regarder avec indifference. Je n'ai point oublié comment on peut vivre dans la retraite la plus obſcure, & notre demeure dans le Fort ne le ſera pas aſſez pour moi.

Si vous me privez de votre vûë, m'écria-je, ordonnez donc de de mon ſort. Que voulez-vous que je devienne ? La moindre abſcence, me dit-elle, vous guerira. Ne me cherchez point quand je vous évite ; ou plutôt quittez ces lieux. Eloignez-vous, mais de grace que Monſieur de la Haye ne s'aperçoive pas du motif de votre éloignement. Epargnez-lui le deſeſpoir où le mettroit la connoiſſance de ce qui ſe paſſe. Enfin gagné par ſes raiſons, attendri par ſes larmes, je lui promis de me ſéparer d'elle, & de l'oublier même, ſi c'étoit une choſe qu'il me fût poſſible de faire. Elle parut contente de cette promeſſe,





Bonnard del. J.B. Scotin Sculp.

& de mon côté pour lui marquer que je ne connoiſſois de loi que ſa volonté, je me diſpoſois à lui dire un éternel adieu.

J'étois à genoux devant elle & tenois une de ſes mains que je moüillois de pleurs, lorſque par malheur pour nous Monſieur de la Haye entra bruſquement dans la ſalle où cette ſcene ſe paſſoit & me ſurprenant dans cette attitude, il ne conſulta que ſa fureur; il fondit ſur moi l'épée à la main avec tant de précipitation, que j'eus à peine le temps de me mettre en défenſe. Cependant je fus bientôt en garde, & je puis dire que ſi je ne l'euſſe pas ménagé, je l'aurois fort mal mené; mais je ne fis que parer les coups qu'il me portoit avec plus de vivacité que de meſure.

Ce qu'il y eut de malheureux dans ce combat, c'eſt que Madame de la Haye ſe jetta inconſidé-

rément entre nous deux, attrapa une bleſſure & fut cauſe que j'en reçus une dangereuſe. Alors le mari devenant moins furieux, voulut bien l'écouter. Elle lui aprit qu'auſſi fidele ami qu'elle étoit fidele épouſe, je me banniſſois de cette retraite & que c'étoit en prenant congé d'elle que je m'étois jetté à ſes genoux. Sur ce raport le mari paſſant de la colere à la douleur, eut un regret mortel de m'avoir bleſſé. Il envoya chercher le Chirurgien qui ne me quitta point que je ne fuſſe entierement hors de danger & en état de ſortir. Il m'accompagna même juſqu'à mon habitation où je me retirai.

Ma ſanté fut plutôt rétablie que la tranquillité de mon cœur; car j'apris dans le temps de ma convaleſcence que la bleſſure que Mademoiſelle de la Haye avoit reçûë au côté & qu'elle avoit ne-

gligée ne la croyant pas de conſequence, étoit devenuë fort ſerieuſe, & l'on m'annonça bientôt après la mort de cette Dame. Je penſai perdre l'eſprit à cette nouvelle. Je fis mille extravagances ; je m'appellois ſon aſſaſſin & je voulois m'ôter la vie ; ce que j'aurois fait indubitablement ſi l'on m'eût laiſſé ſeul ou qu'on ne m'eût pas ſauvé de moi-même.

Les douleurs les plus violentes ne ſont pas les plus longues. Le temps modera la mienne & je ne ſongeai plus qu'à m'éloigner d'un pays qui ne pouvoit plus m'être agréable. J'en trouvai une occaſion : Monſieur le Roi de la Poterie Controlleur de la Marine, chargé du ſoin des fortifications de la nouvelle France, vint dans ce temps-là viſiter mon petit fort en faiſant ſa tournée. Je le priai de mettre quelqu'un à la place que j'y occupois, pendant

que j'irois à Quebec demander la permiſſion de me retirer. Il le fit fort volontiers. Auſſi-tôt je vendis tout ce que je poſſedois dans le pays & je me rendis à Quebec pour profiter de la premiere occaſion qui s'offriroit de repaſſer en France. Le Recolet mon patron fit tout ſon poſſible pour me retenir, mais il ne gagna que le temps qu'il me fallut pour vendre une groſſe partie de pelleteries qui me reſtoit dans la Ville.

Fin du quatriéme Livre.

LES AVANTURES DU CHEVALIER DE BEAUCHÈNE.

LIVRE CINQUIE'ME.

Suite de l'hiſtoire du Comte de Monneville.

Monneville repaſſe en France. Il ſe rend à Paris où il ſe fauſile avec de jeunes débauchez, parmi leſquels il rencontre par hazard le Chevalier, frere de Mademoiſelle du Clos. Il fait connoiſſance avec

ce jeune homme, & lui apprend des nouvelles de ſa ſœur. Ils deviennent les meilleurs amis du monde. Monneville le quitte pour aller faire un voyage au Menil, où il a été élevé dans ſon enfance, dans le deſſein d'y voir ſa Nourrice, & de tirer d'elle des éclairciſſemens ſur ſa naiſſance. Il achete la Terre du Comte de Monneville ſon pere. Il va au Château du Ménil où il revoit la Baronne & Lucile, & après quelques converſations avec ces Dames, il ſe fait entre eux une reconnoiſſance. La Baronne lui apprend qu'il eſt ſon fils. Enſuite il épouſe Lucile. Le Chevalier vient à ſes Nôces, qui ſont à peine achevées, que ces deux Cavaliers ſe préparent à partir pour le Canada, dans l'intention d'y aller chercher Mademoiſelle du Clos. Ils arrivent à Quebec, & vont à Montreal, où après mille perquiſitions, ils apprennent que

cette Sakgame des Hurons à perdu la vie au grand regret de ces Sauvages. Enfin, Monneville & ſon ami s'étant rembarqnez pour revenir en France, ſont attaquez & pris par les Anglois qui les menent à Boſton dans la Nouvelle Angleterre. Là ils ſont vendus comme des Eſclaves à un Capitaine qui les achete pour les revendre ; mais Beauchène & ſes Compagnons rencontrent le Vaiſſeau de cet Officier. Ils s'en rendent maîtres, & par-là Monneville & le Chevalier ſont tirez d'eſclavage.

MON départ de Quebec, je me trouvai riche de près de cent mille livres qui contribuerent beaucoup à me conſoler, ſurtout quand je me vis à Paris en état de faire figure avec cette petite fortune. Je la devois dans le fond

au Maltotier, mais comme il n'avoit pas eu en vûë de me la procurer lorſqu'il m'avoit fait releguer ſi loin, je le cherchai d'abord pour en tirer quelque vengeance ; mais le Roi de ſa grace m'avoit prévenu. J'apris que mon ennemi étoit en priſon depuis pluſieurs années, * ſans eſperance d'en ſortir.

Mon deſſein étoit d'aller après cela trouver ma Nourrice & voir ce qu'étoit devenuë ma chere Lucile ; mais comme je me l'imaginois morte ou mariée, ce qui étoit pour moi à peu près la même choſe, je ne m'empreſſois pas trop à faire ce voyage. D'ailleurs j'étois retenu à Paris par des amuſemens qui me firent manger pendant l'hyver une partie du produit de mes pelleteries. Il eſt vrai que je vivois avec des enfans de la joye qui dépenſoient encore

* 1699.

plus

plus que moi ; quand il m'en coutoit une peau de caſtor, ils en étoient pour un arpent de vigne ou de pré. Notre ſocieté qui nous donnoit un grand relief dans le monde ſe joignoit quelquefois à une autre qui n'étoit pas moins fameuſe & qu'on appelloit la Coterie Royale, parce qu'elle s'étoit formée vers la place qui porte ce nom. Malheur aux Cabarets où nous nous aſſemblions. Nous payions bien la bonne chere, mais nous faiſions dans les meubles un degât effroyable.

Les deux Coteries ſe réunirent un jour chez un celebre Traiteur. C'étoit la Royale qui devoit faire les frais. On complimenta beaucoup un jeune homme qui portoit le deüil & qui étoit à table preſque vis à vis de moi. On lui vouloit perſuader qu'en conſcience il étoit obligé de donner à ſes dépens une fête à toute la compa-

gnie en action de graces du bonheur insigne qui venoit de lui arriver. Cet animal là, disoit l'un, n'est-il pas bien-heureux? il n'avoit qu'un frere, qui étoit son aîné, le ciel l'en a délivré il y a quatre ou cinq mois; & son pere qui pouvoit vivre encore trente ans, creva la semaine derniere. Ma foi, Messieurs, disoit un autre, quand un pere veut bien faire cette action là, je trouve que c'est la plus belle de sa vie. Le mien recule tant qu'il peut, & je crains que la mode des pleureuses ne soit passée avant qu'il m'en faille porter. C'est pourtant une parure qui sied bien. Regardez, Messieurs, combien cela donne de graces à un jeune homme. Qu'en dis-tu Chevalier? Chevalier toi-même, répondit brusquement celui qui avoit un habit de deüil. Ce nom me revolte. Je ne l'ai porté que trop long-temps.

Le bon homme à qui Dieu faſſe paix ne m'auroit jamais appellé autrement ſi mon frere n'étoit pas allé à tous les Diables.

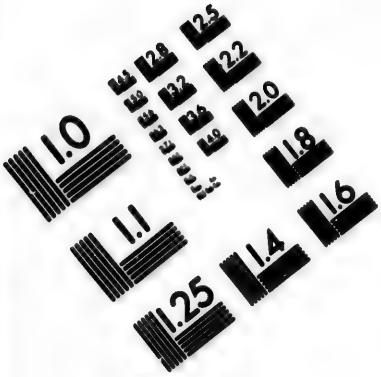
Te voilà ſans doute fort conſolé de cette double perte, lui dit un autre. En peux-tu douter, repartit le Chevalier ? Je ſerois un grand fou de m'affliger de la mort de mes deux plus grands ennemis. Non, non, Meſſieurs, ma douleur eſt ſur mes manches. Je veux pourtant pour reconnoître le ſervice qu'ils m'ont rendu en faire un ſolemnel où nous boirons à leur ſanté à pleins verres, où nous pouſſerons l'affliction juſqu'à tomber ſous la table. Celle-ci, dit un autre, eſt propre à nous ſervir de Mauſolée, Je ferai, ſi tu le trouve bon, l'oraiſon funebre. Je n'oublirai rien. Je connoiſſois parfaitement les deux pelerins. Je ſçai tout le mal qu'on en peut dire. J'y joindrai même ſi tu veux,

l'éloge de ta mere, qui m'a tout l'air de n'aller pas loin.

Du moins, reprit le Chevalier, ce ne ſera pas la douleur d'avoir perdu ſon mari qui la ſuffoquera. Elle n'étoit pas moins laſſe de lui que je l'étois de toute la famille. Auſſi tendre épouſe qu'Artemiſe, il y avoit long-temps qu'elle ſouhaittoit de tenir dans une urne les cendres de ſon cher époux, à peine de les avaler. A huitaine donc, Meſſieurs, pourſuivit-il, nous ferons dans huit jours ici le ſervice de mes parens morts. Mais ſouvenez-vous bien qu'on n'entrera point ſans pleureuſes. Que chacun faſſe auſſi proviſion de mouchoirs, car je vous avertis que la ceremonie ſera des plus triſtes.

Je riois comme les autres de cette plaiſante ſcene, quand mon voiſin s'aviſa de me raconter tous les mauvais traitemens que le

Chevalier avoit reçus de ſa famille. Ce jeune homme, me dit-il, ſi ſon frere aîné ne fut pas mort, auroit eu peut-être le ſort de ſa ſœur qui a diſparu tout-à-coup & qu'on dit morte, quoiqu'elle ſoit peut-être très-vivante. A ces dernieres paroles, je conſiderai le Chevalier avec attention, & plus je le regardai plus je trouvai qu'il reſſembloit à Mademoiſelle du Clos. Je fis enſuite quelques queſtions à mon voiſin, & ſes réponſes tournerent mon doute en certitude. Ce Chevalier, dis-je en moi-même eſt aſſurément le frere de la Sakgame. Avant que de nous ſéparer je m'aprochai de lui & le priai de m'accorder une heure de ſa converſation chez lui le lendemain. Je vous préviendrois, me dit-il, mais j'aime mieux vous attendre au logis, parce que je dois donner à déjeuner à quelques-uns de mes



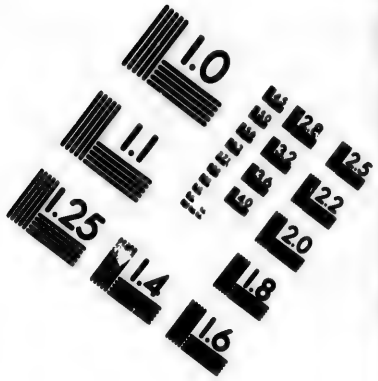
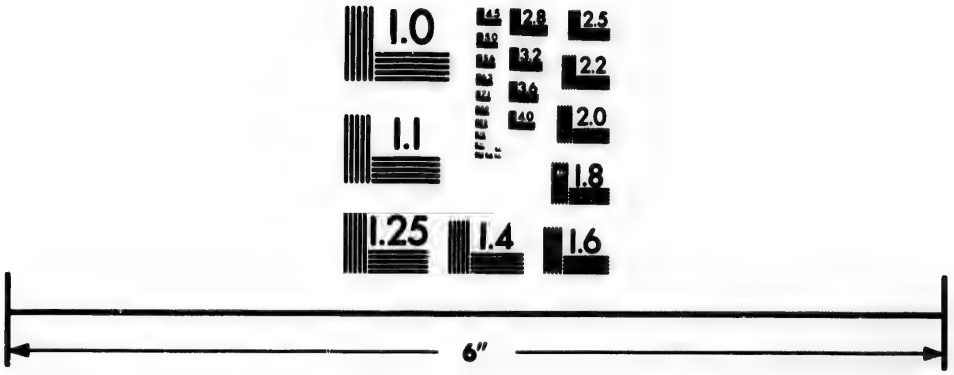
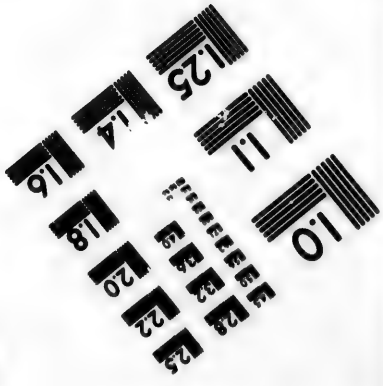


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

amis, vous ſerez de la partie.

Je me rendis chez lui le jour ſuivant ſur les dix heures du matin. Il étoit encore au lit, & il y avoit à ſon chevet une vieille Dame, qui me ceda d'abord ſa place & ſe retira dans une autre chambre. La voilà, me dit-il tout bas, cette tendre mere dont on parloit hier devant vous ſi avantageuſement. Elle ne manque pas tous les matins de venir s'informer de l'état de ma ſanté. Elle n'en uſeroit pas de cette ſorte avec moi, ſi mon frere aîné vivoit encore. Avant ſa mort ce ſoin, cette attention n'étoit que pour lui; ſa tendreſſe pour moi, comme vous voyez, n'eſt pas d'ancienne datte.

Avez-vous toujours, lui dis-je, été le ſeul objet de ſon indifference? Plût à Dieu que cela fût, me répondit-il, je n'aurois pas perdu une ſœur que j'ai long-

temps pleurée & que je pleure encore toutes les fois que j'en rapelle le ſouvenir. Mais, ajouta-t-il en ſoupirant, changeons de matiere, il s'agit de déjeuner & non pas de vous ennuyer du recit de mes chagrins & des affaires de ma famille. Cependant, Monſieur, repris-je, je ne vous ai demandé hier l'entretien que j'ai à l'heure qu'il eſt avec vous, que pour vous parler de cette ſœur dont la perte vous eſt ſi ſenſible. Dites-moi de grace comment vous avez été ſéparez l'un de l'autre. Monſieur, me repliqua-t-il, ſans m'informer de l'intereſt que vous y pouvez prendre, je veux bien ſatisfaire votre curioſité là-deſſus.

Egalement haïs de nos parens, ma ſœur & moi, continua-t-il, nous fumes bannis de la maiſon paternelle; on m'enferma dans un College de Moines, d'où je ne ſuis ſorti que depuis la mort de

mon frere, & ma ſœur fut envoyée à je ne ſçai quel Convent où elle n'arriva pas, puiſqu'elle fut malheureuſement tuée en chemin avec un vieux domeſtique qui la conduiſoit. Ce fait eſt-il bien vrai, interrompis-je? Il ne l'eſt que trop, me repartit le Chevalier. Je me ſouviens d'avoir oüi dire à mon pere qu'il avoit des preuves certaines de l'aſſaſinat du conducteur. Je crois, repris-je, la mort de cet homme bien averée, mais peut-être pouvez-vous douter de celle de votre ſœur. Non non, repartit-il, je ne puis me flatter qu'elle ſoit encore vivante. Si elle l'étoit, auroit-elle gardé un ſi long ſilence? D'ailleurs elle aura vraiſemblablement été traitée comme ſon guide. Et ce guide, lui dis-je, ne s'apelloit-il pas du Clos? n'étoit-il pas votre gouverneur? Enfin, n'avez-vous pas été bannis de votre mai-

ſon votre ſœur & vous pour deux chiens que vous vouliez empoiſonner.

Ah, Ciel ! s'écria le Chevalier, il n'y a que ma ſœur au monde qui ſçache cette circonſtance, & vous ne pouvez l'avoir appriſe que d'elle. Au nom de Dieu, ajouta-t-il, tout émû, qu'eſt devenuë cette chere ſœur ? Où eſt-elle, Monſieur ? La verrai-je encore ? Oüi, lui répondis-je, vous pourrez la revoir ; mais la choſe ne ſe peut faire ni facilement, ni ſitôt. Là-deſſus, je lui contai les malheurs de Marguerite du Clos, & l'hiſtoire de la nouvelle Sakgame des Hurons. Les alternatives de fortune de cette malheureuſe ſœur, arracherent à ce jeune homme bien des larmes, tantôt de joye, tantôt de triſteſſe. Il fremiſſoit à l'idée ſeule des miſeresauſquelles elle auroit été expoſée ſans moi. L'eſpece de ſou-

verainneté où je la lui repreſentois après cela, le conſoloit auſſitôt. Enfin, je tins ce jeune homme pendant deux heures dans une ſucceſſion continuelle de joye & de chagrin, de plaiſir & de peine.

Lorſque j'eus achevé de lui rendre compte de l'état où j'avois laiſſé ſa ſœur, il ſe répandit en diſcours reconnoiſſans. Il me fit mille proteſtations d'amitié. Il exigea de moi que je lui promiſſe de prendre un logement chez-lui, en me conjurant de diſpoſer de ſes biens, comme des miens propres; en un mot, de ne nous ſéparer jamais. Dans l'impetuoſité de ſa tendreſſe pour ſa ſœur, il vouloit que nous partiſſions ſur le champ pour l'aller chercher, comme s'il n'eut été queſtion que de faire en poſte un petit voyage en France. Mais je lui dis qu'il ſuffiſoit d'abord de faire donner avis à la Sakgame de la ſituation

où étoient les affaires de ſon frere, & de l'inviter à venir à Paris partager ſon bonheur.

Il s'agiſſoit donc de faire ſçavoir à la Sakgame les intentions du Chevalier. Ce qui n'étoit pas facile. Néanmoins, de peur de le chagriner, je ne lui en fis pas ſentir toute la difficulté. Nous écrivîmes en même temps pluſieurs Lettres, dans l'eſperance qu'elles ne ſeroient pas toutes inutiles. J'en adreſſai une au Convent des Peres Récolets de Quebec, une autre à un Marchand de Montreal qui commerçoit avec les Hurons, & une troiſiéme à l'Intendant de Canada, à qui le jeune homme la fit recommander par Monſieur de Barbeſieux dont il étoit aimé. En attendant une réponſe, il m'appelloit ſon frere, en m'aſſurant qu'il ne tiendroit qu'à moi de le devenir, & il n e pouvoit vivre un moment ſans moi.

Nous allâmes au bout de huit jours célébrer la Fête qu'il avoit promis de donner à ſes amis, & dont il devoit faire les frais. Je n'ai jamais rien vû de ſi plaiſant que tout ce qu'inventa cette jeuneſſe pour faire honneur au Chevalier. Le Panegirique de ſon pere & de ſon frere étoit une piece achevée. L'ironie la plus fine & la mieux ſoutenuë y regnoit partout, & ce diſcours comique fut prononcé avec un ſerieux admirable.

La Fête dura preſque toute la nuit, & elle auroit été auſſi amuſante que bizarre, ſi cette jeuneſſe tumultueuſe eut pû ſe moderer; mais après mille extravagances pleines d'eſprit, mille cérémonies divertiſſantes, quoique ridicules pour la plûpart, & remplies d'imprécations contre la coûtume qui ſoumet les enfans à leurs peres. Un des plus étourdis s'aviſa de

dire qu'il manquoit une choſe eſſentielle à la Fête : qu'il falloit avoir des femmes, qui par des cris lugubres, fiſſent le rôle de ces anciennes Romaines que l'on payoit pour pleurer aux funerailles. Chacun applaudit à une ſi belle imagination ; & ceux qui connoiſſoient dans le Quartier des perſonnes propres à faire ce perſonnage, ſortirent pour en aller chercher. Ils nous en amenerent trois, qui ne croyoient aſſurément pas venir là pour pleurer. Elles prirent cependant la choſe fort galamment, & après qu'on les eût mis au fait du ſervice extraordinaire qu'on attendoit d'elles, & qu'on leur eût fait boire quelques razades de vin de Champagne pour les empêcher de ſuccomber à la triſteſſe que demandoit leur rôle, ces créatures ſe mirent à faire des lamentations & des cris ſi perçans, que tout le voiſinage en retentit.

Quelque choſe que put dire & faire notre Hôte, deux ou trois eſcoüades du Guet attirées par ce tapage funebre, voulurent entrer abſolument pour voir eux-mêmes ce qui ſe paſſoit dans cette maiſon. Ils n'avoient pas affaire à des gens diſpoſez à approuver leur curioſité. Nous leur diſputâmes l'entrée. Ils firent tête d'abord; mais ils lâcherent pied bientôt après. Nous les pourſuivîmes juſques dans la ruë, où un des nôtres en les pouſſant, tomba percé de deux ou trois balles qu'il reçut dans le corps.

L'Hôte qui nous avoit laiſſé faire toutes ces folies dans ſa maiſon, fut empriſonné & ruiné. Pour nos trois pleureuſes de commande, on les envoya pleurer tout de bon à l'Hôpital. Depuis ce temps-là nos coteries furent tout-à-fait dérangées; nous ne pûmes jamais renoüer de belles parties,

pas même nous trouver une demi douzaine enſemble ſans être examinés, ſuivis & montrés au doigt par la populace ; car on contoit de nous d'étranges choſes. Les uns diſoient de notre derniere aſſemblée qu'elle n'étoit compoſée que d'infames Juifs déguiſez, & que ſi le Guet n'étoit pas accouru aux cris des filles enfermées avec eux, ces malheureuſes auroient été débaptiſées. D'autres prétendoient que c'étoit des ſorciers qui tenoient là leur ſabbat & que nous avions reſolu de perdre par d'affreux orages le reſte de la France, comme nous venions de faire depuis peu pluſieurs de ſes contrées, ſurtout l'Orleanois & la Bourgogne.

On nommoit même un Archer digne de foi qui par le trou de la ſerrure avoit vû pluſieurs diables qui nous ayant fait ſigner

de notre ſang ces terribles commiſſions, s'étoient envolés par la cheminée en forme de hiboux, laiſſant la ſalle & toute la maiſon empeſtées d'une vilaine odeur de ſouffre & de cuir brûlé. On aſſuroit encore que les femmes que nous avions entraînées avec nous, nous avoient trahis par leurs cris pour ſe venger de ce que nous les faiſions ſervir de joüet à des démons incubes, afin que les femmes qui ſeroient groſſes en même-temps qu'elles périſſent toutes avec leur fruit; & l'on douta ſi peu de cette particularité parmi le peuple, qu'on dit que cela fit faire à Paris un fort grand nombre de neuvaines.

On fit plus, un Prêtre Normand crut & dit pieuſement dans un Prône que notre troupe étoit la même qui, l'année précedente avoit tenu une pareille aſſemblée dans un moulin auprès de Mante,

pendant lequel ſabat la grêle avoit preſque abîmé cette Ville, ſans qu'il en tombât un ſeul grain ſur le moulin. Il ajouta qu'une femme qui avoit été livrée de force à l'eſprit immonde, étoit accouchée peu de temps après d'un monſtre horrible, qui avoit quatre bras armés de griffes au lieu d'ongles & deux têtes cornuës. Il montroit effectivement une Lettre par laquelle on lui donnoit avis des accidens à quelques circonſtances près ; mais ce n'étoit pas uſer immoderément du privilege des hiſtoriens en ſecond que de n'y mettre du ſien que des ſorciers, des cornes & des griffes.

Je profitai de l'interruption que cette affaire cauſoit à nos aſſemblées pour en détourner le Chevalier, que j'appelle toujours ainſi, quoi qu'il ait perdu ce nom en devenant chef d'une illuſtre

famille ; ces ſortes de cohuës ne me plaiſoient point du tout en mon particulier, & ce jeune homme n'étoit déja que trop dérangé. Il prit fort bien le conſeil que je lui donnai là-deſſus, & nous nous bornâmes à quatre ou cinq amis dont il voulut bien me laiſſer le choix.

Pour nous deux nous étions comme inſéparables ; on ne nous voyoit guere l'un ſans l'autre. A la maiſon j'étois plus maître que lui. Il vouloit que tout fût commun entre-nous, & ſoit manque de delicateſſe, ſoit excès d'amitié pour moi, il y auroit volontiers compris ſa maîtreſſe. Il eſt vrai que ſe laſſant de celle qu'il avoit, il ſembloit avoir envie de me la ceder pour en choiſir une de la premiere claſſe ; ce qu'il pouvoit faire alors avec les gros biens dont il étoit devenu maître par la mort

de ſon pere. Veritablement un entremetteur qui s'étoit chargé de ſoin de lui déterrer un parti brillant, lui trouva bientôt une de ces Belles du grand air, qui ſçavent donner du relief à l'amant qu'elles coulent à fond. Celle-ci pourtant n'eut pas le temps de lui faire l'honneur de le ruiner ; elle lui tira ſeulement quelques plumes les premiers jours, mais s'étant apperçeu que les appas dont il étoit épris n'étoient qu'artificiels, il s'en dégouta & il en fut quitte pour le vin du marché.

Comme je l'aimois veritablement, je lui conſeillai de quitter ce train de vie & de ſonger plutôt à un établiſſement ſolide. Je ſçai, me dit-il, que vous ne me parlez ainſi que pour mon bien, neanmoins je vous avoüerai que j'ai reſolu de ne prendre ce parti qu'après vingt-cinq ans & je vous

dirois même quarante, ſi je n'étois pas fils unique. Hébien, repris-je, portez donc vos vœux à des idoles qui en valent la peine. A votre place, je m'en tiendrois à ce que nous appellons une inclination bourgeoiſe. C'eſt donc là votre avis, me repartit le Chevalier ? vous croyez qu'un attachement de cœur, une belle paſſion me conviendroit ? Je ſuis ravi que vous penſiez comme moi. C'eſt mon goût. Cependant avant que je me détermine, je veux conſulter le vieux Baron. Je ſuis perſuadé qu'il penſe autrement que nous ſur cet article. Voulez-vous que je vous diſe de quelle façon il parloit dernierement de la galanterie dont il poſſede les plus fines rubriques. Tu as pris le bon parti, me diſoit-il cordialement, il en coute trop à filer le parfait amour avec une perſonne qui garde des mé-

nagemens & dont on ne diſpoſe point à ſon gré.

Si c'eſt par exemple une femme mariée que tu aimes, outre la peine de t'en faire aimer, tu auras celle de trouver des momens favorables & de tromper le jaloux ; il faut être Eſpagnol pour n'y pas perdre patience. Les difficultez te rebuteront, à moins qu'elle n'appartienne à un ſot, & alors la facilité qu'il y aura à lui confirmer ce titre rendra la tromperie inſipide.

La chaîne d'une veuve a bien des charmes, mais ſouvent la belle perd un ami, parce que maîtreſſe de ſa conduite elle ſe livre trop & le traite en époux aimé. Il y a bien de l'honneur à mettre une jeune fille ſous le joug, il eſt glorieux de s'en faire aimer, mais le chemin de ſon cœur eſt parſemé d'épines & demande plus de patience que tu n'es capable

d'en avoir. Premierement ſi elle eſt née coquette & que tu ne lui plaiſes pas d'abord, il n'y a rien à faire ; le cœur d'une coquette ſe donne au premier abord, ou ſe défend toujours. Pendant tes plus grandes aſſiduitez elle te laiſſera te morfondre à ſa porte & tentera d'autres conquêtes.

Si c'eſt une fille farouche ou ſimplement ce qu'on appelle une fille ſage, qu'il faut d'adreſſe pour la vaincre ! que de travaux ! que de conſtance ! Neanmoins ne te rebutes pas. Pourſuis-la ſans ceſſe. Elle fuit, mais elle ſe laſſera. Il y aura quelque heureux moment où elle ne ſera pas fâchée de trouver, comme Sirinx & Daphné, quelque fleuve au milieu de ſa courſe. Ce ſera un bon prétexte pour s'arrêter. Si c'eſt une prude que tu aimes, autres peines, autres ſoins, elle exercera ta patience & la fatiguera, ſi tu ne ſuis avec

elle une methode toute particuliere. Ne l'attaque celle-là qu'avec les mêmes armes avec leſquelles elle ſe défend. Il faut l'applaudir en tout, avoir du goût pour ce qu'il lui plaît, blâmer ce qu'elle blâme, & tâcher d'être de toutes ſes parties. L'occaſion fera le reſte. Il y aura peut-être quelque quart d'heure de diſtraction où les ſentimens d'honneur & de vertu s'endormiront, & la prude dépourvûë du ſecours de ces grands mots ſera fort foible.

Il y a d'autres filles qui gardant un honnête milieu, ne ſont ni ſauvages ni coquettes. Celles-là mettent l'amour & la diſcretion d'un homme à de grandes épreuves avant qu'elles ſe livrent à lui; mais auſſi après cela ſon bonheur eſt digne d'envie, ſes plaiſirs ſont parfaits, ſans amertume, ſans ennuy, ſans dégoût. Elles ſçavent

ſe conſerver ſon eſtime, ſon amitié, ſon reſpect même juſques dans leur foibleſſes, ou plutôt elles n'ont que des apparences de foibleſſe, & fâchées que l'objet aimé exige d'elles autre choſe qu'un cœur tendre, elles ne font que ſe prêter, pour ainſi dire, à ſes propres foibleſſes. Je t'en ſouhaite de cette eſpece là ; pour moi, je n'ai jamais eu le bonheur d'en rencontrer en mon chemin.

Voila les leçons que ce nouvel Ovide me donnoit l'autre jour, continua le Chevalier, & vous devez bien le reconnoître à ces traits. Je le reconnois bien auſſi, lui répondis-je, & il me ſemble que le Baron eſt comme ce rat lequel ayant perdu ſa queuë vouloit perſuader aux autres animaux de ſon eſpece que des queuës ne faiſoient que les embarraſſer & qu'ils devoient tous s'en délivrer.

Le

Le Baron eſt de l'ancienne Cour : il n'y a plus pour lui de galanterie gratuite. Il voudroit réduire à la mendicité toutes les honnêtes femmes qui refuſent des hommages, parce qu'il offroit les ſiens à leurs meres il y a trente ans. Croyez-moi, l'amour venal eſt un eſclave dont la ſocieté ne fait point honneur & l'on ne doit l'admettre à ſa table tout au plus que comme fait le Baron faute d'avoir d'autres convives. Pour vous, Chevalier, étant jeune & fait comme vous êtes, vous devez vivre autrement que lui. Vous voyez combien peu il eſt eſtimé avec ſes belles maximes. Si les peres défendoient à leurs enfans de le frequenter, il ſeroit réduit pour toute ſocieté à celle de quelques libertins mépriſez par tout comme lui. Il a de l'eſprit, je l'avouë, mais ſon eſprit eſt dangereux. Il eſt amuſant, mais il

n'eſt pas le ſeul qui le ſoit. Vous connoiſſez des gens dont la compagnie n'eſt pas moins agréable & dont l'amitié ne peut faire rougir.

On ne trouve point mauvais, ajoutai-je, qu'un jeune homme de famille pour connoître le monde goûte un peu des plaiſirs qu'il lui preſente. On exige ſeulement de lui qu'il ne s'y abandonne pas tout entier & qu'il y ait du diſcernement dans le choix qu'il en fait. Les plaiſirs d'un Soldat ne ſont pas ceux d'un Gentilhomme, & les vôtres doivent differer de ceux d'un avanturier. Il eſt bon que vous ſoyez façonné par le beau ſexe, c'eſt-à-dire par des femmes qu'on puiſſe frequenter ſans ſe familiariſer avec la débauche.

Le Chevalier m'interrompit en cet endroit. Je ſuis convaincu, me dit-il, épargnez vous la peine de me prêcher plus long-tems. Je

ſuis frappé de vos raiſons. Faites-moi ſeulement mettre en pratique vos utiles avis. Je vous laiſſe le maître de ma conduite. Je ne vous en demande pas tant, lui répondis-je; ſoyez ſeulement perſuadé que c'eſt par amitié que je prends la liberté de vous parler comme je fais. Je le ſçai, repartit le Chevalier. Sans cela, ajouta-t-il, en ſouriant, je pourrois croire que vous ne m'exhortez à la vertu que pour vous conſerver plus ſeurement la petite Brune que je vous ai cedée. Il pouvoit bien, ſans craindre de me choquer, badiner ſur cet article, lui qui m'avoit ſouvent reproché que je ne faiſois guere de cas de ſes preſens, puiſque je m'attachois ſi peu à ſa petite Brune. Cependant cette plaiſanterie fut cauſe que je ceſſai entierement de voir cette fille, qui n'en devint pas plus malheureuſe, puiſqu'elle

épouſa l'Intendant du Chevalier. Ce domeſtique, quoique riche, n'eut pas de répugnance à la prendre pour femme. Elle valoit effectivement mieux que lui. C'étoit une petite éveillée des plus piquantes; une rieuſe qui avoit toujours quelque conte plaiſant à vous faire.

Un jour qu'elle nous divertiſſoit par le recit des beaux faits d'une beauté fameuſe par ſes galanteries, je lui demandai ſi elle avoit connu la D... cette Déeſſe des amours dont j'étois l'Adonis lors qu'on me fit partir pour le Canada. Si je l'ai connuë, s'écria-t-elle! c'eſt elle qui m'a donné les premiers principes du ſçavoir vivre. Si je connois le monde, ſi j'ai quelque éducation, c'eſt ſon ouvrage. Helas! la pauvre fille n'auroit pas fait une ſi triſte fin, ſi elle eut profité elle-même des conſeils qu'elle me donnoit; mais

elle croyoit ne manquer jamais de rien & negligeoit de garder, comme on dit, une poire pour la ſoif. Avec cela elle avoit un trop bon cœur. Elle n'avoit aucun égard pour elle-même, quand il s'agiſſoit de ſervir un ami. Si elle vous avoit oublié auſſi facilement que vous nous laiſſez-là, vous autres hommes, elle ne ſe ſeroit pas perduë pour l'amour de vous.

De grace, lui dis-je, expliquez-moi en quoi j'ai eu le malheur de cauſer celui de cette obligeante perſonne. C'eſt ce que je puis vous apprendre, me répondit-elle, car je demeurois alors chez elle, & ma mere étoit ſa femme de chambre favorite. Quelques jours avant votre départ vous dites, s'il vous en ſouvient, à deux ou trois de vos amis que vous aviez une cruelle affaire ſur les bras & que le Maltotier chez qui vous travailliez

vous faiſoit de terribles menaces. C'en fut aſſez pour les mettre à ſes trouſſes, quand ils virent que vous aviez diſparu. Ils ſe préparerent à lui faire des affaires juridiquement. Votre maîtreſſe, à qui vous aviez dit la même choſe, encore plus allarmée qu'eux, eut l'indiſcretion d'intereſſer pour vous l'illuſtre amant qui prenoit ſoin d'elle. Ce Seigneur genereux fit plus qu'elle ne demandoit. Il prit la peine d'aller chez le Maltotier pour le queſtionner & l'intimider.

Le Maltotier bien loin de paroître effrayé des menaces qu'on lui faiſoit, répondit froidement qu'il étoit lui-même fort en peine de vous, que votre abſence dérangeoit infiniment ſes affaires, parce que vous ne lui aviez rendu aucun compte & qu'il n'avoit oſé faire ouvrir votre chambre, quelque beſoin qu'il eût de pluſieurs

papiers qui y étoient. L'obligeant Seigneur envoya chercher un Serrurier, fit ouvrir la chambre, examina quelques livres de compte qu'il rendit au Maltotier, puis faisant l'inventaire de ce qui vous appartenoit, il reconnut plusieurs bijoux qu'il avoit donnés à la D... avec quelques Lettres qu'elle vous avoit écrites & que vous aviez eu l'imprudence de conserver. Il découvrit par là le vrai motif qui engageoit cette Demoiselle à prendre si vivement vos interêts, & piqué de se voir dupé si grossierement, il resolut de la punir de son infidelité.

Vous sçavez qu'il étoit prompt à executer ce qu'il avoit entrepris. Il la vint prendre dès le lendemain matin dans le carrosse qu'il lui avoit donné, pour aller, disoit-il, dîner au bois de Boulogne & s'y promener ensemble le reste de la journée. En arrivant

à Paſſy il la chargea d'ordonner elle-même le repas, après quoi il s'enfonça dans le bois avec elle. Là feignant d'avoir beſoin, il s'éloigna d'elle & revint ſeul à Paris, laiſſant là cette malheureuſe ſans caroſſe & ſans amant payer le dîner qu'elle avoit commandé. Ce ne fut pas tout encore & ſon amour changé en haine n'auroit pas été content de cette vengeance. Il pouſſa ſon reſſentiment juſqu'à faire enlever tous ſes meubles & lui procurer un logement dans ce lieu d'horreur dont la porte eſt toujours ouverte aux perſonnes qui ne ſont pas fideles aux amans qui ont du credit.

C'eſt là que j'ai vû pendant trois ans cette pauvre créature dans un état digne de compaſſion. Comme ſes beaux jours étoient paſſez, on ne s'intereſſoit plus pour elle & ne poſſedant rien,

elle ſe trouvoit hors d'état d'acheter ſa liberté. Elle ne recevoit aucune conſolation que de moi, qui n'ayant pas alors l'argent que j'ay preſentement, ne pouvois guére lui procurer de douceurs dans ce lieu de miſeres. Le jour enfin qui la devoit délivrer de ſes peines arriva : Elle mourut dégoutée du monde & pleurant amerement les deſordres de ſa vie.

Tel fut le recit que la petite Brune nous fit de la mort de la D . . . ce que je n'entendis point ſans reſſentir quelques mouvemens de douleur & de pitié. Il y avoit déja long-temps que je vivois à Paris de la maniere que je l'ai dit & m'y ennuyant je dis au Chevalier que j'avois envie d'aller au pays qui m'avoit vû naître. Véritablement je ſouhaitois d'apprendre des nouvelles de ma Nourice & principalement

de ma chere Lucile, dont je me ſouvenois toujours avec plaiſir. Le Chevalier qui ne recevoit point de réponſes du Canada, s'oppoſa fortement à mon deſſein, comme ſi en me perdant de vûë il eût dû perdre l'eſperance de revoir ſa ſœur. Il ſe rendit cependant à mes inſtances, à condition que mon voyage ne ſeroit que de huit ou quinze jours, & que je le ferois dans ſa chaiſe de poſte, eſcorté par ſon valet de chambre.

Je partis donc & après quelques jours de marche, * je m'arrêtai dans une petite Ville qui n'eſt pas éloignée de la Terre du Meſnil. J'apris là que le Château qui porte ce nom n'étoit plus habité que par des Fermiers, que le Baron s'étoit tué malheureuſement il y avoit quatre ou cinq ans & que pour joüir toujours

* 1700.

des biens de ſa premiere femme, il n'avoit jamais voulu marier ſa fille Lucile, rebutant par mille tracaſſeries tous les partis qui s'étoient preſentez pour elle; mais que depuis la mort de ce Seigneur, les parens de Lucile du côté maternel l'avoient retirée d'auprès ſa belle-mere & lui avoient fait épouſer un vieux garçon Lieutenant general, qui quatre mois enſuite courant trop vîte après le bâton de Maréchal de France, s'étoit laiſſé tomber dans une tranchée, où il avoit trouvé une mort glorieuſe, auſſi bien que pluſieurs autres braves Officiers qui le ſuivoient. Enfin que ſa jeune veuve devenuë ſa maîtreſſe étoit retournée vers la Baronne du Mesnil qui s'étoit retirée à Ganderon.

Pour ma Nourrice, il me fallut aller juſques dans ſon Village pour ſçavoir ce qu'elle étoit de-

venuë. On me dit qu'elle avoit fini ſa carriere peu de temps avant le Baron du Meſnil. Elle avoit une fille, ajouta-t-on, qui diſparut toute jeune ſans qu'elle en ait entendu parler depuis. Elle a laiſſé ſon petit bien à la Baronne pour le rendre à cette fille, ſi elle ſe retrouve, & cette bonne Dame la fait chercher par tout. Je ne doutai point après cela que ma Nourrice ne lui eût fait à mon ſujet de plus grandes confidences qu'à moi-même, ce qui me donna autant d'impatience de parler à la Baronne que j'en avois de revoir Lucile.

Ce qui m'embaraſſoit, c'eſt que je ne ſçavois ſous quel prétexte je pourrois me préſenter à elles. Je ne connoiſſois perſonne à Ganderon, ni dans le pays qui m'y pût introduire ; je craignois de leur faire de la peine & de paſſer pour un avanturier ſi j'oſois deſcendre

tout droit chez elles. Neanmoins quelqu'un me dit qu'il y avoit une Terre à vendre assez près de Ganderon ; ce qui me fit prendre la resolution d'y aller. Il se trouva que c'étoit justement la Terre de Monneville, qui retournoit à quatre ou cinq heritiers avides après la mort de mon plus proche parent, qui s'en étoit mis en possession, sur la foi des certificats, qui assuroient que le Comte de Monneville mon pere avoit été tué en Westphalie.

J'arrivai à Monneville sur les deux ou trois heures après midi, & mon Guide me fit descendre dans un mauvais Cabaret qui étoit là. J'entrai d'abord dans le Château & tandis que je l'examinois, le Curé qui répondoit ordinairement en l'absence des vendeurs, vint me joindre. Je ne lui eut pas sitôt dit que j'avois dessein d'acheter cette Terre, que me

regardant déja comme ſon Seigneur, il m'accabla de civilitez. Il m'offrit un lit & ſon ſouper de ſi bonne grace & avec une politeſſe ſi opiniâtre, que je fus obligé de me laiſſer conduire chez lui. Ce qui me plaiſoit dans ce bon homme, c'eſt qu'il me paroiſſoit un grand babillard & je jugeois que ce défaut me ſeroit d'une grande utilité dans mon entrepriſe.

Après les premiers complimens qui durerent bien un gros quart d'heure, le vieux Curé m'enviſageant fixement, je donnerois, me dit il, tout ce que je poſſede au monde, pour que cette Terre vous convint. Vous reſſemblez ſi parfaitement au dernier de la famille à qui elle appartenoit avant ces Collatereaux d'aujourd'hui, que je croirois n'avoir point perdu ce Gentilhomme ſi je vous voyois en ſa place. Oui, Monſieur, ajouta-

t-il avec tranſport, ſeulement à vous voir, je me ſens porté à vous aimer autant que je l'aimois & à vous tenir compte des obligations que je lui avois. Elles ne ſont pas petites: c'eſt lui qui m'a fait ce que je ſuis, c'eſt lui qui m'a donné ce benefice qui eſt un des meilleurs du pays.

Je n'aurois pas perdu ſitôt cet aimable Gentilhomme, continua-t-il, s'il eût voulu me croire & demeurer ici tranquille, ſans ſe faire un point d'honneur de ſuivre l'exemple de ſon pere à qui la guerre avoit été funeſte.

Je vis bien qu'il ſuffiſoit de ne pas interrompre ce bon Prêtre pour qu'il ne ceſſât de parler. Je le laiſſai donc s'égayer à ſon aiſe en faiſant le detail de toutes les bonnes qualitez de ſon défunt Gentilhomme; detail que je lui fis bien repeter dans la ſuite, quand je ſçeus la part que j'y de-

vois prendre. Je le queſtionnai après cela ſur la nobleſſe du voiſinage, lui prêtant une attention qui le charmoit, principalement quand il en fut à l'article de Ganderon & qu'il me parla de Lucile & de ſa belle-mere. Il me dit entre autres choſes particulieres que ces deux veuves aimoient beaucoup la retraite & ne faiſoient pas dans le monde la figure qu'ils y auroient du faire avec les biens dont elles jouiſſoient & dont il ne manqua pas de me calculer exactement le revenu.

J'ai connu la Baronne, me dit-il, avant qu'elle allât à Paris du tems qu'elle n'étoit que Demoiſelle de Ganderon; que le Convent l'a changée, grand Dieu! auſſi bien que ſon mariage avec le Baron du Meſnil. Elle étoit alors d'une gayeté extraordinaire, toujours riant, toujours danſant, au lieu que préſentement

ces jours ne paroiſſent tiſſus que de triſteſte & d'ennuy, quoy qu'elle ne ſoit pas encore dans un âge à devoir renoncer aux plaiſirs innocens du ſiecle. Pour la jeune Douairiere, elle ne paroît pas regarder la vie avec tant d'indifference. Ce n'eſt pas que je croye qu'elle ſonge à ſe remarier. Du moins n'y a-t-il aucune apparence qu'elle s'occupe d'une pareille penſée, au contraire elle eſt attachée ſi fortement à ſa belle mere, que je doute qu'elle la veuille quitter une ſeconde fois.

Vous jugez bien, pourſuivit-il, qu'elle a été recherchée par tout ce qu'il y a de meilleur dans le pays; outre ſon bien elle a beaucoup de merite. Elle eſt ſage & bien élevée. Elle n'a peut-être pas été contente de ſon premier mariage, dis-je, au bon Curé. Elle n'a pas dû l'être, me répondit-il, & c'a été un meurtre de lui avoir

laiſſé atteindre la majorité dans l'état de fille, pour lui donner après cela un auſſi vieux mari que celui qu'elle avoit épouſé, par l'avidité de ſes parens, qui croyoient par là doubler ſon bien, mais le ciel les en a punis, car il eſt mort au bout de quelques mois & elle n'en a point eu d'enfans.

Je demandai auſſi au Curé ſi elle ne ſongeoient point à acheter Monneville. Je ne le crois pas, me dit-il, car elles m'en auroient parlé ; Cependant cette Terre conviendroit aſſez à la Baronne ; mais ſe voyant ſans enfans, elle ne fait aucunes acquiſitions. Ainſi, vous pouvez compter qu'elle n'ira point ſur votre marché non plus que ſa belle fille. Malgré ce que me dit le vieux Prêtre, je crus devoir profiter pour les voir du pretexte de leur aller faire politeſſe au ſujet de cette Terre, & les aſſurer que je

n'y ſongerois point du tout, pour peu qu'elles en euſſent envie. Je fis entrer le Curé dans mes vûës & il s'offrit à me conduire dès le lendemain à Ganderon.

Je devois paſſer pour un homme de conſequence à juger de moi par l'habit; jamais Gentilhomme ſur le lieu n'en avoit peut-être porté de ſi riche que celui dont j'étois revêtu, ni même que celui du Valet de Chambre qui me ſuivoit. Je ne pouvois pas me tromper en abordant les deux Dames. Elles ſe promenoient toutes ſeules & le Curé commença par les apoſtropher nommément & leur parler dès qu'il put s'en faire entendre. Pour répondre au compliment qu'il leur fit en me preſentant à elles, ces charmantes veuves me reçurent fort civilement & me dirent qu'elles ſeroient ravies d'avoir un voiſin tel que moi. Nous parlâmes fort peu

les Dames & moi, car le vieux Patriarche qui croyoit aparemment être en chaire, ne déparloit point, mais au defaut de nos langues nos yeux firent bien leur devoir. Ceux de la Baronne furent toujours fixez ſur moi & les miens ſur ma chere Lucile.

Nous nous étions quittez ſi jeunes cette derniere & moi, qu'il n'eſt pas étonnant qu'elle ne me reconnut point. J'eus moi-même bien de la peine à me la remettre, quoique je ſçeuſſe que c'étoit elle. Cette viſite ſe paſſa ſans éclairciſſement; j'avois neanmoins autant d'envie d'en venir là, qu'elles en avoient de ſçavoir qui j'étois. La Baronne s'imaginant que le Curé pourroit l'en inſtruire, le tira à part pour le lui demander. Elle ne fit que l'embarraſſer par cette queſtion, à laquelle il répondit qu'il ignoroit mon nom, mais qu'il n'épargneroit rien pour

le découvrir. Je ne me ſouviens pas de ce que je dis à Lucile pendant ce temps-là, je me ſouviens ſeulement que j'étois dans une agitation d'eſprit qui lui dut cauſer de la ſurpriſe ſi elle s'en apperçut.

Un moment après que la Baronne eut quitté l'entretien du Curé pour ſe mêler du nôtre, ce bon Eccleſiaſtique l'embaraſſa extrêmement à ſon tour : Madame, lui dit-il en me regardant, je ne ſçai ſi mes yeux me trompent. Dites moi, je vous prie, ſi dans votre premiere jeuneſſe vous n'avez vû perſonne qui reſſemblât à ce Monſieur. La Baronne qui ne s'étoit nullement attenduë à cette queſtion, en fut troublée. Elle avoit encore mieux que lui remarqué cette reſſemblance dont il parloit. Cependant elle répondit qu'elle croyoit avoir connu quelqu'un dont j'avois quelques traits,

mais qu'elle ne ſe ſouvenoit pas dans quel endroit. Avez-vous oublié, reprit-il, le Comte de Monneville, grand ami de feu Mr. votre pere & qui fut tué en Franche-Comté en ſoixante-huit. Il avoit laiſſé deux fils, dont l'aîné mourut au même temps que lui. Le Cadet lui ſurvecut de quelques années. Tenez, Madame, conſidérez ces traits; voilà certainement la vivante iinage de ce Cadet. Je ſuis ſurpris que cela ne vous frappe pas comme moi. Vous étiez déja grande, quand ce Monneville vivoit, & vous avez cent fois joüé tous deux enſemble. Votre pere l'aimoit beaucoup & l'a bien regretté. Pour moi, je lui dois mon petit établiſſement & je ne l'oublirai jamais dans mes prieres.

Je le diſois hier à Monſieur, ajouta-t-il; cette reſſemblance m'a donné pour lui une telle inclination que je voudrois pour

beaucoup qu'il s'accommodât de la Terre de Monneville. Hébien, Monſieur le Curé lui dis-je, faites enſorte que je l'aye; vous ne ſçauriez me rendre un plus grand ſervice que de me procurer le voiſinage de ces Dames, & je vous proteſte que vous ne ſerez pas moins content de votre nouveau Seigneur que vous l'avez été de celui que vous regrettez. L'affaire eſt entre vos mains, lui dit alors la Baronne, vous pouvez la faire réuſſir, ſi vous voulez, puiſque c'eſt vous qui recevez ordinairement les encheres. Le Curé là-deſſus promit de mettre tout en uſage pour en venir about.

En prenant congé de ces deux veuves, je les priai de me permettre de les aſſurer quelquefois de mes reſpects, tant que je ſerois dans ce Pays-là. Elles me répondirent que je leur ferois plaiſir, & comme c'étoit ce que je deman-

dois, je n'eus garde d'y manquer. Il étoit fête le lendemain. J'appris qu'on disoit à Ganderon une Messe à neuf heures, & que les Dames y assistoient d'ordinaire. L'impatience me prit d'y aller & de m'y faire connoître. Je me trouvai dans l'Eglise avant elles, & quand elles arriverent, la Baronne m'ayant apperçû, m'envoya prier sur le champ de me placer avec elles dans leur banc.

Après la Messe, je leur donnai la main pour les reconduire; & je leur dis qu'au hazard de passer pour un importun, je prenois la liberté de leur venir demander à dîner, mais préalablement une conversation particuliere. Elles parurent étonnées de mon compliment. Lucile surtout se montra mécontente en n'entrant avec nous dans le cabinet de la Baronne qu'avec peine & par pure bienseance; encore ouvrit-elle toutes

toutes les fenêtres, & affecta de ne vouloir pas que la porte fut fermée. Quand nous fûmes assis : Madame, dis-je à la Baronne, vous fîtes sentir hier au Curé de Monneville qu'il vous feroit plaisir de s'informer qui je suis & de vous en rendre compte ; quelques recherches qu'il fasse, il ne réüssira pas. Quoi que je sois né dans ces Quartiers, & même assez près du Mesnil, où j'ai eu l'honneur de vous voir long-temps l'une & l'autre, je suis seur de n'être connu ici de personne. Ce qui ne doit pas vous surprendre, puisque j'ai quitté ce Pays-ci dès l'âge de douze ans. Peu d'années après je sortis du Royaume pour passer aux Indes, doù je ne suis de retour que depuis quelques mois.

Pendant ce voyage, qui comprend presque toute ma vie, j'ai toujours été dans une ignorance absoluë de la chose qu'il m'im-

porte le plus de ſçavoir, & qui ſeule aujourd'hui m'attire en ces lieux. Je vais vous étonner en vous diſant ce que j'ignore, & à qui je viens m'adreſſer pour m'en éclaircir. J'ignore qui je ſuis ; & c'eſt de vous, Madame, dis-je à la Baronne, que je viens l'apprendre, puiſque c'eſt à vous ſeule que l'aura révelé en mourant la ſeule perſonne qui le ſçavoit. La nourrice qui m'a élevé.

La Baronne n'étoit pas en état de me répondre ; elle changea de couleur & s'évanoüit entre les bras de Lucile, qui ne ſçachant que penſer de ce qu'elle voyoit, étoit dans une extrême étonnement. Cependant la Baronne repris l'uſage de ſes ſens, & jettant ſur elle des yeux à demi ouverts : Hé quoi, ma fille, lui dit-elle, vous ne reconnoiſſez pas la petite ſœur avec laquelle vous avez été élevée ? Oüi, Madame, dis-je

alors à Lucile, c'eſt moi qui ſous un autre habillement ai paſſé les premieres années de ma vie auprès de vous. Vous me faiſiez l'honneur de payer de votre amitié le tendre & reſpectueux attachement que j'avois pour vous, permettez moi de vous en faire ſouvenir.

Tandis que Lucile rappeloit ſes idées, la Baronne l'aſſuroit que je diſois la verité, & de mon côté, je lui citois tant de circonſtances de notre éducation qui n'étoient connuës que de nous, que ſe laiſſant enfin perſuader, & me regardant d'un air encore tout interdit : Si vous êtes cette petite ſœur, me dit-elle en ſoûpirant, vous devez me tenir compte de bien des larmes que vous m'avez coutées, & dont j'aurois été moins prodigue, ſi je vous avois cru d'un ſexe que je ne devois ni tant aimer ni tant plaindre.

Elles me firent auſſi-tôt tant de queſtions l'une & l'autre, qu'il me fallut dès ce moment même commencer à leur conter mes avantures, & principalement de quelle façon j'avois quitté le Pays, perſonne n'ayant jamais ſçu ce que je pouvois être devenu. Pendant cet entretien, & tant que le dîner dura, je voyois de temps en temps la jeune veuve, que je ne ſçaurois appeller que Lucile, tomber dans une rêverie qui me faiſoit juger qu'elle doutoit encore que je fuſſe bien ce que je diſois. J'étois au déſeſpoir qu'elle ne me reconnût que comme par degrez.

Comme je ne doutois pas que ma nourrice n'eût déclaré en mourant à la Baronne bien des choſes qu'elle n'avoit oſé me reveler à cauſe de ma jeuneſſe, j'étois fort impatient de faire parler cette Dame là deſſus. Lucile même ſe joignit à moi pour la prier

de ſatisfaire une ſi juſte curioſité ; neanmoins nous ne gagnâmes rien. Quelque amitié que Madame du Meſnil eut pour ſa belle fille, elle la trouvoit de trop dans un éclairciſſement où elle ſe défioit d'elle même & n'étoit pas ſeure de ne me découvrir que ce qu'elle voudroit.

Tout ce que j'ai ſçu de votre nourice, me dit-elle, c'eſt qu'elle m'aſſura qu'elle n'étoit point votre mere, qu'elle vous avoit toujours aimé comme ſi vous euſſiez été ſon propre enfant, & qu'enfin elle vous deſtinoit le peu de bien qu'elle avoit, ſi je voulois bien m'en charger pour vous le rendre un jour, ſi vous paroiſſiez dans le pays. Elle me fit auſſi bien des excuſes, ajouta la Baronne, de la tromperie qu'elle m'avoit faite en vous laiſſant dans ma maiſon habillé en fille.

Eh, Madame, lui dis-je, ne

m'obligez point à demi. Je ſçavois déja ce que vous venez de me dire ; c'eſt le reſte que je vous conjure de ne me point celer. Fixez-vous auprès de nous, me répondit-elle en ſouriant ; accommodez-vous de la Terre de Monneville ; après quoi ſi je ſçai quelque choſe de plus & que je m'en ſouvienne, je vous promets de vous en faire part. Songez à la promeſſe que vous me faites, lui repliquai-je, s'il ne s'agit que de faire cette acquiſition pour être au fait de ma naiſſance, je viendrai dans peu vous ſommer de votre parole.

Il ne fut plus queſtion que d'affermir Lucile dans la foi qu'elle commençoit d'ajouter à nos diſcours. Il me vint ſur cela une penſée qui fit plus d'effet que tout le reſte : Je quittai pour un moment ma perruque & pris à l'aide des femmes de chambre du Châ-

teau une coeffure pareille à celle que je portois à l'âge de dix ans. Enſuite je me preſentai devant les Dames & feignant de pleurer, je m'aprochai de Lucile pour la prier de me conſoler comme autrefois en me permettant de lui baiſer la main. Oh ! pour le coup, dit-elle à ſa belle-mere, la voilà elle-même, c'eſt ma petite ſœur. Vous en ſouvenez-vous, Madame, quelque chagrin qu'elle eût en lui donnant ma main à baiſer, je la conſolois ; c'étoit un remede à tous ſes maux.

Vous ſouvenez-vous bien auſſi, dis-je alors à Lucile, que vous me promettiez de m'aimer toujours ? promeſſe d'enfant, répondit-elle ! Promeſſe d'enfant tant qu'il vous plaira, dit la Baronne, j'entens un homme qui vous aidera volontiers à la tenir. C'étoit le Curé de Monneville qui arrivoit & dont on entendoit la voix, quoi

qu'il ne fût encore que dans la baſſe-cour. Ce bon Prêtre du plus loin qu'il apperçut les Dames, leur fit dix queſtions ſans leur donner le temps de répondre à une ſeule. Pour moi, criant plus haut que lui, je lui dis en l'abordant que j'étois enfin déterminé à devenir Seigneur de ſa Parroiſſe à quelque prix que ce fût ; ce qui lui cauſa une ſi grande joye qu'il en parut tout tranſporté : Madame, dit-il à Lucile en ſe mettant les deux poings ſur les côtez, nous verrons ſi mon Gentilhomme ſera traité comme les autres. Oüi, jeune veuve dédaigneuſe, je veux qu'avant ſix mois d'ici il vous rende le veuvage ennuyeux.

Ce compliment qui nous fit tous rire ne laiſſa pas de m'être fort agréable, & la Baronne n'eut pas moins d'envie que moi de travailler à l'accompliſſement de cette menace prophetique. C'eſt

ce que je découvris bientôt. Un millier d'écus que j'offris de plus qu'aucun autre me mit en poſſeſſion de la Terre & du nom de Monneville. Dès que la choſe fut faite, je courus chez Madame du Meſnil : votre conſeil, lui dis-je, a été un ordre pour moi. Ma demeure eſt fixée. Je ne quitterai plus un pays qui m'a vû naître & qui m'a rappellé de ſi loin. Vous ſçavez dans quelle inquietude je ſuis, m'y laiſſerez-vous encore long-temps ? Non me répondit-elle, ſuivez-moi ſeulement. A ces mots, elle me conduiſit dans une chambre écartée, où ſe voyant ſeule avec moi, elle me parla dans ces termes.

Puiſque la Terre de Monneville eſt à vous, je crois pouvoir vous dire à preſent ce que je refuſai ces jours paſſez de vous découvrir, dans la crainte que l'envie de rentrer dans ce bien par

une autre voye ne vous fît hazarder des démarches qui dans le fonds auroient été inutiles & qui auroient perdu de réputation plusieurs perſonnes. Le compliment que l'on vous fait par tout que vous reſſemblez parfaitement au dernier Comte de Monneville n'eſt pas mal fondé. Vous êtes ſon fils. Seroit-il bien vrai, Madame, interrompis-je avec émotion, que ce Gentilhomme fût mon pere? Oüi, Monſieur, reprit-elle; mais vous êtes dans une impuiſſance abſoluë de vous faire jamais reconnoître pour tel, puiſque vous n'en ſçauriez avoir d'autre preuve que le témoignage de votre nourice. Preuve qui vous devient inutile, parce qu'elle n'a ſeurement fait cette confidence qu'à moi ſeule & qu'elle m'a dit que ce mariage n'avoit jamais été declaré.

C'eſt toujours aſſez, Madame,

lui dis-je, pour ma ſatisfaction particuliere de ſçavoir que je ſuis de cette illuſtre famille. Je me conſolerai de ne pouvoir faire aucun uſage de cette connoiſſance. Mais, de grace, achevez. Pourquoi le Comte ne daigna-t-il pas me reconnoître? Pourquoi celle qui me donna le jour m'abandonna-t-elle, quand je perdis mon Pere? Aurois-je eu le malheur de la perdre en même temps? Etoit-elle digne de ſa tendreſſe? qui étoit-elle enfin? C'eſt ce que je ne puis vous apprendre, repartit la Baronne: votre nourice ne me la nomma point & me dit même qu'elle ne l'avoit jamais connuë. N'importe, Madame, lui dis-je, vous pouvez me la faire connoître ſans ſon ſecours. Peut-être n'ignorez-vous pas quelles perſonnes mon pere voyoit alors familierement. Rappellez-vous ce temps, vous ne ſçauriez man-

quer de démêler ma mere.

Quand mes soupçons pourroient devenir une certitude, me répondit la Baronne, quel fruit tireriez-vous de cette connoissance? vous seriez peut-être cher à une personne à qui vous ne donneriez pas vous-même votre estime; car enfin les obstacles qui empêchoient vos parens de rendre leur union publique n'étoient pas levez, quand la mort enleva votre pere. Pensez-vous que dans de pareilles circonstances une personne d'honneur voulût vous reconnoître aujourd'hui publiquement?

A Dieu ne plaise, lui dis-je, Madame, que j'exigeasse cela de sa complaisance. Je ne voudrois connoître cette personne infortunée que pour la consoler en secret de la perte de mon pere, si elle y est encore sensible, pour en parler sans cesse avec elle, mêler

mes larmes avec les ſiennes, la reſpecter & la cherir autant que je le dois. Mais non, je ſuis trop malheureux pour pouvoir joüir d'une ſi grande conſolation. Si ma mere eſt vivante je ne puis la connoître ni gouter la douceur de ſes embraſſemens, & j'apprends que mon pere n'eſt plus avant que d'apprendre ſon nom. Je ſuis même privé de la triſte conſolation d'arroſer ſon tombeau de mes larmes, puiſque les précieux reſtes de ce brave homme ſont, à ce que j'ai oüi dire, au fond de l'Allemagne.

Hélas ! reprit la Baronne en pouſſant un profond ſoûpir, il n'eſt que trop vrai qu'il a perdu le jour, mais il n'en a pas été privé ſi loin d'ici. Ce ſont des horreurs que je n'oſe vous dire, & auſquelles je ne puis ſonger ſans fremir. Je vis couler ſes pleurs quand elle prononça ces paroles. Cela

me fit ouvrir les yeux, & rappeller pluſieurs traits pareils qui lui étoient échappez.

Vous pleurez, Madame, lui dis-je, vous pleurez en me parlant de la mort de mon pere : permettez-moi de m'expliquer & de vous dire ce que je penſe : La crainte que vous avez qu'on ne ſoupçonne les perſonnes que mon pere voyoit avant ma naiſſance ; la part que vous prenez à ce qui me regarde, l'état où vous vous trouvâtes quand vous me reconnûtes, vos regards même en ce moment me découvrent la verité. Puis-je me tromper à tant d'indices ? Non, Madame, non, mon cœur me parle encore avec plus de certitude, vous êtes ma mere.

Je me jettai à ſes genoux en lui parlant ainſi. Elle étoit plus morte que vive, & ne me répondit qu'en m'embraſſant. Après un aſſez long ſilence, plus expreſſif que les pa-

roles, elle me fit relever; & me conta de quelle maniere après avoir promis au Comte de Monneville de n'être jamais qu'à lui, elle s'étoit déterminée à épouser le Baron du Mesnil, croyant comme les autres que le Comte avoit été tué en Allemagne.

La Baronne me dit ensuite : Je vous aurois reconnu dès votre enfance, si votre nourrice ne m'eût pas déguisé votre sexe, parce que vos traits me rappelloient dès-lors ceux du Comte; & que je reconnoissois parfaitement cette femme pour celle à qui je vous avois confié en naissant; mais je n'avois garde de lui demander ce que vous étiez devenu. Ce ne fut qu'à sa mort que je fus éclaircie de tout. Il y a quatre ou cinq ans qu'étant tombée dangereusement malade, elle me fit dire qu'elle souhaitoit de me parler en secret. Le Baron du Mesnil qui vivoit en-

core, me conduisit aussi-tôt chez-elle ; & m'attendit plus d'une heure dans son carosse, tandis que cette bonne femme me raconta l'histoire de votre naissance que je sçavois aussi-bien qu'elle. Mais quand elle m'apprit que sa fille étant morte, elle vous avoit pris à sa place, & élevée sous mes yeux comme telle, jugez qu'elle fut mon étonnement. Il égala le déplaisir que j'eus ensuite, quand elle me dit de quelle façon votre pere s'étoit venu faire tuer à la porte du Château du Mesnil par le Baron même. J'étois immobile & presque sans sentiment pendant qu'elle me fit ce cruel détail, & à peine eus-je la force de tendre la main pour recevoir le portefeüille du Comte, dans lequel outre son écriture, je reconnus quelques billets que je lui avois écrits.

Le Baron qui m'attendoit impatiemment à la porte, fut assez

ſurpris de me voir revenir dans l'état où j'étois. Heureuſement, le triſte devoir que je venois de rendre à cette bonne femme, lui parut la veritable cauſe de mon trouble. Je ne répondis pas un mot aux plaintes qu'il me fit de la longueur de ma viſite ; & je ne pouvois jetter les yeux ſur lui ſans fremir d'horreur. C'étoit mon époux, mais c'étoit auſſi l'aſſaſſin de la perſonne à qui j'avois auparavant donné ma foi. Quelques efforts que je fiſſe pour lui cacher mon chagrin, & l'invincible averſion que j'avois pour lui, il s'en apperçût ; & s'il ne fut pas mort preſque en même temps que la nourrice, nous aurions infailliblement vêcu fort mal enſemble ; par bonheur il fut tout à coup frappé d'une maladie mortelle, & il n'eut que le temps de mettre ordre à ſa conſcience, qui n'étoit pas dans une diſpoſition favorable

pour le ſalut de ſon ame.

Ce malheur ſubit ne laiſſa pas de me toucher ; mais au lieu de me tenir compte de mes pleurs, les dernieres paroles qu'il m'adreſſa, furent pour me feliciter de ma liberté prochaine, & ſe plaindre de mon refroidiſſement à ſon égard, ou plûtôt de la perte qu'il avoit faite de mon eſtime & de mon amitié ſans en ſçavoir la cauſe.

La Baronne ceſſa de parler en cet endroit, & je pris ainſi la parole : Madame, je regarde le bonheur de vous connoître pour ma mere comme le plus grand qui puiſſe jamais m'arriver. Vous pouvez diſpoſer de moi plus abſolument que ſi toutes les loix civiles me ſoumettoient à vous. Et la premiere grace que j'oſe vous demander en qualité de fils, c'eſt de me permettre de demeurer toujours avec vous. Elle fut ravie de

me voir dans ce deſſein, & me dit que le ſien étoit de m'attacher ſi bien auprès d'elle, qu'il ne me fût pas inutile de l'avoir connuë. Elle me déclara qu'elle avoit envie de m'unir avec Lucile, à laquelle elle me pria de ne communiquer jamais ce qu'elle venoit de m'apprendre; pas même après notre mariage ſi elle pouvoit le faire réüſſir.

Elle ſonda là-deſſus la jeune veuve, qui lui avoüa qu'elle avoit la même penſée, & qu'elle ſouhaiteroit d'avoir ſa petite ſœur pour mari: que malheureuſement la choſe lui paroiſſoit impoſſible, attendu que ſa famille, qui avoit tant d'interêt à l'empêcher de ſe remarier, ne manqueroit pas de la chicaner ſur l'embaras où nous ſerions de montrer des preuves de mon nom, de ma famille, de mes qualitez & de mon Pays. La Baronne lui dit qu'effectivement elle

prévoyoit des difficultez de ce côté-là ; mais qu'elle croyoit que je trouverois bien moyen de les lever quand il n'y auroit plus que cela à faire.

Je fus admis dans leur petit conſeil, & je fis à Lucile mille tendres remercimens des bontez qu'elle avoit pour moi. Pour répondre à la difficulté qu'elles me propoſerent, je leur dis que je ne leur demandois que la permiſſion de me laiſſer faire un voyage à Paris, que là j'engagerois quelqu'un des amis que j'y avois à me faire paſſer pour ſon parent, à peine de reſſuſciter en moi quelque branche éteinte de ſa famille: qu'avec cela je pourrois acheter une Charge chez le Roy, laquelle me donneroit un petit relief qui empêcheroit les parens de Lucile de s'oppoſer à mon bonheur. Elles applaudirent à mon deſſein, & je me préparai ſur le champ à partir pour l'exécuter.

Il ne me reſtoit pas beaucoup d'argent, & je ne pouvois faire fond que ſur l'amitié du Chevalier, qui m'avoit fait mille offres de ſervice. Je comptois bien que pour me faire trouver des eſpeces, il ne refuſeroit pas d'être ma caution. Je ne le mis pourtant point à cette épreuve, puiſque la Baronne en me ſouhaitant un bon voyage, fit mettre dans ma chaiſe une caſſete, où je trouvai quarante mille livres, tant en or qu'en Lettres de Change.

Mon abſence avoit paru bien longue au Chevalier. Je le trouvai deſolé de n'avoir point de nouvelles de ſa ſœur. Il vouloit abſolument l'aller chercher lui-même chez les Sauvages. Je n'eus pas peu de peine à lui promettre que je l'accompagnerois, s'il falloit neceſſairement en venir là. Dès qu'il ſçut mon prochain mariage & ce qui m'amenoit à Pa-

ris, il vint avec moi à Verſailles, où il me fit bientôt traiter d'une charge qui pouvoit dans mon pays jetter de la poudre aux yeux. Auſſi tout mon argent y fut employé. Je me fis faire aux frais du Chevalier une livrée pareille à la ſienne & un magnifique équipage pour m'aller établir à Monneville, équipage ſi riche & ſi brillant, que comme celui de Phaëton il ſuffiſoit ſeul pour faire taire l'envie, ou ſi vous voulez pour l'exciter.

Un certain air de grandeur & d'opulence en impoſe infiniment dans une Province. Tous mes Vaſſaux furent pluſieurs jours ſous les armes & je récompenſai bien leur zele. On ne parloit que de Monſieur le Comte de Monneville, on ne ſongeoit pas ſeulement que je duſſe avoir un autre nom. Je fis d'abord mes viſites avec beaucoup de fracas, & l'on

étoit reçu chez moi comme on l'auroit été chez le Gouverneur de la Province. Je ne jurois que par les Seigneurs de la Cour & je tâchois d'insinuer que personne n'avoit là plus de credit que moi. Je disois d'un autre côté que le pays me plaisoit, que je voulois bâtir & acheter. Je faisois à regret ce rolle, mais il m'étoit utile de le faire. Les parens de Lucile ébloüis comme les autres de mes fastueuses apparences, se crurent trop heureux que je vouluſſe bien entrer dans leur famille sur laquelle ils se flattoient que j'allois attirer les benignes influences de Versailles.

Nous ne jugeâmes cependant pas à propos de laisser languir la chose. Pendant que le Curé de Monneville proposoit ma main à Lucile, qui feignant d'en être surprise demanda du temps pour y faire ses reflexions; je visitai

les parens & ſollicitai leurs ſuffrages d'un air poli & pourtant plein de cette confiance qu'ont ceux qui ne craignent point un refus. Ma recherche ne leur déplut pas. Je feignis à mon tour que j'avois beſoin de l'agrément de quelques parens que j'avois à Paris, & j'écrivis au Chevalier que je le priois de me tenir la promeſſe qu'il m'avoit faite de venir à mes noces comme parent, avec deux de nos amis que j'avois engagez à faire avec lui cette partie.

Ils y vinrent tous trois habillez ſi ſuperbement & avec un ſi grand train, qu'en voulant me faire honneur ils auroient fait découvrir notre innocente ſupercherie, s'il y eut eu dans le pays quelque Genealogiſte, puiſque faiſant une figure de grands Seigneurs, le Chevalier ne m'appelloit que ſon frere & les autres leur couſin. J'expliquai aux Dames cette fraternité

ternité prétenduë, en leur apprenant que le Chevalier ne me nommoit pas autrement depuis que nous nous connoiſſions, ayant eu deſſein de me faire épouſer une ſœur qu'il avoit dans la nouvelle France.

Les Nôces ſe célébrerent à Ganderon avec une pompe & une magnificence que l'on n'avoit pas coûtume de voir dans le Pays, ce qui ſit plus de plaiſir à la Baronne qu'à Lucile, qui auroit mieux aimé ſe remarier avec moins d'apareil & de bruit. Nous partîmes peu de jours aprés tous enſemble pour Paris afin d'y paſſer l'hyver. La Baronne ma mere y tomba malade; & comme il y a là plus de Médecins qu'il n'en faudroit, elle y penſa laiſſer la vie. Ce qui rendit cette Ville ſi odieuſe à ces deux Dames, qu'elles me conjurerent de les remener à la Campagne.

J'avois auſſi tant de goût pour

la vie tranquille que je menois avec elle en Province, que je me laſſai bientôt de ma Charge. Je priai le Chevalier de m'en défaire, & d'obtenir pour cela l'agrément de la Cour. Il me rendit volontiers ce ſervice, à condition que je ferois avec lui le voyage de Canada, comme je le lui avois promis. J'eus beau m'en vouloir défendre & lui repreſenter la répugnance que ma jeune épouſe auroit à y conſentir, il ne me fut pas poſſible de réſiſter à ſes perſécutions. Il les pouſſa juſqu'à me faire ordonner de la part du Roy, même par Monſieur de Pontchartrin, qui pour m'y obliger encore par un autre moyen, me fit mettre en dépôt le prix de ma Charge pour ne me le rendre qu'à mon retour. Je vis bien qu'il me falloit abſolument acheter mon repos par cette derniere démarche. Je m'y réſolus donc contre le ſenti-

ment de Lucile, qui pour rompre ce voyage auroit volontiers abandonné notre argent au dépositaire.

Avant notre depart, le Chevalier fit une groſſe proviſion de tout ce que je lui dis être convenable pour les preſens qu'il vouloit faire aux Sujets de la Sakgame ſa ſœur, il dégarnit pluſieurs boutiques d'Armuriers, de Miroitiers, de Clincailliers & d'autres Marchands, ſans parler des Colifichets du Palais. Je ſuis ſeur que nous emportions pour plus de dix mille écus de bagatelles.

En ſortant d'Amboiſe, notre chaiſe de poſte verſa, j'en fus quitte pour quelques contuſions à la tête; mais le Chevalier ſe caſſa un bras. Un mauvais Chirurgien qui étoit là ne voulant point entreprendre de le remettre, nous obligea d'en envoyer chercher un à Tours. Nous n'avions pas de

temps à perdre. Nos marchandiſes étoient embarquées à Nantes, & l'on n'attendoit qu'un vent favorable pour mettre à la voile. Il n'y avoit pas moyen cependant d'expoſer le Chevalier aux fatigues de la mer dans l'état où il étoit. Je lui conſeillai de s'arrêter à Amboiſe, de s'y faire guerir tranquillement, & de me laiſſer ſeul continuer la route, en l'aſſurant que ſi je faiſois ſeul ce voyage, j'y mettrois moins de temps, que s'il venoit avec moi. Il me délivra donc mes Lettres de créance, & je me ſéparai de lui.

En arrivant à Quebec, on me dit chez l'Intendant & aux Recolets que ſur nos Lettres de Paris on avoit fait toutes les démarches poſſibles pour découvrir ce qu'étoit devenuë Mademoiſelle du Clos, ſans que perſonne eut pû la déterrer, quoiqu'on l'eût fait chercher par des Miſſionnaires &

des Soldats vers le lieu même que nous avions désigné. Il fallut donc me résoudre à continuer mon voyage, sans sçavoir si je la trouverois moi-même où je l'avois laissée. Je fis charger sur plusieurs Canots les balots & les caisses destinées pour sa petite Cour, & je m'embarquai pour Montreal, où je me proposois de laisser le tout, plûtôt que d'en faire faire au hazard un transport plus long & si difficile.

Avant que de passer outre moi-même, je me déterminai à perdre quelques jours, au lieu de risquer de faire en vain le plus penible du chemin. Tandis que je me reposois, j'envoyai vers le petit Fort où j'avois demeuré, deux hommes entendus qui en sçavoient la route avec des Lettres pour les particuliers à qui j'avois vendu mon Habitation, ne doutant point que les jeunes gens que

j'y avois connus, n'euſſent entretenu quelque liaiſon avec la Sakgame que je leur avois fait connoître & ne m'en donnaſſent des nouvelles.

En attendant leur retour, j'eus de longues conferences avec l'Abeſſe de Notre-Dame de Montreal. Je m'étois chargé de la voir de la part d'un de ſes parens qui étoit ami du Chevalier. C'étoit une Religieuſe toute décrepite, qui avec un zele ſans exemple, avoit ſoutenu les plus accablantes fatigues pour porter la lumiere de la foi parmi toutes ſortes de nations Sauvages, où elle avoit vû deux de ſes nieces qui la ſuivoient partout priſes & déchirées par ces furieux Cathecumênes. Elle s'appelloit, je crois, Bourgeois. Elle étoit d'une très-bonne famille de Champagne, & elle avoit été la premiere Abeſſe de ſon Convent.

Je me ſouviens que cette ſainte

Dame répandit bien des pleurs, quand je lui lûs la réponſe que je reçûs au ſujet de Mademoiſelle du Clos. Elle étoit écrite de la main même du jeune homme qui m'avoit accompagné chez les Hurons, & elle étoit conçûë dans ces termes : Vous avez fait inutilement bien « du chemin, ſi vous ne cherchez « que Mademoiſelle du Clos. « L'autorité du Roy par l'ordre « duquel vous venez, dit-on, la « trouver, eſt impuiſſante auprès « d'elle. Au fond de ſon tombeau, « elle ne reconnoît plus dans ce « monde aucun pouvoir. Cette « incomparable Demoiſelle ne vê- « cut pas long-temps après votre « départ de ce Pays. Sa mort a « été fatale pour bien des per- « ſonnes, & l'auroit été pour moi- « même, ſi elle eut été récente, « lorſque j'ai été en dernier lieu « dans le Quartier des Hurons où « elle régnoit. Les François que «

» vous avez vûs auprès d'elle au
» nombre de vingt-cinq, ont été
» pour la plûpart immolés sur son
» tombeau. On diroit qu'elle
» avoit prévû ces tristes effets de
» l'amour qu'on lui portoit, puis-
» que pendant sa maladie, elle
» en renvoya quelques-uns en ce
» Pays sous differens prétextes.
» On dit qu'entre autres elle vou-
» lut rendre ce service à son Mis-
» sionnaire, & qu'elle l'avoit char-
» gé de plusieurs Lettres pour
» vous & pour sa famille; mais
» comme il refusa de l'abandon-
» ner tant qu'il espera qu'elle en
» pourroit revenir, il partit trop
» tard. Il fut repris aparemment
» & tué en chemin, car on ne l'a
» pas revû depuis. Ce n'est pas
» tout, Monsieur, huit des plus
» aimables filles qui étoient au-
» près d'elles voulurent aussi la
» suivre dans l'autre monde pour
» la servir & lui tenir compagnie,

la Sakgame eut beau les conjurer « de renoncer à de ſi deteſtables « maximes, elle ne put rien obte- « nir & en expirant elle entendoit « celles qui ne devoient pas lui « ſurvivre prendre leurs arrange- « mens pour l'autre monde, com- « me on fait en celui-ci pour un « voyage de cinquante lieuës. Ce « qu'elle crut pouvoir faire de « mieux dans ſes derniers momens « pour ces miſerables filles, c'eſt « qu'elle leur aſſura qu'au pays des « morts elle ne recevroit en ſa « compagnie que celles qui ſeroient « chrétiennes comme elles, ce qui « engagea les filles qui n'avoient « pas pris ce parti à ſe faire bapti- « ſer ſolemnellement avant que de « mourir. Depuis ce temps-là, « Monſieur, il ne ſe paſſe pas de « jour que pluſieurs Sauvages n'ail- « lent fumer ſur ſon tombeau & « lui demander à haute voix ſi elle « n'a beſoin de rien. Ce fut peut «

» être le zele & l'empreſſement
» avec lequel je fis cette ceremonie
» avec eux qui me ſauverent du
» ſacrifice. Ils m'en ſçurent bon
» gré & parurent ſur tout enchan-
» tez de mon bon cœur, quand ils
» me virent mettre ſur ſon tom-
» beau mon argent, mon couteau
» & mon épée, avec tout ce que
» j'avois de bijoux, lui promet-
» tant de venir ſouvent lui faire
» de ſemblables preſens. Si vous
» doutez, Monſieur, de ce que je
» vous dis, prenez une eſcorte
» nombreuſe & je vous accom-
» pagnerai juſques ſur le lieu mê-
» me.

Je ne crois pas qu'on puiſſe être plus touché que je le fus en apprenant ces nouvelles & les rapports que me firent les deux hommes qui me les apporterent. Ils me dirent que cette Demoiſelle n'étoit pas moins aimée des François que des Sauvages, & que

dans toutes les familles où je les avois envoyez perſonne ne leur avoit parlé d'elle que les larmes aux yeux. Tout ce que Mademoiſelle du Clos m'avoit dit de l'attachement que les Hurons avoient pour elle, ne me laiſſa pas douter un moment que ce que j'en aprenois ne fût veritable. Je fut tenté vingt fois d'envoyer chez ce peuple ſi reconnoiſſant tous les preſens que j'avois apportés pour lui; ce que j'aurois fait certainement ſi les effets m'euſſent appartenus. Mais je craignois que le Chevalier ne le trouvât pas bon, & je troquai le tout contre des pelteries dont il n'a cependant pas profité, puiſque le Vaiſſeau dans lequel j'étois pour repaſſer en France, fut attaqué vers le grand banc de terre neuve & pris par les Anglois.

Nous fumes conduits à Boſton dans la nouvelle Angleterre. Deux

passagers prisonniers comme moi firent entendre au Capitaine que je devois être un grand Seigneur, puisque j'étois connu de Loüis XIV. & venu par son ordre en Canada. Ce qui obligea les Anglois à me traiter durement pendant quelques années, en me faisant travailler aux ouvrages les plus penibles, & quand je n'y pouvois plus resister, on me laissoit reposer au fond d'un cachot. On en usoit avec moi de cette sorte pour me forcer à me racheter par une rançon de cent mille livres qu'on avoit l'insolence de me demander, aussi bien qu'au Gentilhomme qui étoit avec moi.

Le Capitaine du Vaisseau que vous venez de prendre, nous acheta là comme on achete des Esclaves pour gagner sans doute sur le prix que nous lui coutâmes. Il nous a traînez depuis un an à la Jamaïque & sur les côtes d'A-

frique. Nous ſouhaittions qu'il nous menât en Angleterre, parce qu'on trouve là des perſonnes qui connoiſſent toutes les grandes familles de France & qui l'auroient détrompé ſur notre compte. Maïs graces à Dieu voilà notre rançon gagnée, car je ne crois pas que vous mettiez à prix la liberté que nous vous devons. Nous en avons toute la reconnoiſſance dont nous ſommes capables, & c'eſt tout ce qu'exigent les cœurs genereux.

Fin du cinquiéme Livre.

LES

AVANTURES

DU CHEVALIER

DE BEAUCHÊNE.

LIVRE SIXIE'ME.

Continuation de l'Hiſtoire du Chevalier de Beauchêne. Il rencontre deux Vaiſſeaux Anglois Gardes-Côtes, qui le font priſonnier. Pour recouvrer ſa liberté, il forme un projet qui ne réuſſit point. Il eſt mis à terre avec ſes Compagnons

au pied d'un rocher dans les déſerts de Guinée, où on les laiſſe ſans vivres & ſans armes. Après avoir eſſuyé mille dangers, Beauchêne avec deux de ſes Compagnons arrive au Cap-Corſe, où il retombe entre les mains du Capitaine qui l'avoit pris. Il eſt enfermé dans un ſouterrain & remis en liberté. Il eſt conduit à Juda. Il y eſt bien reçû par Monſieur de Chamois, Gouverneur du Fort François, qui l'engage à aller ravager l'Iſle de Prince. Détail de cette expedition. Deſcentes de Beauchêne ſur les Côtes de Breſil. Enlevement d'un Capitaine Garde-Côtes. La tête du Chevalier eſt miſe à prix par le Gouverneur du Rio-Janeiro. Vengeance de Beauchêne. Il fait une priſe conſiderable. Valeur des Portugais. Il ſe joint avec d'autres Flibuſtiers aux troupes que Monſieur Caſſare commandoit.

Ils vont ravager Mont-Sarra. Détail de cette expedition.

TOus mes Flibuſtiers furent ſi charmés de l'hiſtoire de Monneville, qu'ils l'aſſurerent qu'ils conſentoient volontiers que nous retournaſſions ſur le champ au Senegal & même aux Canaries, d'où il lui ſeroit facile de ſe rendre en France par l'Eſpagne. Néanmoins après ce premier mouvement de bonne volonté, on tint Conſeil à ce ſujet, & l'on jugea qu'il étoit plus à propos de continuer à croiſer ſur les Côtes d'Afrique encore quelque temps, afin de faire quelque autre priſe & d'aller vendre le tout à S. Domingue, où l'on ne manque jamais d'occaſion pour la France, ou bien à Cadis, ſuppoſé que nous fiſſions quelque capture conſiderable.

Nous fûmes près d'un mois ſans rien rencontrer, après quoi

vers la hauteur de Boufaut nous découvrîmes deux Navires Anglois. Je les pris d'abord pour des Vaiſſeaux Marchands, & ne les reconnus pour Vaiſſeaux de guerre Garde-côtes que quand je les vis venir ſur nous. Je virai de bord auſſi-tôt pour les éviter, mais un des deux, belle & legere Fregate de 40. pieces de canon & de 300. hommes d'équipage nous joignit après douze heures de chaſſe. Nous nous défendîmes depuis minuit qu'on nous attaqua juſqu'à dix heures du matin, toujours en retraite. Il me fallut alors amener malgré moi, parce que notre Vaiſſeau étant razé comme un ponton, ne pouvoit plus manœuvrer. Le ſecond Vaiſſeau Anglois nommé l'Eſcarboucle de 50. pieces, nous joignit après le combat & nous fumes transferez ſur ſon bord.

Il y avoit déja bonne compagnie à ſon fond de cale, & entre

autres près de trois cens François qui venoient d'être pris sur le César Corsaire de Nantes, commandé par le vaillant Capitaine Cazali, Creole de saint Christophe. Je l'avois vû dans l'Amerique, & quand il sçut que c'étoit à moi qu'on mettoit les fers au pied, il vint me faire un compliment de condoleance. Pour lui il étoit libre sur le Vaisseau des Anglois. Il mangeoit & se divertissoit avec les Officiers.

De peur de maladie & pour nos besoins, on nous permettoit de monter sur le tillac deux à deux & d'y prendre l'air quelque temps. Je m'y trouvois toujours avec Monneville, & comme nous ne nous étions pas rendus aux Anglois ni nous ni Monsieur Cazali sans leur avoir tué beaucoup de monde, nous remarquâmes qu'il restoit sur l'Escarboucle moins d'hommes que nous n'étions de

prisonniers. Nous fîmes part de cette observation au peu de Flibustiers qui restoient & nous commençâmes avec eux à exciter les François à la revolte. Je leur representai que rien n'étoit plus facile que de nous rendre maîtres du vaisseau, si nous en attaquions l'équipage la nuit & à propos: qu'après cela nous reprendrions aisément nos propres Vaisseaux, & peut-être même la fregate Angloise.

L'amour de la liberté les animoit tous autant que moi; mais ils trouvoient la difficulté de la recouvrer plus grande que je ne disois. A force de courir des périls un Flibustier s'accoutume à les voir moindres qu'ils ne sont & à les mépriser. Il n'en est pas de même des autres guerriers. Notre plus grand embarras étoit que nous n'avions point d'armes. Je leur dis à ce sujet que si Monsieur

Cazali ne nous aidoit pas à en avoir par ſurpriſe, je me chargeois de leur en fournir, me faiſant fort de brizer le coffre d'armes dès que nous ſerions ſur le pont.

Quand ils m'eurent tous donné leur parole d'honneur, je communiquai notre deſſein à Monſieur de Cazali, qui l'aprouva; mais quand je lui dis que le ſuccès dépendoit plus de lui que de nous & que nous ne pouvions rien faire qu'il ne nous livrât les clefs du coffre d'armes qu'il lui étoit aiſé d'avoir la nuit en égorgeant celui qui les gardoit; mon cher Chevalier, me dit-il, en me ſerrant la main, je vous garderai le ſecret, parce que je ne crois pas être obligé de le reveler, mais je ne ſçaurois être des vôtres. Ce qui eſt adreſſe & courage en vous ſeroit en moi perfidie & lâcheté. Comme François, je ſou-

haite que vous réuſſiſſiez, & comme honnête homme je ne puis trahir un ennemi qui épargne ma vie & me confie la ſienne.

Je ne puis vous blâmer, répondis-je à Monſieur Cazali, quelque préjudiciable que nous ſoit votre delicateſſe. Gardez-nous donc le ſecret. Je n'abandonne pas mon entrepriſe, quoique l'évenement que vous pouviez rendre infaillible devienne douteux ſans votre ſecours.

Tout le monde ſçait que pendant la nuit il n'y a que la moitié de l'équipage d'un Vaiſſeau qui veille, & qu'on ſe releve de quatre heures en quatre heures. On appelle cela faire le quart. Nous choiſimes le milieu d'un de ces quarts pour faire notre coup. Il y avoit une demie douzaine de Flibuſtiers qui étoient venus about comme moi de défaire leurs fers. J'avois plus de confiance en

eux qu'en tout le reſte. Quand l'heure marquée fut venuë, j'en pris un des plus forts avec qui montant ſur le tillac à deux heures après minuit comme pour prendre l'air, nous renverſâmes du haut de l'écoutille à fond de cale les deux ſentinelles qui nous gardoient. Ils furent d'abord étouffés. Je me ſaiſis après cela d'une groſſe pince de fer avec laquelle j'enfonçai le coffre d'armes dès le ſecond coup.

Le grand bruit que je fis par là nous perdit. L'allarme ſubite que cela mit dans le Vaiſſeau fit deux mauvais effets pour nous. Elle reveilla les Anglois qui ſe mirent en défenſe & glaça d'effroi les François qui reſtoient à fond de cale & qui n'oſant en ſortir nous laiſſerent accabler 40 ou 50 qui étions montez les premiers. Ce qui acheva notre défaite, c'eſt qu'après qu'il y eut une vingtaine

d'Anglois de tués & entre autres leur ſecond Capinaine, je reçus ſur la tête pluſieurs coups qui m'étourdirent & me renverſerent dans la foule. Tous mes Flibuſtiers furent traitez de la même façon, ſi bien que perſonne ne commandant ni ne conduiſant ce qui reſtoit de François de bonne volonté, nous cedâmes la victoire aux Anglois. Ainſi quand Monneville remonta du fond de cale où je l'avois envoyé conjurer les François de ne nous pas abandonner, il n'en trouva plus qu'une poignée qui ſe défendoit. Il leur conſeilla lui même de ſe retirer avec les autres plutôt que de ſe faire tuer ſans fruit.

D'abord qu'il fut jour les Officiers des deux Vaiſſeaux s'aſſemblerent ſur l'Eſcarboucle, & le reſultat du Conſeil de guerre qu'ils tinrent à notre ſujet, fut que tous les priſonniers ſeroient

ſeparez ſur les quatre Vaiſſeaux & mis aux fers, & que les auteurs de la revolte ſeroient pendus aux vergues. On les découvrit bientôt & l'on me nomma pour faire ce ſot perſonnage avec Monneville & trois Flibuſtiers.

Certainement nous aurions éprouvé cet infame ſupplice ſans Monſieur Cazali, qui repreſenta fortement à nos Juges les conſequences de cet Arreſt, qui dans le fond étoit contraire aux droits des gens & aux loix de la bonne guerre. Comme il le leur fit voir dans leurs propres Reglemens, puiſqu'il a été toujours permis à des Priſonniers de s'échaper s'ils le peuvent, comme il l'eſt à un oiſeau de s'envoler de ſa cage ſi elle n'eſt pas bien fermée. Enfin il harangua ſi pathetiquement qu'il nous ſauva de la corde par la force de ſon éloquence.

Mais les Anglois qui ne vouloient

loient pas que nous y perdiſſions, ſe promirent bien de nous dédommager amplement. Ils s'y préparerent à loiſir & s'en tinrent enfin à un moyen auſſi ſeur, mais plus honnête de ſe défaire de nous. Ils nous mirent à terre quelque temps après dans les deſerts de Guinée au pied d'un rocher eſcarpé le ſoir du Mardy gras de l'année 1711. * où ils nous laiſſerent ſans vivre, ſans armes, & couverts chacun d'une vieille chemiſe de toile bleüe. Je me ſouviens que lorſqu'il fut queſtion de deſcendre dans la chaloupe où trente Soldats bien armés nous attendoient pour nous eſcorter, Monſieur Cazali me dit en me tendant la main : adieu, mon pauvre Chevalier, c'eſt fait de toy, ſi tu échappe aux griffes des lions, ce ſera pour mourir de faim, ou pour apaiſer celle des

* 1711.

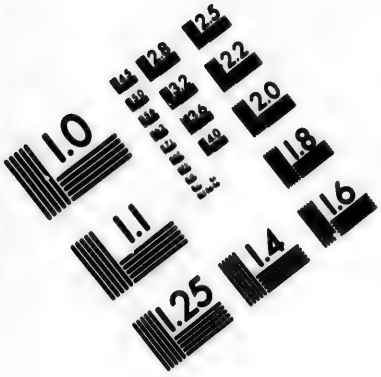
Negres ; recommande ton ame à Dieu, mon ami.

Ne vous inquietez pas, Monſieur, lui répondis-je, ſi ces Negres ſont farouches & roturiers, nous allons les apprivoiſer & les annoblir. Je veux en particulier peupler de Chevaliers cette terre ſauvage. C'étoit pure rodomontade de ma part. Je faiſois comme ces enfans fiers & mutins qui quand on les prive de quelque bijoux qu'ils aiment, diſent qu'ils en étoient las & qu'ils ſont ravis d'en être debaraſſez. Je ſentois bien qu'étant fort éloignés du Cap-Corſe & encore plus de Juda, nous ne pouvions pas y arriver au travers de tant de dangers & que nous ſerions infailliblement devorés par les Negres ou par les bêtes feroces.

Dans le temps qu'on nous fit le compliment peu gracieux que nous étions cinq condamnés à

être pendus, j'avois adroitement attrapé un escarpel du Chirurgien qui nous pensoit & je l'avois caché dans la manche de ma chemise, dans le dessein de m'en servir pour expedier d'abord l'Anglois qui me mettroit la corde au cou, & me procurer aussi-tôt moi-même l'honneur coupable de périr par le fer en dépit de mes ennemis. Voilà les damnables maximes que j'avois aprises des Sauvages, des Flibustiers & des Anglois eux-mêmes. Ce ferrement nous restoit quand nous fumes à terre; ainsi je portois dans ma manche tout notre arsenal.

Ce ne fut pas une petite affaire pour nous que de gagner le haut du rocher avant la nuit. Quand nous y fumes, nous regardâmes du côté de la terre & cherchâmes des yeux quelques arbres où nous pussions prendre dequoi nous faire des bâtons pour



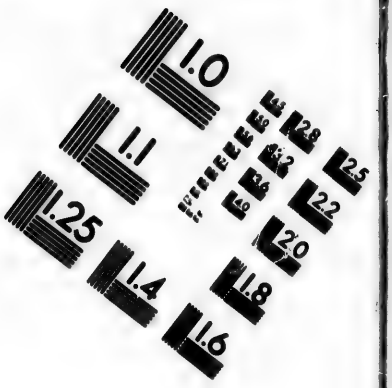
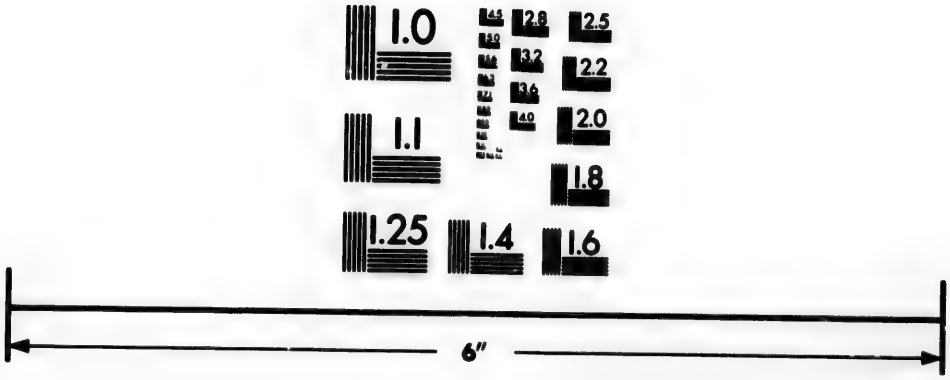
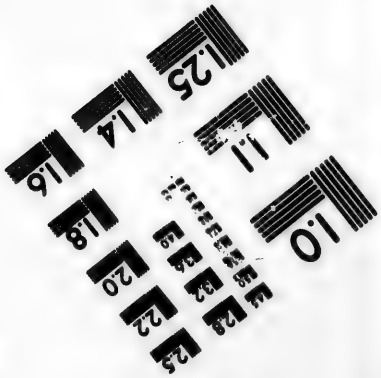


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

nous défendre du moins quelque tems contre les bêtes ; mais nous ne vîmes pas le moindre arbriſſeau. Nous reſolumes neanmoins de ne nous pas avancer davantage & de paſſer là toute la nuit en veillant chacun à ſon tour pour éviter la ſurpriſe.

Mes camarades conſiderant notre déplorable ſituation, fondoient en larmes & ſe deſoloient comme à l'envi : ſi nous ne ſommes pas devorés cette nuit, diſoient-ils, demain nous périrons dans les ſables de ſoif & de chaud, ou bien nous ſervirons de pâture aux Negres par les cantons deſquels nous ſerons obligez de paſſer pour gagner Juda, & qui tous mangent les blancs qui tombent entre leurs mains. Comment échaper à tant de périls ? La mort n'étoit pas le plus grand mal que nous pouvoient faire les Anglois. Nous en ſerions quittes à preſent ſans les

ſoins indiſcrets de Monſieur Cazali.

Pour moi, diſoit Monneville, en recouvrant la liberté j'ai tout perdu. Je ſuis dans un état à deſirer d'être encore aux fers. C'en eſt fait, mon cher ami, me diſoit-il, nous ne reverrons jamais ni le Canada ni la France. Que le ſort de ma femme eſt triſte, ajoutoit-il! Elle va comme ma mere paſſer ſa vie à pleurer & à attendre un époux qu'elle ne reverra jamais.

Quoique je viſſe auſſi bien qu'eux que notre perte étoit inévitable, je voulois pourtant faire l'eſprit fort & les conſoler. Ne perdons point courage, leur diſois-je, l'abattement & le deſeſpoir ſont les plus grands maux, quand on ſe trouve dans des extremitez pareilles à celle où nous ſommes. De la patience & de la reſolution, mes amis! Il n'y a rien dont on

ne vienne about avec cela. Nous n'avons à craindre les monſtres que cette nuit. Demain nous ferons des maſſuës qui nous ſuffiront pour nous en défendre. Quant aux Negres, nous devons plutôt les chercher que les fuir, ils nous recevront & nous donneront à manger, ou plus cruels que leurs Tigres, ils nous attaqueront. Trouvez-vous que nous ſoyons fort à plaindre dans ces deux cas? Dans le premier, nous voilà ſauvés; dans le ſecond, nous leur vendrons cher notre vie & nous la perdrons en braves gens. N'eſt-ce pas notre deſtinée? Croyez-moi, la fléche d'un Sauvage ne fait pas plus de mal que la bale du mouſquet d'un Milord ou d'un Seigneur Portugais.

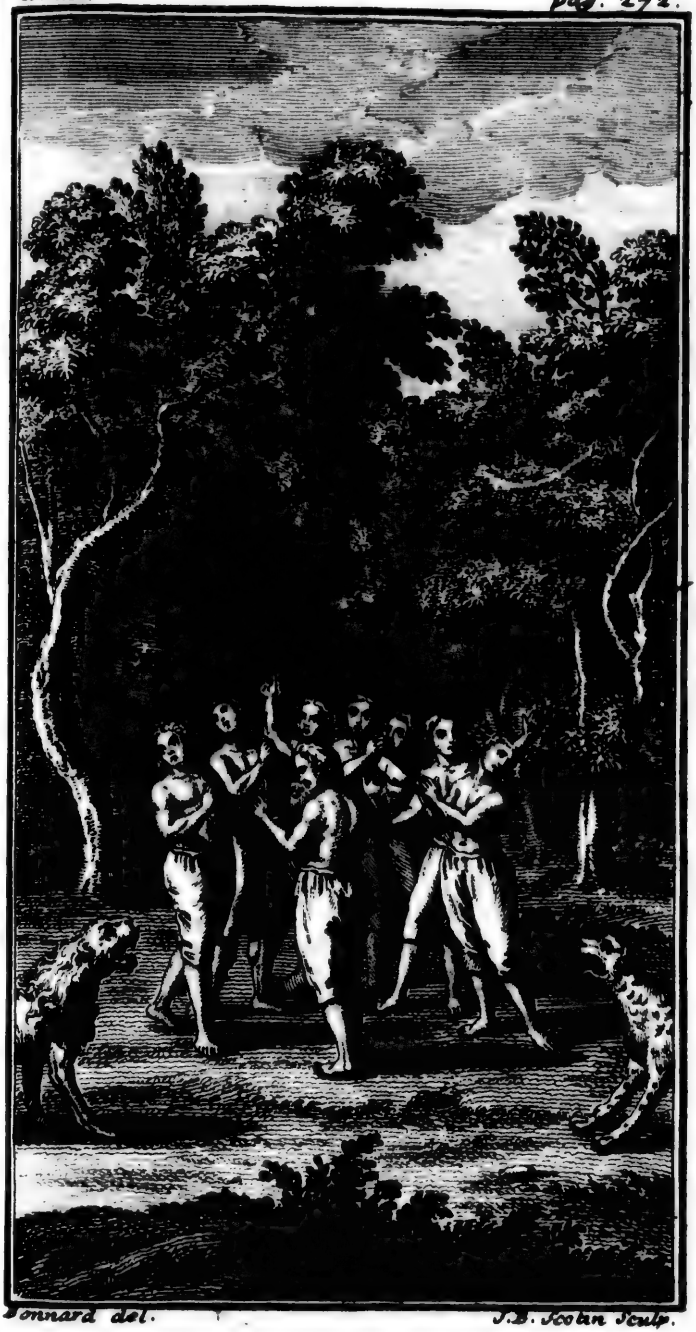
Je les priai après cela de ſe repoſer ſans crainte, tandis que je veillerois le premier, ce qu'ils refuſerent de faire. Je me couchai

donc pour leur donner l'exemple, & je leur dis de m'éveiller lors qu'ils voudroient dormir à leur tour. Je ne me ſentois pas plus diſpoſé qu'eux à prendre du repos ; mais je ne voulois pas qu'ils s'aperçuſſent qu'en tâchant de les raſſurer, je n'étois pas moins effrayé qu'eux. Leurs plaintes m'attendriſſoient & j'avois le viſage couvert de larmes que je cachois en croiſant mes mains ſur mon front. C'étoit pour la ſeconde fois de ma vie qu'il m'arrivoit de pleurer.

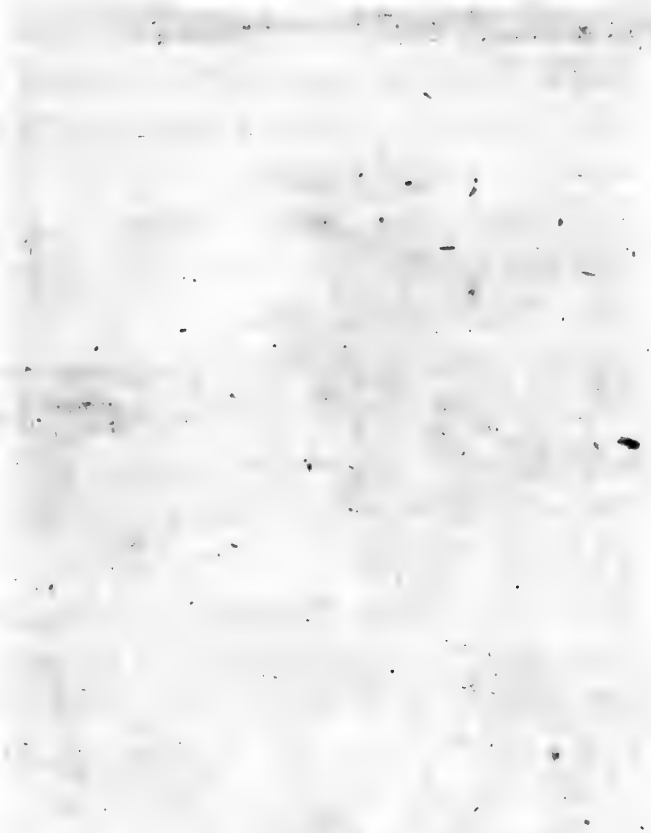
Neanmoins comme la crainte nous faiſoit garder à tous un profond ſilence, je crois que je me ſerois endormi, ſi mes camarades ne m'euſſent averti qu'ils voyoient venir vers nous un gros animal. C'étoit un Lion dont nous pouvions diſtinguer facilement la grandeur énorme. Il n'étoit pas à plus de 50. pas de nous & il

nous regardoit avec des yeux étincelans. Je me mis à la tête de la troupe, en l'exhortant ſur tout à ne ſe point écarter. Vous ne courez aucun riſque pour le preſent, leur diſois-je ; cet animal ne ſçauroit aller à vous qu'aprés m'avoir ôté la vie, & il ne peut m'expedier aſſez vîte pour que je n'aye pas le temps de le percer de pluſieurs coups de mon ferrement.

Le Lion ne nous voyant point remuer, s'avança fort doucement juſqu'à la portée du piſtolet, auſſi curieux de nous voir de près que nous étions peu contens de ſa curioſité. Je crois qu'il l'auroit pouſſée juſqu'à venir fondre ſur nous, ſi deux ou trois de nos camarades n'euſſent fait un grand cri à la vûë d'un Tigre qui paſſoit d'un autre côté. Ces deux animaux épouvantés d'un bruit ſi nouveau pour eux, prirent la



Bonnard del. J.B. Scotin Sculp.



fuite & nous laiſſerent nous remettre un peu de la frayeur qu'ils nous avoient cauſée.

Nous ne vîmes rien du reſte de la nuit & dès qu'il fut jour nous nous mîmes en chemin au travers des terres. Après quatre heures de marche nous trouvâmes quelques arbres ſous leſquels nous jugeâmes à propos de nous arrêter pour en dépoüiller deux de leurs écorces, dont nous fimes chacun une eſpece de chapeau en forme de gondole, ſans quoi il ne nous eut pas été poſſible de ſupporter l'ardeur du ſoleil qui commençoit à s'élever ſur l'horizon. Nous nous remîmes enſuite en marche; mais par malheur nous trouvions de temps en temps du ſable dans lequel nous enfoncions juſqu'aux genoux, & qui étoit ſi brûlant que nous étions obligés de courir en le traverſant.

Nous fimes beaucoup de che-

min le premier jour, parce que nous avions toute notre force & que nous ne commençâmes que le ſoir à ſentir la faïm, qui nous accompagnoit. Nous couchâmes dans des joncs au bord d'une riviere gayable, où nous eûmes une nuit auſſi fraîche que le jour avoit été chaud. La roſée étoit ſi abondante, que le matin nos chemiſes étoient toutes moüillées. L'experience que j'avois faite en Irlande de cet aphoriſme, qu'il faut toujours donner quelque choſe à l'eſtomac, fit que je goûtai de pluſieurs ſortes de feüilles d'arbres & de joncs dont je fis proviſion avant que de partir, de peur de tomber dans quelque deſert où nous n'aurions pas même cette reſſource. Nous ne fimes que les ſucer ce jour là, mais nous en mangeâmes le lendemain, parce qu'aucun de nous n'avoit pû dormir la nuit.

Ayant pris un peu ſur la droite pour nous raprocher de la mer, nous aperçûmes aſſez loin une coline toute couverte d'arbres. Nous y adreſſâmes auſſi-tôt nos pas, dans le deſſein d'y paſſer la nuit, & quand nous y arrivâmes après deux ou trois heures de chemin, nous entendîmes devant nous un bruit comme de coups de Bucheron. Nous allâmes tout doucement vers le lieu d'où il partoit & nous vîmes que c'étoit un Negre qui frapoit des palmiers & leur faiſoit des ſaignées, comme j'en avois vû faire aux érables en Canada.

Ces inciſions ſe font aux érables dans la force de la ſéve ; on la laiſſe couler depuis dix heures du matin juſqu'à quatre heures après midi, & il y a tel arbre qui pendant ce temps-là rend pluſieurs pots d'eau dont on tire un ſucre que l'on prétend être

beaucoup meilleur pour l'eſtomac que celui des Iſles.

Nous découvrîmes au milieu d'un beau valon un gros village de Negres, compoſé de plus de trois cens caſes; & entre le village & nous ſix à ſept cens hommes qui venoient à notre rencontre armés d'arcs & de fléches. Le gros de la troupe marchoit gravement comme à une affaire bien ſerieuſe, & une centaine de jeunes gens grands & bienfaits courant devant les autres comme les enfans perdus d'une armée, s'aprochoient de nous en ſautant & en caracolant, puis ſe retiroient au corps de l'armée, diſparoiſſant comme des ombres au moindre mouvement que nous faiſions, ou plutôt ainſi qu'une bande d'étourneaux qui voyent venir à eux des Chaſſeurs. Enfin ces Negres s'enhardiſſant peu à peu, venoient de plus près en plus près, mais tou-

jours ſur le qui vive ; ils tenoient leurs arcs bandez, nous examinoient un moment & s'enfuyoient auſſi-tôt.

Je dis à mes Camarades qu'il falloit nous jetter au milieu d'eux, s'ils nous attaquoient, en tuer le plus que nous pourrions & mourir en gens de cœur. En un mot, leur dis-je, mes amis, imitez-moi & ne faites que ce que vous me verrez faire. Nous avancions cependant au petit pas d'un air humble & craintif, à demi courbez & nous appuyant ſur nos maſſuës comme ſi nous avions été ſans force. Je dis nos maſſuës, car nous nous en étions fait chacune une des arbres dont les écorces nous ſervoient de chapeaux. Notre contenance marquoit tant de foibleſſe & de timidité, qu'il falloit que ces gens-là fuſſent plus poltrons qu'on ne le peut exprimer pour avoir peur de nous.

Quand ils furent à quelques douze pas de notre petite troupe, un des plus apparens fit un certain cri, qui obligea tout ſon monde à faire alte & ſilence en même temps. Alors par un effort généreux, il ſortit des rangs & s'avança juſqu'à nous. Je ne laiſſai pas de remarquer que nature patiſſoit en lui ; car ce Heros tremblioit, quoique plus de deux cens Negres tinſſent leurs arcs bandez & fuſſent prêts à tirer ſur nous au premier ſignal. Il me tendit la main & je lui preſentai la mienne. Il me preſſa le bout du doigt en faiſant claquer les ſiens, & en me diſant *Kio kio paw.* Je repetai les mêmes mots à tout hazard, & portant la main à ma bouche, pour lui faire entendre que nous avions beſoin de manger, je m'apperçûs qu'il comprenoit ce que je voulois dire. Il ſe tourna vers les ſiens, & leur ayant

dit apparemment que nous étions des malheureux dont ils n'avoient rien à redouter, ceux d'entre-eux qui avoient le plus de courage, eurent l'assurance de nous venir à leur tour presser le bout des doigts & nous saluer de leur *Kio kio paw*. Enfin la multitude s'enhardit : Il nous fallut recevoir & rendre pendant plus d'un quart-d'heure le compliment que ces paroles composoient.

Pour nous faire voir qu'ils concevoient bien que nous mourrions de faim, quelques-uns d'entre-eux se détacherent des autres & coururent au Village nous préparer à manger. Pour y arriver après eux, il nous fallut percer une nouvelle foule d'hommes & de femmes qui s'empressoient à nous considerer. Nous aurions volontiers soutenu leurs regards, si nous eussions eû le ventre plein ; mais leur curiosité nous paroissoit im-

portune dans l'état où nous étions. Nous parvînmes pourtant juſqu'à une belle Caſe, devant laquelle il y avoit une quantité prodigieuſe de poiſſon cuit, qui ſembloit être deſtiné pour nous.

Nous nous aſſimes tous au pied du mur de la Caſe, où redoublant nos geſtes les plus expreſſifs pour demander à manger, nous eûmes la conſolation de nous voir enfin ſervir de ces petits poiſſons, auxquels cependant nous ne pûmes toucher encore qu'après avoir fait la cérémonie du Calumet. Ce qu'il y eut d'heureux pour nous, c'eſt que nous nous raſſaſiâmes ſans nous incommoder; premierement, parce que les arrêtes que nous n'aurions aſſurement pas eû la patience d'éplucher ſe trouverent petites & mangeables; ſecondement, comme nos poiſſons étoient cuits dans de l'huile de palmier, & que nous

buvions en même temps du vin fait du ſuc du même arbre, ce mêt nous dégoûta tous & nous empêcha d'en prendre trop.

Pendant notre repas, outre la preſſe qui étoit autour de nous, les arbres voiſins étoient tout noirs auſſi-bien que le deſſus des Caſes, tant il y avoit des Negres perchez de toutes parts pour nous examiner attentivement. On peut juger par un petit incident que je vais rapporter, combien ces peuples ſont peu aguerris. Ma maſſuë me gliſſa des mains par hazard, je me baiſſai avec vivacité pour la ramaſſer; & ce mouvement que je fis leur cauſa tant d'épouvante, qu'ils s'enfuirent preſque tous. Vous euſſiez vû ceux qui étoient ſur les arbres ſe jetter promptement en bas pour ſe ſauver, de même que ſi une armée d'Ennemis fût venu fondre ſur eux. Ils ſe raſſurerent néanmoins

peu à peu & ſe rapprocherent de nous.

Quand je vis que bien loin d'avoir envie de nous faire du mal, ils nous regardoient comme des gens qu'ils craignoient, je laiſſai là ma maſſuë, & me mêlant parmi eux, je commençai à lier converſation par ſignes avec les plus intelligens. Je leur fis comprendre que nous avions été volez ſur Mer, dépoüillez & expoſez ſur leurs Côtes. Pour nous marquer qu'ils m'avoient entendu, ils nous donnerent auſſi-tôt des aumônes abondantes, chacun ſelon ſon pouvoir, en plumes, en yvoire, en coquillages & autres choſes pareilles. Comme je leur nommai pluſieurs fois le Cap-Corſe & Juda pour leur en demander le chemin & la diſtance, ils me répondirent par leurs geſtes que la route de Juda n'étoit pas pratiquable par terre, & qu'il

nous falloit ſeulement cinq tours de ſoleil pour nous rendre au Cap-Corſe ; mais qu'à la fin du premier jour nous trouverions un Village de Negres avec leſquels ils étoient en guerre, qui étoient les plus méchans du Pays, & qui nous mangeroient infailliblement.

Ils nous offrirent de leurs fléches & des arcs pour nous défendre contre leurs redoutables voiſins ; mais je leur fis ſigne que mes Camarades ne pouvoient pas ſe ſervir de ces armes. Pour moi, je pris celui de leurs arcs qui me parut le plus fort, & les faiſant tous écarter un peu, je tirai en l'air une fléche qui les étonna beaucoup, en s'élevant bien plus haut que les leurs, & en retombant à pic à mes pieds. Ils m'en firent tirer auſſi pluſieurs contre une figure d'homme faite d'écorce d'arbre & couverte de

peaux, ſur laquelle apparemment s'exerçoit leur jeuneſſe ; & voyant que de trente pas plus loin qu'eux, je ne la manquois point, ils ſe mirent tous à me careſſer en me frottant les bras & les épaules, & faiſant devant moi mille geſtes d'admiration & de reſpect.

Ils me prenoient ſans doute pour un homme extraordinaire. Il nous firent après cela, non des charitez, mais des preſens. Et s'appercevant que rien ne nous plaiſoit tant que la poudre d'or, ils nous en donnerent en petite quantité, veritablement, aucun d'eux n'en ayant une groſſe proviſion. Ils n'en ramaſſoient que pour leurs beſoins journaliers, & que pour avoir en échange tout ce qui leur étoit néceſſaire. Le tout raſſemblé, faiſoit près d'une livre qu'on nous avoit donnée pincée à pincée, & que nous emportâmes bien liée dans les

coins de nos chemiſes.

Nous paſſâmes la nuit dans ce Village. Ils nous firent coucher ſeuls dans un Caſe ſéparée ſur des nattes de joncs, & nous preſenterent obligemment à chacun une femme pour remplir parfaitement les devoirs de l'hoſpitalité; nous les refuſâmes le plus honnêtement qu'il nous fût poſſible, ne pouvant pas en conſcience faire honneur à leur preſent. Nous nous diſpoſions à partir dès le lendemain matin, mais nous fumes obligez de differer notre départ, attendu que deux des nôtres ſe trouverent incommodés la nuit pour avoir bû du vin de palmier, quoiqu'ils n'en euſſent pas fait débauche eux plus que nous. Epuiſez que nous étions par le jeûne, une liqueur encore moins forte nous auroit monté à la tête.

Nos deux malades nous propoſerent de reſter parmi les Negres,

& je ne ſçai ſi l'envie d'amaſſer de la poudre d'or ne nous auroit point fait prendre ce parti, ſi Monneville, qui ne ſe ſoucioit de la vie que pour l'aller paſſer en France, ne nous eut repreſenté que nous trouverions une mort certaine dans les villages voiſins que nous comptions déja de piller à la tête de nos Negres, puiſque n'ayant ni ſabres ni armes à feu notre fermeté ne ſerviroit qu'à nous faire percer de coups, dès que nos Negres lâcheroient le pied. Ce qui ne manqueroit pas d'arriver à la premiere occaſion. Il avoit raiſon. Outre cela, la poudre d'or ne nous auroit pas aidé à gagner Juda, ſans quoi elle nous eût été tout à fait inutile. Nous paſſâmes donc le jour ſuivant entier à nous repoſer, & nous ne partîmes que le lendemain.

Nous aurions bien voulu que

quelques Negres nous euſſent eſcortez ſeulement une demi-journée ; mais au diable s'il y en eut un ſeulement qui, oſât s'avancer avec nous vers le premier village par où nous devions paſſer, parce que c'étoit-là que demeuroient leurs plus terribles ennemis. Nos bons Negres nous preſſerent de nous charger chacun d'un arc & d'un trouſſeau de fléches, ce que nous refuſâmes d'accepter. En quoi ce me ſemble nous marquions quelque prudence. Comme il s'agiſſoit de nous attirer la compaſſion des Negres par les villages deſquels nous avions à paſſer, nous aurions fort mal fait d'y paroître avec des armes.

On nous fit connoître par le ſoleil qu'avant qu'il fût couché nous arriverions au village terrible & que nous trouverions frequemment de l'eau en chemin. Nous n'emportâmes donc que de

petits poiſſons cuits, que nous mangeâmes ſur les deux heures après midi ſous des palmiers que nous découvrîmes de bien loin & que nos deux malades ne gagnerent pas ſans peine. L'un d'eux ſurtout étoit ſi mal, qu'il nous fallut le ſoutenir pour l'aider à marcher le reſte du jour, ce qui rallentit notre marche & nous empêcha d'arriver au village avant la nuit.

Nous traînames aſſez bien ce malade juſques vers les dix heures. Alors la fraîcheur de la nuit le ſaiſit & lui cauſa une groſſe fiévre qui l'arrêta de façon que nous fumes contraints de le porter ſur nos maſſuës le reſte de la nuit en nous repoſant à chaque moment. Tant que ce garçon eut de la connoiſſance, il ne ceſſa de nous prier de ne le point abandonner. Lorſqu'il fut jour, nous nous aperçûmes que nous étions

malheureuſement

malheureuſement dans un lieu tout découvert. Cette obſervation fut cauſe que nous redoublâmes nos efforts pour porter promptement ce miſerable encore un grand quart de lieuë, afin de gagner un petit fond où nous jugions que nous ſerions du moins à couvert de la vûë de ces formidables Negres, ſur le terrain deſquels nous nous imaginions être encore.

Nous y demeurâmes juſques ſur les neuf heures du matin, que l'ardeur du ſoleil nous en chaſſa. Nous ne ſçavions de quel côté tourner pour trouver de l'ombre. Outre nos deux malades, Monneville qui n'avoit jamais marché nuds-pieds les avoit tout déchirez, & ne pouvant preſque plus ſe ſoutenir, il nous dit avec une fauſſe tranquillité qui tenoit du deſeſpoir : Adieu, Meſſieurs, je vous ſouhaite un bon voyage,

pour moi, je vais reſter ici. Je veux mourir au ſoleil ; je languirai moins long-temps qu'à l'ombre. Il y avoit parmi nous un Pariſien vigoureux nommé Roland. Je lui propoſai de me ſuivre pour ſecourir nos malades malgré eux. Il y conſentit. Nous laiſſâmes là les autres pendant deux heures, au bout deſquelles nous revînmes à eux avec chacun un paquet de joncs & d'herbes que nous avions été prendre au bord d'une Riviere qui étoit à quelques milles delà ſur la droite.

Notre deſſein étoit d'en faire une eſpece de paraſol pour couvrir nos Camarades, & les préſerver des rayons du ſoleil, & particulierement celui que nous avions porté ſi long-temps. Notre bonne volonté lui fut inutile. Nous le trouvâmes qui expiroit, & ſes deux autres Compagnons qui pleuroient à genoux &

prioient Dieu pour lui auſſi bien que pour eux-mêmes, tant ils étoient perſuadez que nous ne reviendrions point & qu'ils alloient le ſuivre.

Notre retour ne parut pas leur faire beaucoup de plaiſir. Leur réſolution étoit priſe. Ils étoient las de lutter contre un ſort, à la rigueur duquel, ils ne voyoient aucune apparence de pouvoir échapper. Celui de l'agoniſant leur ſembloit ſeul digne d'envie. Qu'il eſt heureux, s'écria Monneville en nous le montrant! Il défie maintenant les monſtres, les Negres & la faim, & nous ſommes encore expoſez à tous ces maux. En ceſſant de vivre, ajouta-t-il, il a ſenti tout ſon bonheur. Il a repris connoiſſance un inſtant & il a employé ce moment à remercier le Ciel & à nous plaindre. Il a vû que nous n'étions plus robuſtes que lui que pour être plus long-temps miſerables.

Sçavez-vous, continua-t-il, ce que le malheureux vient d'exiger de nous en mourant ? je n'ai plus d'inquietude que pour vous, nous a-t-il dit. J'eſpere que pour ſatisfaction de mes fautes, le Seigneur ſe contentera des peines que je viens de ſouffrir, & je vais mourir content ſi vous me promettez d'executer ce que je vais vous dire. Au nom de Dieu, que ma mort vous devienne utile. Ne périſſez pas de faim de propos deliberé dans ces deſerts pour deux ou trois jours de chemin qu'il vous reſte à faire. N'épargnez point ma chair, vous en pourrez manger dans un moment & emporter le reſte.

Vous êtes arrivez, Meſſieurs, pourſuivit Monneville, comme il prononçoit ces dernieres paroles, & vous venez de le voir expirer. Si cette ſorte de ſecours vous convient, nous pouvons vous faire les

mêmes offres. Nous ne lui ſurvivrons pas long-temps. Un deſeſpoir ſi marqué me mit veritablement en colere contre Monneville. Je lui fis des reproches ſur ſon peu de courage, & lui dis que je le forcerois bien à nous ſuivre.

Nous fimes une foſſe peu profonde, parce que nous n'avions pour la faire que nos maſſuës & nos ongles. Elle ſuffit cependant pour le mort. Nous mîmes ſur lui une croix que je fis de ſon bâton que nous avions aporté juſques là. Voilà ſon mauſolée. L'écorce d'arbre qui lui avoit ſervi de chapeau & les manches de ſa chemiſe furent employés à faire une chauſſure pour Monneville, qui nous ſuivit volontiers après cela & même plus facilement que l'autre malade. Nous regagnâmes la riviere que j'avois découverte avec Roland.

Nous reſolumes de ſuivre ſon

ſon cours, afin de ne nous pas trop écarter de la mer & dans l'eſperance d'y trouver plutôt que dans les terres quelque village de Negres ; comme en effet deux heures après nous en vimes un ſur notre gauche. Nous en primes la route, perſuadez que nous exciterions plutôt leur compaſſion que leur appetit dans l'état où nous étions réduits. Mais huit ou dix Negres que nous rencontrâmes nous épargnerent la peine d'aller juſques-là. Ces incivils au lieu de nous recevoir gracieuſement, ſe mirent à faire des cris affreux & nous pourſuivrent à coups de fléches pendant une heure entiere.

Leur acharnement à nous décocher de loin des traits qui pouvoient nous atteindre m'impatienta, je voulus joindre ces lâches ennemis, mais ils furent plus alertes que moi. Ils nous firent toutefois plus de peur que de mal.

Après cette desagréable rencontre, nous regagnâmes notre riviere sans obstacle, & nous étant éloignez de ce canton de deux ou trois lieuës, nous passâmes la nuit au bord de l'eau sur le sable où nous fimes notre souper d'une pinte d'eau tout au moins chacun. Quelque peu solide que fut cet aliment, nous éprouvâmes que l'eau a la vertu de calmer un peu la fureur de la faim.

On n'a pas à la verité après cela le sommeil aisé. Ne pouvant dormir, je quittai mes trois camarades, & passai une partie de la nuit à chercher des arbres pour en manger quelques feüilles. Pour mes péchez je n'en trouvai point & j'étois prêt à perdre toute esperance à mon tour, quand je fis reflexion que nous ne devions pas être bien éloignés du Cap-Corse, où du moins nous serions entre les mains d'ennemis qui

nous traiteroient ſelon les loix de la bonne guerre & nous échangeroient à la premiere occaſion.

Roland auſſi courageux que moi, au lieu de ſuccomber à ſa triſteſſe, ſongeoit à la conſervation de ſa vie. Il lui vint auſſi dans l'eſprit que nous étions près du Cap-Corſe. Il me communiqua ſa penſée & me dit que nous y arriverions ce jour-là même, ſi nous partions au clair de la lune ſans attendre l'aurore. J'étois fort de ſon avis, mais nous n'oſions réveiller celui de nos camarades que nous avions eu tant de peine la veille à traîner juſques-là. Il étoit vieux & par conſequent il avoit plus beſoin de repos que nous. Ce n'étoit pas la peine de le tant ménager, puiſqu'il étoit mort & non pas endormi. Nous ne nous en aperçumes qu'à la pointe du jour.

Il étoit fils d'un riche Nego-

ciant de Roüen. Il s'étoit mis d'abord ſur mer en qualité de Chirurgien de Vaiſſeau, puis il avoit quitté la lancette pour ſe faire Flibuſtier & porter ainſi ſes os en Guinée. Pour lui, plus patient que nous, il ne craignoit la mort que parce qu'elle abregeroit ſes peines, qu'il croyoit ne pouvoir être trop longues ni trop cruelles : C'eſt moi ſans doute qui vous attire tant de maux, me diſoit-il en particulier dès le premier jour de notre miſere, quand il nous vit menacés de périr dans les ſables. C'eſt le malheur qui vous a d'abord aſſociés à moi, qui vous enveloppe aujourd'hui dans la punition de mes crimes.

Je voulus le conſoler en lui diſant que peu d'entre nous avoient tenu dans leur jeuneſſe une conduite bien reglée, & que le plus ſouvent on n'embraſſoit notre profeſſion, que parce qu'on étoit

incapable d'en exercer aucune autre. Non, non, reprit-il, je ſuis le ſeul criminel, le ſeul que la Juſtice divine devroit punir. Jugés-en vous-même, mon cher Chevalier, voici une partie de mes forfaits.

Je commençai dès l'âge de ſeize ans à meriter ce que je ſouffre aujourd'hui. Je faiſois la cour à une jeune heritiere que je recherchois moins par inclination pour ſa perſonne, que pour le bien qu'elle devoit poſſeder un jour. J'avois un rival qui me fut préferé. Je voulus m'en venger, & j'en trouvai ſi facilement le moyen, que je n'eus pas le tems de réfléchir ſur les ſuites de l'action que je méditois. Mon rival n'étoit point en garde contre mon reſſentiment. Il crut que j'avois pris mon parti de bonne grace, parce que j'avois ceſſé d'abord de voir mon ingrate ſans chercher

à lui faire des reproches. Ainſi, lorſque je leur fis ma viſite huit jours après leur mariage, ils me reçurent avec politeſſe & même avec amitié. Bien loin de ſoupçonner mon mauvais deſſein, le jeune époux me fit entrer dans ſon cabinet, où me voyant ſeul avec lui, je le frappai de pluſieurs coups de poignard.

Je ſortis auſſi-tôt de chez-lui, & m'éloignant promptement de la Ville, je gagnai la Forêt, où je demeurai caché juſqu'à la nuit que j'employai toute entiere à marcher pour tirer Pays ; mais dans le trouble qui m'agitoit, je m'égarai de façon que j'étois encore dans le Bois quand le jour parut. En cherchant des yeux quelque maiſon où je puſſe aller me pourvoir de vivres, je découvris trois Cavaliers qui venoient droit à moi. Pour les éviter, je m'enfonçai dans le plus

épais du Bois, mais un d'entre-eux ayant mis pied à terre m'y ſuivit le piſtolet à la main & m'eut bientôt arrêté. Je m'imaginois déja être ſur l'échafaut. Néanmoins j'en fus quitte pour la peur, car on me cria : *La bourſe ou la vie.*

Ces paroles me raſſurerent & je ceſſai de fuir. Pendant que cet honnête-homme me faiſoit vuider mes poches, ſes deux Camarades l'appellerent, il me conduiſit devant eux ; je leur contai mon malheur, & me jettant à leurs genoux, je les priai de me ſauver. Ils s'entreregarderent en riant, & l'un d'eux me demanda ſi j'avois du goût pour leur profeſſion. Je leur proteſtai que je me regarderois comme le plus fortuné de tous les hommes, s'ils me jugeoient digne de l'exercer avec eux. Ils me dirent qu'ils ne pouvoient m'accorder ma demande qu'au préalable je ne leur

euſſe donné des preuves de ma vocation & que je ne me miſſe en état de les ſuivre en priant quelque paſſant de me prêter ſon Cheval.

Je vous entends, Meſſieurs, leur répondis-je. Donnez-moi dequoi me faire reſpecter de plus loin que ne le peut faire mon épée, & vous verrez que ce n'eſt pas par une injuſte préſomption que j'oſe aſpirer à l'honneur de vous être aſſocié. Ils me donnerent auſſi-tôt le ſeul fuſil qu'ils avoient, & me placerent dans un lieu commode pour faire mon emprunt. Ils m'y laiſſerent, & ſe retirerent à cinq ou ſix cens pas delà, non ſans m'avoir averti de ne rien entreprendre, quand il paroîtroit plus de deux hommes à la fois.

Je fus long temps en embuſcade ſans rien voir que des malheureux, dont la défaite ne m'auroit

fait ni honneur ni profit. Enſuite il me paſſa devant le nez deux Cavaliers bien mis, & dont la monture m'auroit fort accommodé; malheureuſement pour moi, ils avoient l'air d'être gens à ſe bien défendre, & ils étoient ſuivis de quatre ou cinq hommes à pied. Ce ne fut que ſur le midi qu'il ſe préſenta un Cavalier ſeul qui venoit du côté de mes nouveaux Camarades. Ils le laiſſerent paſſer impunément pour me laiſſer la gloire de le démonter. C'étoit un Bourgeois d'une petite Ville voiſine, qui voulant apparemment gagner Roüen avant le dîner, alloit aſſez vîte.

Je me préparois à le coucher en joüe, quand je le reconnus pour un de mes meilleurs amis. La liaiſon que j'avois avec lui étoit telle que ſi je n'euſſe eu rien à riſquer en retournant à la Ville, je me ſerois joint à lui

contre les trois voleurs. Mais comme ç'auroit été me perdre ſans reſſource, je l'arrêtai d'un ton de voix terrible. Je lui ordonnai de deſcendre & de ſe mettre ventre à terre, puis l'ayant volé, je montai ſur ſon Cheval, & rejoignis comme en triomphe les trois Juges de mon action.

Je me flatois d'avoir mérité leurs applaudiſſemens, & je ne fus pas peu ſurpris de la réception froide qu'ils me firent. Un de ces trois illuſtres Brigands me dit en me regardant de travers; que voulez-vous faire de cet homme-là? L'avez-vous épargné pour mettre la Ville en rumeur par le recit qu'il ne manquera pas de faire de l'accident qui vient de lui arriver? Votre pénétration ſans doute ne va pas juſqu'à prévoir, que dans une demi-heure il n'y aura perſonne dans Roüen qui ne ſçache que nous ſommes ici & ce que nous y faiſons.

Frappé de ces reproches, je retournai au galop vers mon pauvre ami & lui caſſai la tête d'un coup de piſtolet. Pour cette fois là je m'imaginois avoir bien fait mon devoir & je m'attendois à voir mes Juges fort contents de moi. Je me trompois encore : Autre étourderie, me dirent-ils ; aviez-vous quelque choſe à craindre de cet homme à qui vous n'aviez laiſſé aucune arme. Je ne l'ai pas craint non plus, Meſſieurs, leur répondis-je, puiſque je l'ai tué. Il falloit, reprirent-ils, l'entraîner dans le Bois & là l'expedier à coups d'épée. Premierement, parce qu'un coup d'arme ſe fait entendre de loin & fait mettre ſur leurs gardes les Voyageurs qui peuvent ſuivre de près celui qu'on vient de tuer. Secondement, c'eſt qu'en ſe défaiſant d'un homme dans une Forêt, on s'épargne la peine de l'y traîner pour le dé-

rober à la vûë des paſſants.

Je priai ces Meſſieurs de conſiderer que je n'étois qu'un novice, & que par conſequent ils ne devoient pas s'étonner ſi je faiſois des fautes. Dans ce moment là pluſieurs Marchands paſſerent & virent la belle beſogne que je venois de faire. Ils en répandirent le bruit dans la Ville, ce qui joint à l'aſſaſſinat que j'y avois commis la veille, fit mettre tant d'Archers à nos trouſſes, que nous fumes obligez de nous écarter du canton.

Nous nous retirâmes vers Caën dans le Château d'un Gentilhomme, où il me parut que l'on ſe croyoit en ſeureté, quoique pluſieurs voiſins nous y viſitaſſent frequemment. Ils en agiſſoient tous ſi cordialement les uns avec les autres que je vis bien qu'ils ſe connoiſſoient. Au bout de quelques jours il arriva dix-huit autres

Cavaliers dans le Château, qui s'y assembloient sur un avis reçu de Roüen, qu'un Monsieur nommé la Mothe le Bailly riche commerçant de Caën, devoit partir un tel jour avec beaucoup d'argent qu'il retiroit de toutes parts des mains de ses Correspondans. Un de ses Valets qui avoit quelque liaison avec nous eut la bonté de nous en avertir, ajoutant à ce bon avis, qu'il croyoit que son Patron avoit envie de se refugier en Angleterre pour les affaires de la Religion, & qu'il seroit facile de démeubler sa maison auparavant.

Je m'imaginois qu'on iroit attendre le Marchand sur la route à son retour de Roüen, ce que l'on ne jugea point à propos de faire, notre troupe étant trop forte & par conséquent trop fiere pour se contenter d'un vol sans éclat. On prit un autre parti.

Dès que l'on ſçut que la famille du Bourgeois l'attendoit à ſa campagne, & que ſon fidele Valet nous eut fait avertir de ſon arrivée avec celui de ſes fils qui l'accompagnoit ordinairement, nous montâmes tous à cheval pour nous rendre chez lui.

Il n'étoit pas encore nuit quand nous entrâmes dans ſa cour. On m'avoit mis à la tête pour m'éprouver. Le Maître du logis vint au devant de nous & nous demanda poliment, s'il y avoit quelque choſe pour notre ſervice; je ne lui répondis que d'un coup de piſtolet & je le couchai par terre. Sa femme & ſon fils furent traités de la même maniere. On épargna le Domeſtique qui nous avoit ſi bien ſervi avec quelques autres. Nous les conſervames pour nous préparer à ſouper. On laiſſa auſſi la vie à un des enfans de Monſieur de la Mothe, & cela,

parce qu'on nous dit qu'il étoit ſourd & muet. Neanmoins cet enfant reconnut dans la ſuite quelques-uns de la troupe qui lui furent preſentez, & contribua fort bien à leur faire éprouver le ſupplice qu'ils avoient merité.

Je me ſouviens que les complimens que mes Confreres me faiſoient en ſoupant m'ayant mis de belle humeur, je ſaiſis un perroquet qui ſe tourmentoit dans une cage & crioit *quel meurtre!* mots qu'il avoit ſouvent entendu repeter. Je lui coupai la tête & la fourrai dans la bouche du Bourgeois mort, en diſant quelques plaiſanteries qui m'attirerent de nouveaux applaudiſſemens. Un jeune Gentilhomme de mon âge que l'on nommoit Gruchi, me dit alors d'un ton ironique, qu'on étoit bienheureux de tenir de la nature d'auſſi belles diſpoſitions que les miennes.

Il déplut par ce trait railleur à toute la Compagnie, qui conclut de là que le jeune Gruchi avec ſes ſentimens de compaſſion & d'humanité ne feroit jamais fortune dans le métier & on le condamna tout d'une voix à ne point paſſer outre. Son pere comme ſi ce reproche eut deshonoré ſon fils, demanda grace pour lui ! Il promit de l'aguerir, & pour expiation de ſa foibleſſe, il lui fit boire ſur le champ un grand verre du ſang des mourans.

C'eſt ainſi que ce malheureux compagnon de mes miſeres me fit ſa confeſſion dans l'amertume de ſon cœur. J'avois reſolu de ne rien dire de ſa vie à Monneville & à Roland, de peur qu'ils ne priſſent moins de ſoin de lui ; mais il ſe mit par ſa mort en état de ſe paſſer de nous tous. Monneville nous le voyant couvrir de ſable ſe mit à ſoupirer & nous re-

gardant triſtement : ce n'eſt pas la peine d'en faire à deux fois ; nous dit-il, faites-moi une place auprès de ce miſerable ; auſſi bien c'eſt à moi de partir le premier. En eſſayant d'aller plus loin je ne ferai que vous embaraſſer & vous empêcher peut-être vous-même de gagner le Cap-Corſe. Tâchez, Meſſieurs, d'y arriver ſeuls & ne vous obſtinez point à vous perdre en voulant me ſauver.

Ces paroles de Monneville nous attendrirent, & nous lui dîmes que s'il perdoit ainſi tout eſpoir & ne faiſoit pas un dernier effort, nous allions demeurer avec lui & nous laiſſer mourir lâchement. Je tâchai pourtant de le conſoler, en lui proteſtant que s'il vouloit rappeller tout ce qui lui reſtoit de forces pour nous ſuivre, nous allions nous abandonner aux premiers Negres que nous rencontrerions pour périr enſemble par

leurs mains, ou pour en obtenir du ſecours. Monneville ſe rendit, & nous partîmes auſſi-tôt après avoir bû copieuſement de l'eau de notre Riviere.

Tout épuiſez que nous étions, nous nous mîmes en chemin dans la réſolution de ne nous pas arrêter ſitôt, & nous marchâmes aſſez vîte, même juſques vers les huit ou neuf heures du matin, que nous trouvâmes des Negres occupez, à ce qu'il nous ſembla, à faire une eſpece de chauſſée dans un gros ruiſſeau. Quelle que pût être leur cruauté, nous étions dans un état à la déſarmer. Et comme ſi la ſeule néceſſité nous avoit donné des forces, nous ceſſames d'en avoir dès que nous vîmes d'autres hommes qui pouvoient nous ſecourir.

Nous n'eûmes pas le choix de la maniere dont nous les ſalurions. Nous tombâmes de foi-

bleſſe à leurs pieds. Ils nous donnerent d'abord à manger un peu de ris. Ce qui ſans doute nous ſauva la vie. Après nous avoir examinés avec attention pendant un quart-d'heure ſans nous parler, ils ſe remirent tous à l'ouvrage, excepté deux des plus vieux qui reſterent auprès de nous comme pour nous garder. Le premier effet que produiſit en nous la nourriture que nous venions de prendre, fut de nous ôter un étourdiſſement que nous ſentions tous ; & elle nous cauſa enſuite un ſi grand aſſoupiſſement, qu'en moins d'une demi-heure nous nous endormîmes tous trois d'un profond ſommeil.

Quelques heures après nous nous réveillâmes en ſurſaut au bruit que fit en arrivant une nouvelle troupe de Negres, à la tête de laquelle étoit le Chef du Canton à qui l'on avoit été donner avis

avis de notre arrivée. Concevez, s'il eſt poſſible, quel fut notre étonnement quand il nous ſalua, & nous dit en François: *D'où êtes vous.* Nous crûmes entendre la voix d'un Ange. Je lui appris en peu de mots de quelle nation nous étions & les diſgraces qui nous étoient arrivées. Sur quoi il nous exhorta à prendre des forces, nous aſſurant que nous pouvions nous croire autant en ſeureté avec lui qu'en France.

Pour nous faire revenir de la ſurpriſe où il nous voyoit, il nous conta qu'il avoit été élevé à Paris dès l'âge de dix ans, qu'il y avoit été baptiſé à Saint Sulpice, & tenu ſur les fonts de Baptême par Madame la Ducheſſe de Berry toute jeune, & qu'enſuite on l'avoit renvoyé à Juda au Comptoir François, dans l'eſperance qu'il y ſeroit d'une grande utilité pour le Commerce; mais qu'il avoit bientôt

tout quitté pour ſe rejoindre à ſes Compatriotes, avec leſquels, quoique fort groſſiers, il s'accommodoit encore mieux qu'avec les François, parce que, diſoit-il, je trouve qu'il vaut mieux vivre en Maître avec des ſtupides, qu'en Eſclave avec des gens d'eſprit.

Il ſçavoit ſon Paris parfaitement, il en nomma tous les Quartiers à Monneville & à Roland, de même que pluſieurs familles que ce dernier connoiſſoit particulierement. Le généreux Negre bien-aiſe d'avoir occaſion de nous marquer qu'il avoit appris à vivre en France, fit tout ce qu'on auroit pû attendre du François le plus poli. Il fit faire des eſpeces de brancars ſur leſquels on nous porta par ſon ordre juſqu'à ſon Village, qui étoit aſſez loin de là

Dès le ſoir, il nous régala de Cabris, & le lendemain il fit tuer exprès pour nous le meilleur de

ſix ou ſept jeunes Porcs qu'il avoit fait acheter pour en peupler ſon Canton. Il ne tint qu'à nous de demeurer avec lui juſqu'à ce que nous fuſſions entierement rétablis. C'eſt ce que nous ne pûmes gagner ſur nous. L'impatience de nous revoir en Mer nous prit dès qu'il nous eut dit qu'il n'y avoit plus que deux petites journées de là au Cap-Corſe, & que les Negres dont il nous faudroit traverſer les Villages n'étoient pas de mauvais hommes.

Après cinq ou ſix jours de repos & de bonne chere, nous lui demandâmes notre audiance de congé, & ce brave Filleul de Madame la Ducheſſe de Berry nous voyant déterminés à partir abſolument, nous donna un jeune Negre pour nous conduire & porter des vivres pour toute notre route. Ce ne fut pas tout, il nous fit préſent d'une demi-livre de

poudre d'or, & ce qui me charma le plus en mon particulier, c'eſt qu'il me prêta un bon ſabre qu'il avoit apporté de Juda, me priant de le lui renvoyer par ſon Negre ſitôt que nous ſerions arrivez. Il nous conſeilla de marcher plus de nuit que de jour à cauſe des chaleurs; & pour reconnoiſſance de tant de bons traitemens, il n'exigea de nous que la promeſſe de faire ſes complimens à cinq ou ſix Valets & Servantes de Paris, avec leſquels il avoit été lié ſpecialement & dont il nous répeta pluſieurs fois les noms & les ſurnoms.

Nous trouvâmes dès le premier jour une des trois grandes Rivieres qu'il nous avoit dit être entre ſon Village & le Cap-Corſe, & comme Monneville ne ſçavoit pas nager, il fallut le charger ſur mon dos. Nous penſâmes nous noyer tous deux. Ce qui fut cauſe

que pour lui faire paſſer les deux autres Rivieres, nous attachâmes enſemble quelques pieces de bois, ce qui faiſoit une eſpece de petit radeau que nous pouſſions Roland & moi en nageant.

Nous paſſâmes près de pluſieurs petits Forts Européens, où il n'y avoit dans chacun qu'une Garniſon de quatre ou cinq Soldats; leur petit nombre les tenant en garde contre la ſurpriſe, ils refuſerent tous de nous y recevoir, & menacerent même de tirer ſur nous, ſi nous en approchions. Notre guide nous fit auſſi voir en paſſant une mine d'or. * Tous les Negres qui y étoient avoient des anneaux d'or aux doigts des pieds & des mains. On en voyoit juſques dans leurs cheveux. Les petits fourneaux où ils faiſoient ces bagues, des cœurs, & autres pareils

* Saint George de la mine à trois lieuës du Cap-Corſe.

petits bijoux étoient ſous terre & en mauvais ordre. Auſſi tous leurs ouvrages paroiſſoient-ils très-mal faits. A peine reſſembloient-ils aux choſes dont ils portoient le nom. Ils nous en donnerent pour de la poudre d'or, avec beaucoup d'équité & preſque poids pour poids.

Nous arrivâmes enfin au Cap-Corſe, où nous avions tant d'envie de nous voir, ſans preſſentir le nouveau malheur qui nous y attendoit. Nous retombâmes entre les mains du même Capitaine Anglois qui nous avoit fait priſonniers. Quand il nous revit, il crut que c'étoit une viſion, ne pouvant s'imaginer que l'on pût échapper aux périls où il nous avoit expoſez en nous mettant à terre. Aſſurément, dit-il, en me montrant du doigt à Monſieur Cazali, ſi nous ne mettons cet enragé à la bouche du canon, nous

ne nous en déferons jamais. Vous ne gagneriez pas à le faire, lui répondis-je en Anglois. Du moins ſi vous l'aviez fait plûtôt, vous y auriez perdu ma rançon & celle de mes Camarades que nous vous apportons. Alors nous lui préſentâmes ce que nous avions de poudre d'or, qu'il prit ſans façon, & après que nous lui eûmes raconté toutes les peines & les miſeres que nous avions ſouffertes, durant le penible voyage qu'il nous avoit fait faire à pied ſi cruellement, il nous envoya dans un ſouterrain ſans s'expliquer ſur le traitement qu'il prétendoit nous faire.

Monſieur Cazali ſollicita fortement en notre faveur. Il repréſenta au Capitaine que nos deux Compagnons qui étoient morts ſi miſerablement avoient aſſez payez pour nous, & qu'il étoit perſuadé qu'il auroit la généroſité de nous laiſſer joüir en liberté

d'une vie qu'avoient épargnée les Negres & les Monſtres. Notre Avocat ne gagna rien, & nous demeurâmes encore quinze jours dans le ſouterrain. Nous n'en ſortîmes même qu'à l'occaſion d'une ſotiſe, qui ſeule auroit dû m'y faire enfermer, ſi les hommes n'étoient pas auſſi corrompus qu'ils le ſont, & auſſi familiers avec le crime.

D'abord Monſieur Cazali n'avoit ſongé qu'à nous procurer une nourriture capable de nous rétablir, en nous envoyant ſouvent en ſecret d'excellens morceaux dont il ſe privoit lui-même, me vint un jour faire une aſſez longue viſite dans ma priſon; & s'étant apperçû que je n'avois ſur le corps que les mauvais reſtes de ma chemiſe bleüe qui me couvroient à peine la moitié du corps, il m'envoya dès qu'il fut de retour chez-lui une de ſes chemiſes par une

Negreſſe qui le ſervoit. Cette friponne ne s'acquitta qu'à demi de ſa Commiſſion. Elle ſe contenta de me faire des complimens de la part de ſon Maître, & d'y joindre de la ſienne une infinité de choſes obligeantes ; mais elle garda la chemiſe.

Lorſqu'elle fut retournée de ma priſon chez-elle, Monſieur Cazali lui fit bien des queſtions ſur mon compte, & il jugea par les réponſes qu'elle lui fit qu'elle n'avoit pas donné la chemiſe. Il lui demanda pourquoi elle en avoit uſé ainſi. Elle prit le parti de dire effrontement que la chemiſe lui appartenoit légitimement, & que je lui en avois fait preſent pour avoir ſes bonnes graces. Elle ſoutint ce menſonge avec tant de fermeté, que Monſieur Cazali la crut pieuſement, quoiqu'elle eut tout au moins quatre-vingt bonnes années.

Il trouva ce trait si plaisant, qu'il ne put s'empêcher d'en faire part à quelques Officiers Anglois qui s'en divertirent avec lui. Ils conterent ensuite cette belle histoire au Capitaine qui en rit encore plus qu'eux. Pour se procurer à mes dépens une nouvelle scene Comique, ils m'amenerent tous en cérémonie après souper cette beauté bizayeule. Plusieurs flambeaux la précedoient comme une mariée que l'on auroit conduite au lit nuptial. Je vis bien que tous ces gaillards venoient là pour s'égayer à mes frais, & sans sçavoir encore pourquoi ils prenoient ce divertissement, je me prêtai de bonne grace à leurs plaisanteries. Je badinai avec eux sur les charmes de la belle Brune, & ce que je leur dis là-dessus les mit de si bonne humeur, que Monsieur Cazali nous vint dire le lendemain que nous étions libres, & qu'on

nous alloit conduire à Juda, où l'on me permettoit même de mener avec moi ma jeune Maîtreſſe.

Juda ſur les Côtes de Guinée eſt un Port neutre en temps de guerre. Les gros Vaiſſeaux n'y ſçauroient entrer, & ſont obligez de reſter à la rade, parce qu'il y a une barre ou une eſpece de banc de ſable qui leur en bouche l'entrée. Cette barre fait faire des lames d'eau qu'il faut prendre bien à propos, même avec des Chaloupes pour n'y pas périr. Le Vaiſſeau qui nous portoit à Juda y alloit acheter des Negres. Quand nous fûmes dans ſa Chaloupe, je m'apperçûs que les Anglois faiſoient une mauvaiſe manœuvre en paſſant la barre; je voulus gouverner, on m'en empêcha, & nous fimes capot dans le moment.

Il y a toujours là beaucoup de Negres qui accoutumés à ces for-

tes d'accidens & ſeurs d'attraper quelque récompenſe ſe jettent à l'eau & vont ſecourir ceux qui en ont beſoin. Deux d'entre eux m'aiderent d'abord à ſauver Monneville, puis donnant mon attention à Roland mon autre camarade, je le vis aſſez loin de moi & il me ſembla qu'il ſe noyoit. Je laiſſai auſſi-tôt Monneville entre les mains de deux Negres & je me rendis promptement auprès du Pariſien, que je racrochai par les cheveux. J'eus bien de la peine à le ſoutenir ſur l'eau juſqu'a-ce qu'il me vint du ſecours, parce qu'il n'avoit plus de connoiſſance & qu'il ne s'aidoit aucunement. Nous le crûmes mort quand il fut à terre; cependant il reprit inſenſiblement ſes eſprits & vingt-quatre heures après il n'y paroiſſoit plus.

Nous nous aperçumes bien que nous étions enfin avec des com-

patriotes. Monſieur de Chamois Gouverneur du Fort François de Juda eut pour nous des bontez qui tenoient moins d'un bon François que d'un pere. Il nous fit laver, frotter, raſer, fournir du linge, des habits, de l'argent & nous donna ſa table tant que nous y reſtâmes. Que ne fit-il pas pour nous engager à ne le point quitter ! avec quelle ardeur nous offrit-il de contribuer à nous faire faire une fortune conſiderable ! il eſt conſtant qu'il auroit eu grand beſoin de nous dans le pays.

Il ſe donnoit la peine d'enſeigner lui-même l'art militaire à beaucoup de Negres, avec leſquels il auroit bien voulu ſecourir ſon allié le Roi de Juda, qu'accabloient ſes voiſins, mais il lui falloit des Officiers à la tête de ſes Negres, ſans quoi c'étoient toujours de mauvaiſes troupes. Il ne fit aucun effort pour retenir Monneville,

quand il ſçut pour quel ſujet & avec quels ordres il avoit quitté la France ; mais pour Roland & moi il nous declara en termes formels qu'il ne nous laiſſeroit point ſitôt échaper.

Il ſe paſſa près de trois mois avant qu'il ſe preſentât aucune occaſion de nous remettre en mer, & je deſeſperois preſque de quitter ce pays, quand un Flibuſtier de la Martinique vint moüiller à la rade de Juda. C'étoit le Vaiſſeau nommé *le Brave*, de ſix pieces de canon, dont l'Armateur s'appelloit Hervé, & le Capitaine de Gennes. Il y avoit deſſus pluſieurs Flibuſtiers de S. Domingue qui me connoiſſoient. Quand ils aprirent que j'étois là, ils vinrent avec leur Capitaine me prier de me joindre à eux ; ce que je leur promis de faire, même malgré Monſieur Chamois, s'il vouloit s'y oppoſer.

Je m'attendois effectivement que ce Gouverneur pourroit être tenté d'y mettre obſtacle ; neanmoins nous ne lui en eûmes pas plutôt demandé la permiſſion Roland & moi, qu'il nous l'accorda, en nous témoignant avec politeſſe le regret qu'il avoit de nous perdre. Il exigea pourtant de nous une choſe que nous ne pûmes lui refuſer ; c'étoit de lui prêter la main pour une expedition qu'il méditoit. Après quoi il conſentiroit à notre ſéparation, pourvû qu'à notre place on lui laiſſeroit du moins une autre perſonne de l'équipage.

Roland plus ſage que moi s'offrit de lui-même à reſter, ce qui fit un extrême plaiſir à Monſieur de Chamois, parce que le Pariſien étoit un fort brave garçon, bien entendu & qui lui devoit être d'un grand ſecours. Ce qui engagea Roland à prendre cette

reſolution, c'eſt que les périls qu'il avoit courus ſur mer & ſurtout le dernier, dont je venois de le ſauver, l'avoient dégouté de cet élement. L'acquiſition de la poudre d'or des Negres, quoique plus lente, lui parut preferable à l'attente de ces grands coups de Flibuſte que peu de gens ont le bonheur de faire.

Il fit en effet ſi bien ſes affaires à Juda, qu'en 1719. je l'ai vû paſſer par Nantes riche de quatre-vingt livres de poudre d'or qu'il portoit à Paris, dans le deſſein de s'y établir avantageuſement. Ma rencontre lui fit plaiſir. Il ne ſe laſſoit point de me repeter que je lui avois ſauvé la vie; & je ne pus me défendre de recevoir de lui une livre de poudre d'or qui valoit alors environ deux mille cinq cens livres. Je ne ſçai ce qu'il eſt devenu, je n'en ai point entendu parler depuis.

Pour revenir à Monſieur de Chamois, il exigea que nous allaſſions ravager l'Iſle de Prince, je ne ſçai pour quelle raiſon ; car il y avoit très peu de temps que Monſieur Parent l'avoit ſaccagée avec celle de Saint Thomé. L'iſle de Prince eſt preſque ſous la ligne, & elle appartient aux Portugais. Nous y arrivâmes en ſept jours. Nous prîmes terre à deux lieuës de la Ville, conduits par un Mulâtre fils d'un Blanc & d'une Sauvageſſe de cette Iſle. Il connoiſſoit le pays, & Monſieur de Chamois nous l'avoit donné pour nous ſervir de guide. Il prit ſi bien ſa route & ſon temps que nous nous avançâmes juſqu'à l'entrée du Fauxbourg ſans être découverts.

Nous le fûmes alors par quelques Negres qui donnerent l'allarme dans la place. Nous ſentimes bien que ſans la ſurpriſe nous ne l'aurions jamais emportée, à

cauſe de notre petit nombre, puiſque cinquante Bourgeois nous arrêterent pendant une groſſe demi-heure ſur un pont fort étroit par lequel il nous falloit paſſer. Ils ne firent cette reſiſtance que pour donner aux autres habitans le loiſir de ſe retirer dans les bois avec ce qu'ils avoient de meilleur, puiſque les défenſeurs du pont n'eurent pas plutôt lâché pied pour s'enfuir à la débandade, que nous nous rendimes maîtres de la Ville ſans oppoſition. Les habitans qui s'étoient enfermez dans la Citadelle, l'abandonnerent pendant la nuit; deſorte que le jour ſuivant nous y entrâmes ſans coup ferir. Nous y trouvâmes huit pieces de canon que nous encloüâmes & renverſâmes dans les foſſez.

Monſieur Parent avoit ſi bien ruiné les Habitans de cette Iſle, que nous n'en pûmes rien tirer par

les contributions. Ainſi, après avoir occupé quelques jours leurs maiſons, tandis qu'ils couchoient dans les Bois, nous y mîmes le feu, afin que Monſieur de Chamois apprit que nous lui avions du moins tenu parole. Nous réſolûmes enſuite d'aller ſur les Côtes de Breſil; mais avant notre départ de cette Iſle, nous commençâmes à éprouver ce que le ſort nous gardoit pour ce voyage. En voulant enlever quelques troupeaux de Moutons, pluſieurs de nos Camarades furent pris par les Habitans, & déchirez ſi cruellement, que nous réſolûmes de venger leur mort. Par malheur les Ennemis à qui nous avions affaire étoient ſi alertes, qu'ils nous échappoient lorſque nous nous imaginions les tenir. Leurs partis ſurprenoient toujours quelques-uns de nos gens; ajoûtez à cela les chaleurs du climat encore plus

difficiles à ſupporter que les fatigues de nos courſes. Pluſieurs de nos Compagnons tomberent malades. Il en mourut dans l'Iſle une partie, une autre ſur Mer, de façon que nous perdîmes du moins vingt perſonnes en voulant imprudemment en venger trois ou quatre.

De là juſqu'aux Côtes de Breſil nous fûmes retenus ſi long-temps en Mer par le gros temps, que l'eau commençoit à nous manquer quand nous y arrivâmes. Ainſi notre premier ſoin fut de chercher de l'eau douce. Pour cet effet, nous deſcendîmes à terre deux nuits de ſuite ſans en trouver, ce qui nous fit réſoudre à en prendre le jour ſur quelque rivage écarté. Cela ne nous réüſſit point. Nous fûmes apperçûs & repouſſez partout.

Le plus grand mal que nous firent les Portugais, c'eſt que nous

ayant vûs pendant le jour examiner l'embouchure d'une petite Riviere, & ne doutant point que nous n'euſſions deſſein d'y faire une deſcente pendant la nuit, ils nous y dreſſerent une embuſcade. Dès le troiſiéme voyage que nous y fimes, ils enleverent notre Chaloupe, & dix de nos Camarades qu'ils ſurprirent furent maſſacrez, ſans qu'il nous fût poſſible de les ſecourir.

Après ce malheur, nous fûmes trois mois entiers le joüet des vents, tantôt pouſſez par devant Rio-Janeiro, vers Buenos-aires, & quand nous comptions d'y pouvoir relâcher, nous étions auſſitôt ramenez le long des Côtes vers Cayenne, où nous abordâmes à la fin tous malades, ayant été long-temps réduits à ne boire chacun qu'un demi-verre d'eau en vingt-quatre heures, & à n'avoir enfin que nos voiles à ſuccer

le matin quand elles étoient moüillées par la roſée.

Hors d'état de pouvoir tenir la Mer, nous réſolûmes de nous retirer à la Martinique, ſitôt que nous fûmes un peu rétablis. Avant que d'y arriver nous rencontrâmes en chemin Monſieur Dugué Capitaine de Flibuſtiers de Saint Domingue, qui avec un équipage gaillard & frais embarqué, faiſoit route vers Angole * ſur le *François*, Bâtiment de huit pieces de canon. Nous parlementâmes. Nous leur contâmes notre deſaſtre, & comme je ſçavois que de Gennes alloit déſarmer, j'acceptai la propoſition que Dugué me fit de me prendre ſur ſon bord.

Monneville n'avoit garde de me ſuivre. Il étoit ſi fatigué de la Mer & des miſeres qu'il avoit ſouffertes, qu'il n'étoit pas recon-

* Sur les Côtes d'Affrique vers les 10. degrés de latitude Meridionale.

noiſſable. Il me conjura les larmes aux yeux de ne le pas quitter & de le conduire en France, m'aſſurant qu'il y avoit dequoi me faire vivre heureux avec lui, & m'offrant dès lors la moitié de ſon bien; mais je n'étois pas encore aſſez las de la Mer pour accepter ſes offres. Tout ce que je pûs faire pour lui, fut de prier de Gennes de lui chercher occaſion de repaſſer en France, & de me rendre caution de tout ce que mon ami lui pourroit devoir.

Dugué avoit le plus fort équipage que j'euſſe encore vû dans la Flibuſte, & ſon Vaiſſeau étoit excellent voilier. Ainſi je me trouvai là avec des Camarades, qui n'ayant pas moins bonne opinion d'eux-mêmes, que de diſpoſition à bien faire, me promettoient de me dédommager de la mauvaiſe équipée que je venois de faire. Nous n'allâmes pas juſqu'aux Côtes

d'Affrique pour mettre à l'épreuve leur bonne volonté. Nous rencontrâmes à la hauteur de l'Iſle de Sainte Helene, où nous comptions tous de relâcher, un Vaiſſeau Anglois de trente pieces de canon.

Nous nous diſpoſâmes à l'aborder, & lui à éviter l'abordage. Il fit feu ſur nous pendant deux heures entieres & nous tua bien du monde. Le malheureux Dugué fut du nombre des morts, & l'on me fit Capitaine ſur le champ. Je me mis auſſi-tôt à donner mes ordres pour l'accrocher; & la longue reſiſtance des Anglois nous animant contre eux auſſi-bien que la mort de notre Chef, nous les maltraitâmes ſi fort, que loſqu'ils amenerent, il n'en reſtoit preſque pas un qui fût en état de ſe défendre.

L'extrême deſir que j'avois de me venger des maux que les Portugais

tugais m'avoient faits, fut cauſe que je propoſai à mon petit Conſeil de retourner en Amerique croiſer ſur les Côtes du Breſil. Mon avis fut approuvé unanimement, quand j'eus fait obſerver la difficulté qu'il y avoit à nous défaire de notre priſe ailleurs qu'à Saint Domingue ou à la Martinique, & que je leur eus repréſenté que rarement les Flibuſtiers faiſoient fortune ſur les Côtes d'Affrique, parce qu'il s'y rencontroit preſque autant de Vaiſſeaux de guerre que de Marchands, & qu'il n'y avoit point là pour eux de retraites commodes.

Quand nous approchâmes du Breſil, nous envoyâmes ſix des nôtres avec quelques Anglois au petit Goave pour y vendre notre priſe, & revoyant ces petites Iſles où deux mois auparavant on m'avoit refuſé de l'eau, j'y fis faire des deſcentes, que les Pêcheurs

qui les habitent ne pouvoient plus empêcher. Nous mîmes tout à feu & à ſang & jettâmes dans la mer une quantité prodigieuſe de poiſſons ſecs que nous y trouvâmes & qui faiſoient tout leur bien. Nous paſſâmes pendant la nuit tout au travers de la riviere du Janeiro pour aller faire du bois & de l'eau dans l'Iſle de ſainte Anne.

Quoique cette Iſle ſoit fort petite n'ayant guere qu'une lieuë de circuit, il y a cependant vers le milieu un très beau baſſin d'eau douce. C'eſt là que j'ai vû des oiſeaux d'une couleur bien extraordinaire. Leur corps étoit d'un rouge fort vif, leurs aîles & leurs queuës du plus beau noir du monde. Nous aprochâmes enſuite du continent & faiſant de temps en temps des deſcentes, nous ruinions les habitations & mettions à un prix exceſſif la liberté des priſonniers

qui pouvoient ſe racheter.

Nous enlevâmes entre autres à douze lieuës du Rio Janeiro un Capitaine Garde-Côte, ſa femme, deux grandes filles, un Carme & pluſieurs Eſclaves. Le Carme étoit frere du Capitaine & s'étoit tranſporté chez lui de ſon Convent de Saint Sebaſtien * par ordre exprès de leur bonne mere, qui vouloit avant que de quitter ce monde, avoir la conſolation de voir ſes deux fils aſſemblez & leur donner ſa bénédiction. Cette pieuſe mere, après leur en avoir départi à chacun ſa part & portion, prenoit congé d'eux, quand nous aſſaillimes l'habitation. Les premiers coups que nous tirames interrompirent le lugubre ceremonial de leurs adieux, & une frayeur muette ſucceda aux plaintes & aux cris meſurez dont la maiſon venoit de retentir.

* Capitale de la Province du Rio Janeiro.

Perſonne ne fit mine de s'oppoſer à nous qu'une jeune Dame plus aguerie que les autres, qui ſe mit en devoir de nous fermer impoliment la porte au nez ; mais par malheur pour elle un coup de mouſquet l'envoya dans l'inſtant tenir compagnie à la bonne femme. Le Carme effrayé s'enfuit dans le jardin. Le Capitaine qui s'y étoit pareillement jetté tirailla d'abord ſur nous, ſans s'appercevoir que nous enlevions ſa femme & ſes filles. Dès que ſes yeux furent frappez de ce ſpectacle & qu'il prit garde que nous nous préparions à mettre le feu à la maiſon, il ceſſa de ſe deffendre & ſe rendit de bonne grace. Le Moine y fit plus de façons. Il nous ſomma d'abord de la part du Ciel de lui laiſſer la vie, puis comme s'il ſe fut défié d'obtenir de nous cette grace de cette façon, il ſe radoucit tout à coup,

ſe proſterna humblement à nos pieds & nous conjura par le cierge beni à la clarté duquel l'ame de ſa mere venoit de s'envoler, & qu'il tenoit encore entre ſes mains.

Ne jugez pas de moi par l'habit, nous crioit-il ; je ſuis Prêtre, Meſſieurs. Ne trempez point vos mains dans le ſang d'un Eccleſiaſtique, d'un Religieux, d'un Carme. Je ne vous demande que la vie. Accordez-la moi par pitié, ou plutôt pour votre propre intereſt. Je connois cette habitation & je m'offre à vous indiquer tout ce qu'il y a de bon & qui vaut la peine d'être emporté. A un diſcours ſi pathetique, nous le raſſurâmes, à condition qu'il nous tiendroit parole ; ce qu'il ne manqua pas de faire. Il nous ouvrit tout ce qui fermoit à clef, en nous diſant : prenez, Meſſieurs, tout eſt à vous ; & il diſoit ces

paroles avec tant d'ardeur, de bonne foi & de desintereſſement, qu'il n'étoit pas poſſible de douter qu'il n'eût ſincerement renoncé aux biens terreſtres.

Nous lui eûmes obligation de bien des choſes, qui ſans lui auroient échapé à nos recherches, & ſur tout de douze Negres qu'il nous fit prendre dans un endroit, où jamais nous ne nous ſerions aviſez de les aller chercher. Ils ne firent aucune reſiſtance, perſuadez qu'ils étoient, comme l'âne de la fable, que puiſqu'il leur falloit être toujours eſclaves, il leur devoit être indifferent de qui ils le fuſſent.

Comme il eſt difficile de contenter tout le monde, le procedé généreux du Carme revolta toute ſa famille. Sa belle-ſœur principalement, un peu mutine de ſon naturel, s'emporta contre lui ſans ménager les termes. Le pourriez-

vous croire, Meſſieurs, nous dit-elle, quand ils furent tous ſur notre bord, que cette creature qui vient de périr étoit la compagne de ce Reverend Pere, qui a eu l'effronterie de l'amener chez moi, quoiqu'il n'y vint que pour recevoir les derniers ſoupirs de ſa mere.

Elle alloit continuer l'éloge du Moine, quand ſon mari lui impoſa ſilence pour nous faire excuſe de ſon emportement. Vous voyez bien, Meſſieurs, nous dit-il, que c'eſt la colere qui répand tant de venin ſur le portrait qu'on vous fait de mon frere. C'eſt un coquin, j'en demeure d'accord, mais on n'auroit pas dû vous le dire pour notre honneur & pour celui de la Religion. Ne ſoyez pas ſcandaliſez de ce que vous venez d'entendre. Les Religieux ne ſont point ici tels qu'on vous a dépeint celui-ci. Ils ſont éclairez, vertueux,

zelez pour la foi & toujours prêts à la ſceller de leur ſang.

Le bon Portugais ne diſoit rien qui ne fut veritable, mais il n'ajoutoit pas que dans ce nouveau monde il y avoit auſſi beaucoup de Moines ignorans, oiſifs, libertins & qui n'avoient pris le parti du Convent que pour vivre avec impunité dans le luxe, la moleſſe & l'abondance. Il ne nous avoüoit pas ce que nous ſçavions déja, que dans ce pays-là qui dit Moine, dit un homme puiſſant, abſolu, fier, indépendant, un homme craint des Grands, reſpecté & preſque adoré du peuple, qui n'a ni l'eſprit ni la hardieſſe de ſe ſcandaliſer de ſa conduite.

Comme ce n'étoit pas des mœurs de nos priſonniers qu'il s'agiſſoit alors, mais de leur rançon, nous les obligeâmes d'écrire au Gouverneur du Rio Janeiro dont ils étoient parens, que nous lui de-

mandions pour leur liberté une certaine quantité de farines, de viandes & d'eau-de-vie; que ſi nous ne recevions cette proviſion dans vingt-quatre heures, & s'il ſortoit du Port le moindre Bâtiment, le Capitaine en répondroit auſſi bien que toute ſa famille. Aparemment que le degré de leur parenté avec le Gouverneur n'alloit pas juſqu'au droit hereditaire en faveur de celui-ci, puiſqu'il le ſervit à point nommé, malgré ce que les conditions que nous lui impoſions avoient de dur & de fier.

De notre côté, nous n'eûmes pas plutôt les proviſions abondantes que nous avions demandées, que nous mimes nos priſonniers à terre très contents de notre procedé. Le Capitaine ſurtout nous témoigna qu'il étoit moins touché de la liberté qu'il recouvroit, que des égards & du reſpect que

nous avions tous eus pour ſa femme & pour ſes filles. Quant à elles, en tombant entre les mains des François, & des François Flibuſtiers encore, je ſuis ſeur qu'elles ne s'étoient point attenduës à tant de moderation. Véritablement je ne ſçai ſi la continence tant vantée de Scipion l'emportoit de beaucoup ſur celle que nous eumes dans cette conjoncture.

Pour le Carme il n'eut pas ſujet de ſe loüer de nous. Une heure avant qu'il nous quittât on lui fit une piece à laquelle je n'eus point de part & que je deſapprouvai fort. Quelques Flibuſtiers ſe firent un jeu de le traiter comme l'amant d'Heloïſe. Je les blâmai, & toutefois je ne pûs m'empêcher d'en rire auſſi lors que le Chirurgien à qui principalement je voulus faire des reproches, me dit du plus grand ſang froid du monde, que cette cure lui feroit hon-

neur, que l'operation n'avoit duré qu'une minute, qu'il répondoit de la gueriſon corporelle de ſon malade, & qu'il y avoit tout lieu d'eſperer la ſpirituelle.

Le Gouverneur du Rio Janeiro fut outré de notre hardieſſe, & regardant comme le dernier affront la loy que je lui avois impoſée de nous fournir lui-même des vivres, il jura ſolemnellement ma perte & ne ſongea qu'à ſe venger. Il communiqua ſon deſſein aux quatorze Capitaines des Côtes, & mettant ma tête à prix, il les pria de faire publier qu'il donneroit quatre mille pieces de monnoye d'or à celui qui la lui aporteroit. Quelle difference, grand Dieu ! je n'en trouverois pas aujourd'hui quatre ſols !

Je me ſentis ſi fier de l'honneur ſignalé que les Portugais daignoient me faire, que je leur donnois ſouvent occaſion de tra-

vailler à gagner le prix propoſé. Nous faiſions continuellement des deſcentes & dans nos pillages nous ne conſervions que les Negres ; puis quand nous en avions un certain nombre, nous mettions pavillon Anglois pour les aller vendre plus loin. On connut bientôt la tromperie, & ſans reſpect pour le pavillon bleu, on tiroit ſouvent ſur nous. On nous dreſſa tant de piéges, que ma téte précieuſe penſa faire enfin le voyage du Rio Janeiro ſans le reſte de mon corps.

Le Gouverneur ayant appris que nous étions entre ſa Capitanie & celle de Spiritu-Sancto, fit ſortir ſur nous pluſieurs fregates, qui prenant le large, ſe flattoient de nous ſurprendre vers les côtes & nous y envelopper. Le Capitaine de la premiere que nous aperçumes fit une manœuvre dont tout autre que moi auroit été peut-

être la dupe comme je le fus. Il pouſſoit devant lui deux mauvais Bâtimens appellez Semaques, montez chacun de douze à quinze hommes, qui ne nous voyoient pas ſitôt qu'ils feignoient de faire tous leurs efforts pour nous éviter, & cependant ils ſe laiſſoient prendre.

Quand la fregate parut à ſon tour ſes ſabors étoient fermez, ſes voiles en pantaines comme celles d'un Vaiſſeau délabré, ſa manœuvre languiſſante & ſept ou huit hommes qui paroiſſoient deſſus ſembloient auſſi ſe tourmenter pour nous échaper & gagner la côte. Je crus ſottement que c'étoit un troiſiéme Semaque auſſi facile à prendre que les deux autres, & qu'il ſuffiſoit d'aller voir avec notre chaloupe s'il n'étoit pas plus riche qu'eux. Le calme qui regnoit alors & qui nous empêchoit de le joindre aiſément

avec notre Vaiſſeau, fut cauſe que je pris ce parti.

Je deſcendis donc dans la chaloupe avec une douzaine de Flibuſtiers, & nous l'eûmes bientôt atteint. Le trop de vivacité des Portugais nous ſauva. Au lieu de nous laiſſer monter ſur leur bord ſans ſe découvrir, ils ſe leverent avec précipitation dès que nous fûmes à la portée du piſtolet & firent ſur nous une décharge de deux à trois cens coups de fuſil qui nous troublerent terriblement. Notre chaloupe d'un autre côté penſa périr par le mouvement ſubit que nous fimes pour virer de bord à ce coup de ſurpriſe. Nous étions d'autant plus éloignez de nous y attendre, qu'à notre approche trois ou quatre de ceux qui paroiſſoient ſur la fregate avoient mis un pavillon François, comme malgré leurs camarades, & avoient crié vive le Roi

de France, nous disant qu'ils étoient Canoniers de Saint Malo, & qu'ils n'avoient pris parti parmi les Portugais que parce que Monsieur du Gué-Troüin les avoit laissez malades au Rio Janeiro, après l'expedition dans laquelle il avoit pillé cette Ville, pour venger les traitemens faits à Monsieur le Clerc.

Ils étoient effectivement Canoniers François ; mais les traîtres après avoir trahi leur patrie ne demandoient qu'à faire triompher d'elle ses plus cruels ennemis. On peut juger dans quels termes nous les apostrophâmes en nous éloignant, tandis que ces perfides faisant usage de leur adresse nous répondoient à coups de canon, tant que nous fûmes à sa portée, & n'en tiroient guere à faux. Nous ne doutâmes point que cette fregate ne fut soutenuë & nous écartant d'elle & de la

côte à force de rames, nous tachâmes d'éviter les ſuites d'une manœuvre ſi bien concertée. En effet au bout d'une heure nous découvrimes une autre fregate qui n'attendoit que le vent pour venir tomber ſur nous.

Une telle conſpiration contre ma tête ne demeura pas impunie. Je fis de nouvelles deſcentes & de nouveaux ravages, juſqu'à ce qu'ayant apris que pendant que nous nous amuſions à les faire, un riche Vaiſſeau revenant d'Angole étoit entré paiſiblement dans la Riviere du Janeiro. Nous changeâmes de batterie & réſolumes de croiſer quelque temps devant ſon embouchure. Nous eumes bientôt ſujet de nous en applaudir : Il n'y avoit pas un mois que nous y étions, quand nous aperçumes un Vaiſſeau que nous ne pûmes joindre qu'à la vûë de la côte. Il étoit de trente-ſix pie-

ces de canon. Il revenoit de la mer du Sud, & certainement on ne l'attendoit pas, puiſque depuis ſept ans qu'il étoit parti pour les Iſles Orientales, il n'avoit point donné de ſes nouvelles & qu'on le devoit croire perdu.

Le Capitaine étoit un jeune homme des plus braves, qui ne demanda pas mieux que d'en venir promptement à l'abordage, quoiqu'il n'eut que cent hommes d'équipage. La vûë de leur patrie, où ils rapportoient de grandes richeſſes après tant de travaux & de dangers, leur inſpiroit à tous un courage heroïque. Pendant plus d'une demi-heure que nous reſtâmes en deux fois ſur leur pont, il nous fut impoſſible de gagner ſur eux le moindre avantage. Ils nous faiſoient toujours déborder & retirer honteuſement à notre Vaiſſeau. Il ſe faiſoit alors une ſuſpenſion d'armes de part & d'autre,

comme pour reprendre haleine, puis quand nous retournions à la charge, nous trouvions une égale reſiſtance.

Pleins de honte & de dépit nous redoublâmes nos efforts & reſolumes la troiſiéme fois d'y périr plutôt que de reculer. J'avois remarqué, qu'après la premiere décharge de leur mouſqueterie, les Portugais s'en tenoient comme nous à l'arme blanche & combattoient preſque tous l'épée à la main. J'en parlai à mes camarades & leur ordonnai de s'attacher chacun à ſon homme autant que cela ſe pourroit. Ce qui nous réuſſit parfaitement, parce que nos ennemis avoient moins d'adreſſe que de courage, & que ſe battant avec fureur & par conſequent ſans meſure, ils ne faiſoient point de fautes dont nous ne ſçeuſſions tirer avantage. Leur nombre commença donc à diminuer plus que

le notre, & quoiqu'ils combatiſſent toujours avec le même acharnement, nous ſentimes bien que la victoire étoit à nous.

Le Capitaine voyant enfin qu'il n'y avoit plus de reſſource, ſe jetta à la Mer pour eſſayer de gagner le rivage en nageant, & ſe ſauver du moins avec ce qu'il avoit ſur lui, mais il reçut dans l'eau un coup de fuſil qui lui caſſa la cuiſſe. Il fut contraint de ſe nommer pour conſerver ſa vie. Le reſte de l'équipage demanda quartier en même temps. La bravoure de ces Portugais fit changer en eſtime la haine que nous avions pour toute la nation. Nous fimes panſer les bleſſés, & n'eûmes pas moins de ſoin d'eux que de nos propres Camarades.

En deshabillant pour cet effet le Capitaine qui n'avoit plus de connoiſſance, nous trouvâmes dans ſa chemiſe pluſieurs paquets

de petits cailloux bien enveloppez, & comme je ne me connoissois guere en pareille marchandise, je la regardois attentivement. J'entendis une voix foible, qui de la foule des morts & des mourans me disoit *Diemainté Diemainté*, *Signor fortouna*, *fortouna*. C'étoit un Portugais expirant, qui dans la crainte que notre ignorance ne nous fit mépriser & perdre un butin si précieux, avoit la bonté de nous en faire connoître la valeur. C'étoit une quantité considerable de diamans brutes. Il y en avoit du moins pour trois cens mille livres, si j'en juge par la part que j'en eûs. J'en vendis à Nantes en 1713. une partie à Monsieur de Bonnefond Commissaire à Brest, & à Monsieur de Pradine frere de ce Monsieur Cazali, Capitaine de Corsaire dont j'ai parlé.

Je gardai cinq ou six jours une

vingtaine de Portugais qui ne voulurent pas mourir de leurs bleſſures. Nous fimes tous nos efforts pour les engager à reſter avec nous & à remplacer les Camarades que nous avions perdus. Ces Portugais ſi braves & ſi dignes d'être Flibuſtiers, ne furent point tentés de cette qualité. Ils aimerent mieux l'état obſcur de Bourgeois du Rio-Janeiro. Nous les mîmes donc à terre à vingt-cinq lieuës de cette Ville, leur laiſſant leurs habits, des vivres, & beaucoup plus d'argent qu'il ne leur en falloit pour s'y rendre. Nous fimes plus : Voyant que notre priſe étoit des plus riches, nous leur donnâmes une aſſez groſſe partie de leurs marchandiſes pour les ſauver de la mandicité.

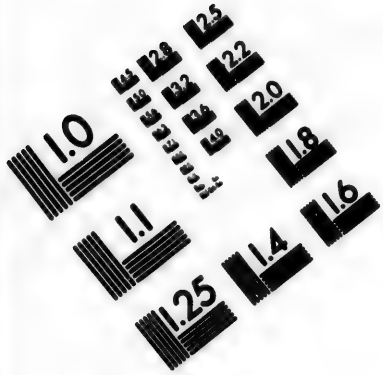
Leur Capitaine qui guerit de ſa bleſſure ſe ſentit ſi touché de notre procedé, que s'adreſſant aux Portugais : Non, leur dit-il,

ce n'eſt pas les François qu'il faut regarder comme nos Ennemis ; ce ſont les Miniſtres de la Cour de Liſbonne qui oſent declarer la guerre à une ſi généreuſe nation ; puis ſe tournant vers nous, il nous jura ſur ſon honneur qu'il étoit moins ſenſible à la perte de ſes richeſſes qu'à notre généroſité. Il ajouta qu'en ſa conſidération, j'allois être autant aimé dans ſa Ville, que j'y étois haï. J'aimai mieux l'en croire ſur ſa parole, que d'éprouver s'il avoit aſſez de crédit pour cela ſur l'eſprit de ſes Compatriotes.

J'enmarinai ma priſe que je menai à Saint Domingue, où nous la vendîmes dix-huit cens mille livres. Quelque temps aprés, au commencement de 1712. je paſſai à la Martinique, où j'appris que Monſieur Phelipeaux qui en étoit Gouverneur faiſoit armer pour une entrepriſe contre les Anglois.

On avoit réſolu de leur enlever Antigues, ou du moins d'y faire le ravage. Ce fut Monſieur de Caſſare qui ſe chargea de l'expédition. Il prit pour cela cinq Vaiſſeaux de Roy & trois mille hommes de troupes, auſquelles Monſieur Phelipeaux nous engagea de nous joindre près de trois cens Flibuſtiers qui nous trouvions alors à la Martinique.

Les Anglois étoient ſur leurs gardes, & nous eſſayâmes inutilement de faire une deſcente dans Antigues. Monſieur de Caſſare en fut piqué juſqu'au vif, & ne voulant pas qu'il fût dit qu'il avoit fait en vain une telle levée de bouclier, il rabatit ſur Mont-Sarra, où les Anglois ſe trouverent trop foibles pour empêcher notre débarquement. Ils avoient en récompenſe fait huit ou dix petits retranchemens qu'il falloit forcer avant que d'arriver à la Ville.



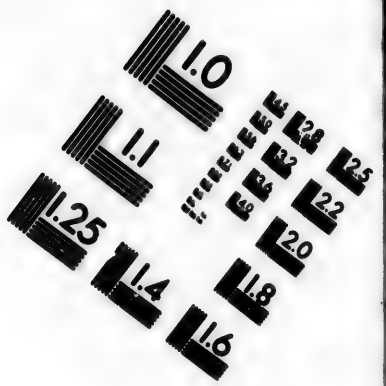
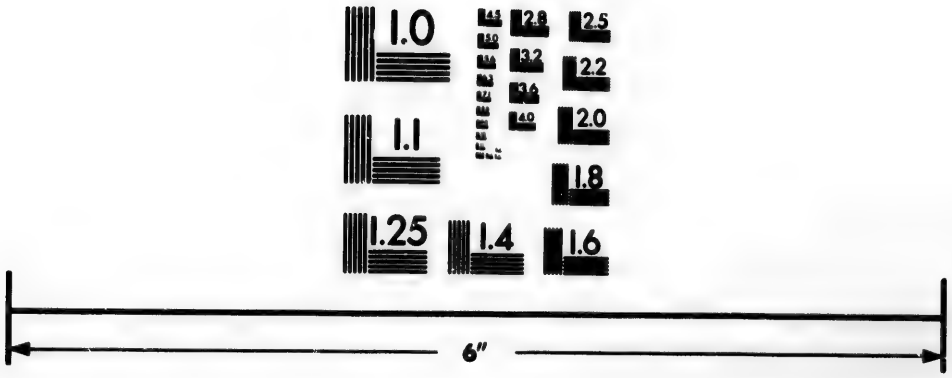


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Monſieur de Caſſare rangea ſon armée en bataille, & ordonna aux Flibuſtiers d'être exacts à l'ordre comme les autres troupes.

Nous gardâmes donc gravement les rangs juſqu'au premier retranchement que nous emportâmes après quelque réſiſtance. Nous fûmes choqués de cette façon de combattre; & trouvant ridicule le flegme avec lequel les Soldats d'un Bataillon comptent diſcretement leurs pas, & ne ſongent qu'à meſurer leur démarche, tandis que les Ennemis ont le temps d'en déranger la ſimetrie à coups de fuſil, nous nous laiſſâmes aller à notre impetuoſité dès le ſecond retranchement, & laiſſant là les drapeaux, les tambours pour courir à la débandade ſur les Anglois, nous les pouſſâmes de retranchement en retranchement, & nous entrâmes avec eux dans la Ville.

Monſieur

Monſieur de Caſſare fut alors bien obligé de doubler le pas. En entrant dans la place, il nous fit les plus rudes réprimandes. Il nous repreſenta qu'outre la faute de déſobéïſſance, nous nous étions expoſez à nous faire tous tailler en pieces par notre imprudente vivacité. Cependant comme il voyoit ſon éloquence contredite par l'évenement & notre étourderie juſtifiée, il n'en fut plus queſtion, & le reſte du jour fut employé à piller la Ville & à ruiner les habitations.

Le butin ſe portoit en commun ſur les Vaiſſeaux pour être partagé à la Martinique, ainſi le pillage ſe faiſoit d'abord dans la Ville avec plus d'ordre que nous n'en avions obſervé pour la prendre. Mais la mort d'un de nos Flibuſtiers penſa faire dégénerer en guerre civile celle que nous faiſions ſi paiſiblement aux An-

glois. Ce Flibuſtier s'étant preſenté pour entrer dans une maiſon d'aſſez belle apparence, un Officier François qui étoit à la porte avec quelques Soldats, voulut l'en empêcher. Le Flibuſtier lui demanda de quel droit il s'emparoit de cette maiſon, lui qui non plus que ſes camarades n'avoit pas contribué à la priſe de la Ville. L'Officier au lieu de lui répondre le fit repouſſer par ſes Soldats, & tandis que le malheureux ſe retourna pour nous appeller à ſon ſecours, il reçut deux coups d'épée dont il tomba mort ſur la place.

Quelques Flibuſtiers s'en aperçurent & nous en avertirent. Nous commençames à nous raſſembler & à faire appeller ceux des nôtres qui ſe trouvoient éloignez. Heureuſement Monſieur Caſſare informé des mouvemens qu'on nous voyoit faire accourut

& nous trouva prêts à attaquer les François qui ſe préparoient à nous recevoir courageuſement, dix au moins contre un. La preſence du Chef ne nous deſarma pas, & peut-être eut-il été forcé de ſe mettre contre nous à la tête des ſiens, ſi nous offrant ſatisfaction, il ne nous eut promis de nous livrer l'Officier dont nous nous plaignions. Cette promeſſe nous apaiſa. Elle ne fut pourtant point accomplie : l'Officier diſparut & nous oubliâmes cette affaire.

Fin du deuxiéme Volume.

La ſuite des Avantures du Chevalier de Beauchène eſt à Tours, entre les mains de Madame ſon Epouſe ; ſi elle me l'envoye j'en ferai part au Public.

De l'Imprimerie de L. D. Delatour, 1732.